TARDY DE MONTRAVEL, J.F.D.
C
2 vols in 1

JOURNAL
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE
DE LA DEMOISELLE N.

DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE

73280

JOURNAL
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE
DE LA DEMOISELLE N.

Lequel a ſervi de baſe à l'Eſſai ſur la Théorie du ſomnambuliſme magnétique.

Par M. T. D. M. auteur de cet Eſſai.

Neque verò pigeat ex plebeiis ſciſcitari, ſi quid ad curandi opportunitatem conferre videatur.

Hypocr. præcept. ſect. 1.

A LONDRES.

1786.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVANT-PROPOS.

LORSQUE j'ai publié l'eſſai ſur la théorie du ſomnambuliſme magnétique ; lorſque ſur un ſujet auſſi intéreſſant & ſi peu connu j'ai propoſé des idées générales, & qui m'ont paru être les plus probables, j'avois vu, j'avois étudié avec ſoin pluſieurs ſomnambules, & les principes que je voulois établir étoient le réſultat d'un grand nombre d'expériences dont j'étois aſſuré. Ces principes, déduits d'une longue ſuite de faits, & confirmés à chaque inſtant par des faits nouveaux qui venoient à l'appui des premiers, ne me laiſſoient plus aucun doute ſur la juſteſſe de ma théorie : mais j'étois loin de me flatter cependant que cette théorie, ſuffiſante pour expliquer le ſomnambuliſme & ſes principaux effets, pût néanmoins rendre

pleinement raiſon de la multitude preſque infinie de phénomenes de toute eſpèce que nous offre le ſomnambuliſme ; & je penſois alors, comme je le penſe encore aujourd'hui, que cette branche intéreſſante de la ſcience du magnétiſme ne ſera parfaitement connue qu'après pluſieurs ſiecles peut-être d'expériences & de recherches.

C'eſt pour cela que je n'ai ceſſé de dire à toutes les perſonnes éclairées, qui juſqu'à préſent ſe ſont occupées de la pratique du magnétiſme, qu'elles devoient ſe communiquer cette foule de faits qui, demeurant iſolés, & n'étant connus que de ceux-là ſeulement qui en ont été les auteurs ou les témoins, ſeroient par-là même perdus pour l'humanité. Je ne me laſſe pas de le répéter : cette communication réciproque entre les magnétiſeurs eſt abſolument néceſſaire aux progrès de la ſcience, & ſans elle

on ne doit pas s'attendre à retirer beaucoup de fruits d'une découverte ſublime qui ouvre à l'eſprit humain le champ le plus vaſte & le plus riche, & qui, conſidérée ſous tous les rapports, paroît être la clef de toutes nos connoiſſances.

Je regarde en effet comme une choſe abſolument impoſſible, que l'homme même le plus zélé, le plus intelligent, embraſſe & ſaiſiſſe jamais lui ſeul la ſuite preſqu'infinie de phénomenes que peut fournir le ſomnambuliſme magnétique, encore moins pourra-t-il claſſer & lier enſemble tous ces phénomenes, de maniere à en déterminer toutes les loix & tous les rapports. Un ſeul ſomnambule parfait ſuffit ſans doute pour indiquer les cauſes générales & les principales loix du ſomnambuliſme, ou du moins il peut aider à expliquer la maniere dont cet état eſt produit, & les

effets particuliers qui le caractériſent : mais il faut qu'une théorie réponde à tout, qu'elle explique tout ; & combien peu d'ailleurs trouve-t-on de parfaits ſomnambules.

Tel malade dont le nerf optique eſt proportionnellement plus irritable que le nerf auditif, verra le fluide, & il pourra fournir à toutes les expériences que ſon magnétiſeur ſera tenté de faire ſur la nature de ce fluide. Tel autre, auſſi bon ſomnambule que l'eſt le premier, ne verra point le fluide, mais il ſera fatigué d'un bruit affreux de tambours qui s'approchent, & que ſon magnétiſeur cependant ne ſera à portée d'entendre que dans un quart d'heure. Chez un troiſieme malade, ce ſera un autre ſens qui dominera, ou même pluſieurs ſens à la fois : on conçoit que ces variations ſeront preſque infinies, puiſqu'elles dépendront des diverſes

combinaiſons d'une multitude de cauſes locales & accidentelles, du genre de la maladie, de la conſtitution du malade, de ſon éducation phyſique & morale, des diſpoſitions de ſon magnétiſeur, &c. Or, ce ne ſera qu'en réuniſſant tous ces faits, en combinant toutes ces variations, en les comparant enſemble, qu'on pourra parvenir à en déduire une théorie exacte, une théorie du moins ſuffiſante pour perfectionner la pratique.

Je conviens que cette marche offre un travail pénible ; mais le bonheur des hommes en eſt le but, & pour une ame ſenſible la récompenſe eſt dans le travail. Ne nous laſſons donc pas de raſſembler des faits de toutes parts ; répétons & multiplions les expériences ; communiquons-les aux autres magnétiſeurs, leſquels à leur tour étendront nos lumieres en nous faiſant connoître de nouveaux faits. Ne nous rebutons

pas ſur-tout par ce prétendu ridicule que quelques gens mal intentionnés ou mal inſtruits s'efforcent de jeter ſur la pratique du magnétiſme. Notre erreur, ſi c'en eſt une, eſt infiniment louable dans ſon principe & dans ſon objet : la leur, au contraire, ne pourra manquer de tourner à leur honte, lorſque la multiplicité des faits, l'accord & la réunion des témoignages les forceront enfin à garder le ſilence. Aſſurons, s'il eſt poſſible, à l'humanité ſouffrante, une reſſource que l'ignorance, l'amour-propre ou la cupidité s'efforcent de lui enlever. Ce but ſeroit-il moins important que ne peut l'être celui des recherches qui ſe font tous les jours ſur le magnétiſme minéral ? Nous ſavons gré aux phyſiciens eſtimables qui s'occupent de cet objet utile ; nous ne tournons point en ridicule leurs ſyſtêmes, ſouvent très-peu probables ; & nous

penſons, avec raiſon, que les premiers pas de l'enfance, quelque chancelants qu'ils ſoient, doivent être encouragés & applaudis. Aurions-nous moins de droits à l'indulgence des hommes, à leur reconnoiſſance même, lorſque nous ne travaillons que pour le bonheur de l'humanité ?

C'eſt dans cet eſprit, ſans doute, que l'eſtimable auteur des mémoires de Buzancy, nous a enrichis d'un grand nombre de faits également intéreſſants & inſtructifs ; c'eſt dans ce même eſprit que je m'empreſſe à ſuivre l'exemple qu'il nous a donné, & que je cede au deſir que pluſieurs perſonnes ont montré de connoître plus particuliérement la Dlle. N., & de lire le journal de ſon traitement. J'avois donné, dans l'eſſai ſur la théorie, un précis bien ſuccinct de la premiere maladie de cette fille intéreſſante, & le petit nombre d'expé-

riences que j'avois rapportées suffisoit pour appuyer & pour justifier ma théorie; mais le journal est rempli d'une multitude de faits, tous également intéressants, & que je ne pouvois insérer dans un essai. De plus, la premiere maladie de la Dlle. N. ayant été suivie de trois autres maladies d'un genre tout différent, cette fille m'a présenté plusieurs somnambulismes dont on verra avec plaisir la suite & les détails, les rapports & les différences.

On trouvera d'ailleurs, dans ce journal, trois choses également curieuses & utiles. La premiere est la partie pratique, c'est-à-dire l'exposé des diverses manipulations magnétiques que j'ai été dans le cas de faire & de changer mille fois, suivant les circonstances, & à mesure que l'état de la malade devenoit différent. Ces manipulations, que la nature elle-même indiquoit à la

malade dans ſes criſes magnétiques, & dont les effets ont toujours été certains, pourront ſervir de regle dans des cas ſemblables à ceux où je les ai employées.

La ſeconde eſt la partie médicale, c'eſt-à-dire l'hiſtoire de quelques-uns des malades que la Dlle. N. a touchés pendant ſes ſommeils magnétiques : l'expoſé de leurs maladies ſera ſuivi du jugement qu'en avoient porté les médecins, & des remedes qu'ils avoient preſcrits, après quoi je rapporterai le jugement que la ſomnambule a porté ſur ces mêmes malades, les remedes qu'elle leur a indiqués & les effets qu'ont produit ces remedes.

La troiſieme, enfin, comprend les expériences de tous genres que j'ai eu occaſion de faire pendant les ſommeils magnétiques de la Dlle. N., & dont on a pu déjà ſe faire une idée par le petit

nombre de celles que j'avois extraites du journal pour les rapporter dans l'eſſai. J'ai mis à faire ces expériences tout le ſoin, toute l'attention dont j'étois capable ; il n'en eſt aucune que je n'aie répété cent fois avec cette méfiance qui doit précéder le jugement de tout homme qui ſait penſer, lorſqu'il eſt queſtion de conſtater des faits qui ſemblent n'être pas dans l'ordre naturel. Auſſi, puis-je hardiment garantir les réſultats que j'annonce comme certains, & je ſuis bien convaincu que tout magnétiſeur qui voudra répéter ces expériences, obtiendra les mêmes effets. J'invite les perſonnes bien intentionnées qui liront ce journal, à les répéter ſouvent ; il en eſt qui ne ſauroient l'être trop, & qu'il eſt bon d'approfondir ſous tous les points de vue poſſibles. Non-ſeulement la ſcience du magnétiſme y gagnera ; non-ſeulement nous en reti-

rerons de grands avantages dans la pratique, mais encore je ne doute pas qu'elles ne puiſſent fournir un jour de grandes lumieres en phyſique. Je le répete : le magnétiſme ſera pour nos neveux la clef d'une infinité de phénomenes qui ſont encore pour nous des myſteres impénétrables. On pourra voir par les réflexions que je joins quelquefois au récit de mes expériences, combien j'ai eu raiſon de porter ce jugement. Je retrouve ces réflexions éparſes dans mon journal ; je ne les ſupprime point, parce que je penſe qu'elles pourront peut-être fournir à mes lecteurs des idées plus lumineuſes.

Parmi cette multitude de faits que préſente à chaque inſtant le ſomnambuliſme magnétique, il en eſt de deux ſortes, & qui paroiſſent avoir des cauſes très-différentes. Les ſomnambules font le plus ſouvent des annonces phyſiques,

& qui dépendent visiblement du seul instinct machinal, ou qui du moins peuvent être expliquées par cet instinct; mais quelquefois aussi l'on voit les somnambules *prédire* des événements qui semblent leur être totalement étrangers, & qui dépendant, *selon notre maniere de voir*, des seules opérations de l'ame, paroissent tenir uniquement de l'ordre moral.

Lorsque dans l'essai sur la théorie j'ai expliqué les annonces physiques par le mécanisme de l'instinct animal, je connoissois les *prédictions morales*; & l'on verra dans le journal, que la Dlle. N. m'avoit fait plus d'une fois de ces prétendues *prédictions*. Je sentois combien il seroit important de réduire un jour ces merveilles à leur juste valeur, puisqu'elles sont, sur-tout aujourd'hui, le sujet de la dérision de ceux qui s'efforcent de décrier le magnétisme; si je

n'en

n'en ai point parlé dans l'eſſai, c'eſt que ce point m'auroit entraîné au-delà des bornes que je m'étois preſcrites dans cet ouvrage : d'ailleurs, ne pouvant me réſoudre à ſéparer les opérations de l'ame de celles du corps, entiérement & d'une maniere abſolue, il ne m'étoit pas poſſible de donner aux ſoi-diſant *prophéties* de nos ſomnambules, le ſens que ce mot emporte ordinairement. Reconnoiſſant dans l'homme deux êtres très-différents, l'ame & le corps, mais inſéparablement unis en cette vie, dépendants néceſſairement l'un de l'autre dans leurs opérations, & liés par un intermédiaire que l'homme ne ſauroit définir ; me formant d'ailleurs, de la moralité & des opérations qui n'appartiennent qu'à l'ame ſeule, une idée toute différente de celle qu'on s'en fait ordinairement, je n'ai jamais pu croire que les prétendues *prédictions* des ſomnam-

bules fussent des faits vraiment moraux, & je n'ai plus apperçu, dans tous les phénomenes si merveilleux du somnambulisme, que des opérations physiques, provenant de l'instinct animal & des opérations physico-morales, provenant de ce même instinct accru de quelques-unes des facultés de l'ame, au moyen de l'intermédiaire inconnu, ce qui me l'a fait nommer alors, *instinct moral*. J'ai expliqué dans l'essai les phénomenes purement physiques : on verra dans le journal si j'ai réussi de même à rendre raison de ceux qu'on appelle *moraux*; on verra si j'ai dû les rapporter uniquement à *l'instinct moral*, & les regarder comme étant des opérations de l'ame sur le physique, & non point celles de l'ame seule, ou de l'ame agissant au moral.

Je n'avois fait d'abord ce journal que pour moi ; ainsi l'on doit s'attendre à

beaucoup de négligence & à de fréquentes répétitions, sur-tout dans les idées que les faits pouvoient me fournir, & que j'écrivois à mesure qu'elles se présentoient à mon esprit. J'aurois pu mettre après coup, dans la narration de ces faits, plus d'ordre, plus de liaison & d'agrément; j'aurois pu donner plus de corps, plus de force même à mes idées, en les réunissant & en appuyant les unes par les autres; peut-être même aurois-je dû supprimer quelques-unes de ces idées qui se trouvent déjà indiquées dans l'Essai sur la théorie; mais ces mêmes idées sont plus étendues, plus développées dans le journal. D'ailleurs, peu jaloux de donner un ouvrage soigné, j'ambitionne sur-tout de fournir un recueil utile, & j'ai cru que celui-ci deviendroit bien plus instructif si je le présentois tel que je le fis pour moi-même, si je mettois les

magnétiseurs qui me liront à portée de suivre pas à pas toutes mes opérations, de comparer les effets à leurs causes, de voir les faits se préparer & se succéder comme je les ai vus moi-même, & de tirer enfin, de la suite de ces faits, des conséquences. Je ne supprime pas même les détails auxquels je m'étois assujetti, sur-tout dans les premiers jours du traitement : tout ce que je voyois alors étoit nouveau pour moi ; tout étoit merveilleux, & je tenois compte des moindres particularités. Cette exactitude paroîtra sans doute minutieuse à ceux qui déjà connoissent parfaitement les somnambules ; mais les magnétiseurs, encore novices comme je l'étois alors, ne seront pas fâchés de me suivre dans ces premiers moments de surprise & d'incertitude.

De tous les somnambules que j'ai vus, la Dlle. N. a été la seule dont le traitement

m'ait paru mériter un journal suivi & circonstancié. Les autres, à la vérité, m'ont bien présenté quelques faits remarquables ; mais comme je retrouvois tous ces faits réunis chez la Dlle. N., je n'en ai tenu note que dans le journal de son traitement qui a duré pendant plus de dix mois. On trouvera cependant dans le même journal quelques traits que m'a fourni le somnambulisme de la femme V.... celle que j'ai indiquée dans la note sept de l'Essai, & qui, sans être à beaucoup près somnambule parfaite, l'a été assez néanmoins pour pouvoir se guérir elle-même & pour guérir sa fille attaquée depuis long-temps d'une maladie grave à laquelle les médecins ne connoissoient plus aucun remede. Je laisse cette espece d'épisode, parce qu'il pourra intéresser & instruire.

Avant de commencer le journal, je

crois qu'il est nécessaire de rappeller en peu de mots l'état où se trouvoit la Dlle. N. à l'époque du 31 mars 1785, jour auquel j'ai entrepris son traitement.

Cette fille, âgée pour lors de vingt-un ans, étoit née de parents très-pauvres, & qui n'ayant pas les moyens de cultiver son esprit naturel, avoient été forcés de la mettre en service dès l'âge de neuf ans. Réglée de très-bon heure, à onze ans, elle avoit joui jusqu'à quinze ou seize de la meilleure santé : mais, à cette époque, elle commença à dépérir & à maigrir visiblement sans qu'on pût trop en imaginer la cause. Elle languissoit ainsi depuis trois ou quatre ans, lorsqu'une imprudence qu'elle fit lui occasiona une suppression totale de ses regles. Cette suppression duroit déja depuis quinze mois, avec tous les accidents qui devoient naturellement en

réſulter. La malade, tombée dans une eſpece de langueur, avoit une toux continue, des couleurs âcres & articulées, une fievre lente, des hémorragies fréquentes par le nez, crachement habituel de ſang & de pus; ce qui, joint à une grande foibleſſe & à ſon extrême maigreur, décida le jugement qu'en porterent alors les médecins, qui la déclarerent étique, & ne lui donnerent guere qu'un mois ou deux à vivre.

A peu près dans le même temps, (au mois d'août 1784) il s'établiſſoit dant la ville de..... un traitement magnétique. La Dlle. N., abandonnée des médecins & preſſée de recourir au magnétiſme, conſentit, quoique avec beaucoup de peine, à eſſayer de ce nouveau remede; mais le médecin qui avoit établi le traitement, & qui le dirigeoit, fit encore plus de difficultés pour la recevoir, dans la crainte où il

étoit que la mort prochaine de cette fille ne fût imputée au magnétisme, encore très-peu connu dans la ville de ..... & cependant très-décrié. Un sentiment d'humanité l'emporta sur la répugnance du médecin ; la Dlle. N. fut enfin admise au baquet des pauvres, au mois de septembre 1784. A peine avoit-elle la force de marcher ; mais réduite à cette dernière ressource, elle ne manqua presque jamais de se rendre tous les matins au lieu du traitement, où elle demeuroit attachée au baquet pendant près de deux heures.

Chaque jour l'un des élèves, que la charité & le désir de s'instruire amenoient au traitement des pauvres, magnétisoit la Dlle. N. ; mais ce n'étoit guère que pendant un quart d'heure à chaque séance ; & comme la malade se plaignoit continuellement d'un grand mal à la gorge, comme elle crachoit

par intervalle beaucoup de pus, & que tout indiquoit chez elle qu'elle avoit un abcès formé dans l'intérieur de la gorge, on avoit imaginé de la magnétiſer ſimplement en chargeant fortement ſon goſier, ce qu'on faiſoit en appliquant une main ſur ſa nuque, & en tenant l'autre main, les doigts en pointe, devant ſon goſier. C'eſt de cette maniere que je la magnétiſai moi-même pluſieurs fois, depuis la fin du mois de février juſqu'à la fin du mois de mars 1785.

La malade ſe ſoutenoit dans le même état ; le baquet avoit prolongé ſa vie pendant tout l'hiver ; mais rien encore ne faiſoit entrevoir le moment de ſa guériſon. La toux, le crachement de pus, la fievre lente, la foibleſſe, la maigreur, les maux de tête violents, tous les ſymptômes fâcheux, en un

mot, subsistoient encore ; & même depuis le commencement de février elle avoit tous les soirs un redoublement de fievre avec transport au cerveau, qui ne la quittoit que bien avant dans la nuit.

Tel étoit l'état où se trouvoit la Dlle. N. le 31 mars 1785, lorsque je me décidai à suivre son traitement avec toute l'attention dont je serois capable. La malheureuse situation où je voyois cette fille étoit sans doute un motif assez puissant pour m'y déterminer ; mais j'étois encore animé par le desir de m'instruire, & les merveilles récentes de Buzancy m'avoient jeté dans un étonnement dont je ne pouvois sortir, qu'en les opérant moi-même s'il étoit possible. Je résolus d'abord de ne magnétiser que la Dlle. N., & j'exigeai d'elle aussi qu'elle ne se laisseroit ma-

gnétiser par aucun autre ; j'arrêtai que je la magnétiserois exactement tous les jours & à la même heure ; le matin au baquet, & chez elle le soir à quatre heures & demie. Je choisis cette heure de préférence, parce que c'étoit à peu près celle où, depuis six semaines, la malade prénoit le redoublement de la fievre ; & que ce moment me parut être celui que la nature indiquoit elle-même ; celui où elle manifestoit par un travail irrégulier & imparfait, qu'elle n'attendoit que l'aide & la main du magnétiseur, pour opérer une crise complete & salutaire.

Je me déterminai encore à abandonner, dans la forme ordinaire du traitement, la maniere qu'on avoit employée jusqu'à ce jour, celle de charger seulement le gosier de la malade, parce que, 1°. je m'étois apperçu

que cette maniere augmentoit ſes douleurs & ſa toux (on en verra quelque jour la raiſon, je ne la ſoupçonnois point pour lors) ; 2°. parce que je jugeai que le mal à la gorge, l'abces au goſier, la toux, les douleurs de poitrine, tous les accidents, enfin, qu'éprouvoit la malade, n'étoient que des ſymptômes purement ſymptomatiques, dont le principe & la vraie cauſe étoient la ſuppreſſion totale des regles depuis vingt-un mois, & qu'ils diſparoîtroient au retour de ces regles. Je réſolus donc, ſur ce principe, de m'appliquer ſur-tout à rappeller la circulation du ſang vers le bas, & pour cela de ne magnétiſer à l'avenir la Dlle. N. que du front, le long des bras ; puis du front ſur les côtés, juſqu'aux hypocondres ; de là ſur le ventre, où je fixerois mes mains pen-

dant quelque temps ; & enfin sur les genoux où je les tiendrois pendant plus long-temps encore.

Je n'apportois à ce traitement qu'une idée bien vague & bien incertaine du somnambulisme magnétique ; je ne connoissois encore cet état que par la lecture des mémoires de Buzancy ; mais j'étois armé de la volonté la plus ferme & la plus décidée de faire le bien. Je voulois guérir la malade, & de son côté elle prit en moi une entiere confiance. J'avoue, & je l'ai déjà dit, qu'un peu de curiosité & le desir de voir par moi-même ces phénomenes si merveilleux dont je venois d'entendre le récit, entra pour quelque chose dans ma premiere détermination ; mais ma curiosité ne fut point celle de la critique, & elle fut toujours subordonnée au desir de faire le bien, à la volonté

de remplir le vœu de la nature & de seconder ses efforts, quels qu'ils puissent être.

A la fin de chaque séance, j'écrivois régulièrement, & dans le plus grand détail, tout ce que j'avois vu, tout ce que j'avois fait ; je tenois note des manipulations que j'avois employées, & que ma malade m'avoit prescrites le plus souvent elle-même pendant ses crises. J'en recueillois exactement les résultats & les effets ; je notois aussi les expériences que je venois de faire, & j'y joignois les réflexions que les expériences m'avoient fournies. C'est ainsi que sans avoir d'autre objet que celui de m'instruire, j'en vins à faire un journal beaucoup plus volumineux que je n'avois cru d'abord : c'est ce journal que je donne aujourd'hui, puisse-t-il remplir le but que je me suis proposé,

celui d'être utile à l'humanité : puissent encore les médecins, en se rappellant l'épigraphe de cet ouvrage, l'accueillir comme Hypocrate lui-même l'eût accueilli.

Neque vero pigeat ex plebeiis scisciţari, si quid ad curandi opportunitatem conferre videatur.

Hypocr. præcept. sect. 1.

AVERTISSEMENT.

TOUTES les fois que je rapporterai les converſations que j'avois avec la Dlle. N., pendant ſes ſommeils, j'aurai l'attention la plus ſcrupuleuſe à conſerver fidellement le ſens de ſes réponſes ; je répéterai méme, autant qu'il ſera poſſible, les propres expreſſions de cette fille : mais je dois prévenir ici, une fois pour toutes, que lorſque je ſerai obligé d'exprimer des choſes qu'elle n'avoit fait que m'indiquer, ſoit par des périphraſes à ſa maniere, ſoit par de ſimples indications, je rendrai ces choſes dans mon ſtyle & non pas dans le ſien.

JOURNAL
DU
TRAITEMENT
MAGNÉTIQUE
DE LA Dlle. N.

LE 31 mars la Dlle. N. avoit passé, le matin, près d'une heure & demie au baquet, lorsque je la magnétisai suivant la méthode que je m'étois prescrite. Elle éprouva constamment, dans la tête & dans les bras, une sorte de mouvement convulsif très-marqué, que j'attribuai à la circulation forcée d'un nouveau fluide. Ce mouvement diminua peu à peu, & il fut beaucoup moins sensible à la fin de la séance, qu'il n'avoit été au commencement. 1785, Mars 31.

L'après-midi, je commençai à magnétiser la

Mars 31. Dlle. N., à quatre heures & trois quarts, & il y avoit déjà plus d'un quart-d'heure qu'elle ressentoit le mal de tête violent de tous les soirs. Je la magnétisai de la tête aux genoux ; quelquefois je commençois à la gorge, où j'arrêtois mes mains, les pouces réunis sur son gosier & les doigts étendus sur ses épaules. Après trois quarts d'heure de ce magnétisme, la Dlle. N. se trouvoit déjà fort soulagée de son mal de tête ; elle avoit aussi moins de mal à la poitrine & au gosier.

Content d'avoir produit cet effet salutaire, je me disposois à terminer la séance en calmant la malade, lorsque tout-à-coup, & au moment où je m'y attendois le moins, elle tomba en somnambulisme ; ses yeux se fermerent, & elle pencha, pendant quelques instants, sa tête sur mes mains. Je crus d'abord qu'elle se trouvoit mal, & je commençois à m'en alarmer, lorsque je me rappellai fort à propos les somnambules de Buzancy : l'air calme & serein que je voyois à ma malade acheva de me rassurer.

J'avois porté mes mains sur ses genoux, & j'attendois qu'elle rompît le silence : mais voyant qu'elle continuoit à le garder, je lui adressai la parole, & d'abord je l'interrogeai sur son état. Je ne suis pas mal, me répondit-elle d'un ton ferme & assuré qu'elle n'avoit pas ordinairement, ma tête est bien soulagée ; mais j'ai quelques

coliques, & sur-tout un grand mal au gosier : magnétisez-moi sur l'estomac, cela fera descendre ce qui m'embarrasse la gorge. Mars 31.

Je suivois cette indication, lorsque par hasard ma tête se trouva penchée vers l'estomac de ma malade ; elle tressaillit, & elle porta vivement ses mains sur ses yeux, en s'écriant : vos cheveux me font mal ; ce sont autant de fils d'or & brillants ; ils me chargent trop. Je m'éloignai & je lui proposai de mettre un bandeau sur ses yeux pour reposer ses bras. Elle prit elle-même un mouchoir qu'elle arrangea autour de sa tête, & bientôt elle devint plus tranquille. Elle me dit ensuite que pendant que je la magnétisois sur l'estomac, elle avoit senti descendre quelque chose qui embarrassoit auparavant son gosier ; enfin, elle me pria de tenir mes mains sur ses genoux, parce qu'elle avoit de fortes coliques.

Quelquefois elle prenoit la parole pour me dire qu'elle étoit bien, qu'elle ne sentoit plus aucun mal ; puis, avec cette effusion de cœur que l'art ne sauroit imiter, elle se répandoit en éloges & en remerciments sur tout ce que je faisois pour elle.

J'engageai plus d'une fois les personnes présentes à cette séance, à adresser la parole à ma malade, & à lui faire diverses questions ; mais elle n'entendit jamais personne, & elle ne

Mars 31. fit aucune réponse, tandis qu'elle répondoit à tout ce que je lui demandois, & qu'elle se plaisoit même à soutenir la conversation avec moi. Une fois j'essayai de mettre en harmonie l'un des assistants. Ma malade se leva avec précipitation, en disant : vous magnétisez quelqu'un ; je le sens, & vous me faites beaucoup de mal.

Cette crise magnétique duroit déjà depuis plus d'une heure, lorsque je lui demandai si je ne pourrois pas la réveiller. Non, me dit-elle, je suis bien ; ce sommeil m'est nécessaire, & vous ne sauriez l'abréger sans me nuire. Un quart d'heure après, elle me dit d'elle-même : je vais m'éveiller ; & en effet elle étendit les bras & se frotta les yeux, comme fait quelqu'un qui s'éveille ; mais elle eut beau faire, ses yeux ne purent s'ouvrir. Je fus obligé de l'aider, en passant à diverses reprises, mes pouces devant ses yeux, tandis que mes doigts étoient fixés sur ses tempes ; huit ou dix passes de mes pouces suffirent.

Ma malade, à son réveil, se trouva parfaitement bien, elle m'en marqua de la surprise ; mais elle étoit sur-tout étonnée d'avoir pu s'endormir : elle ne me parut pas avoir le moindre soupçon de ce qui lui étoit arrivé pendant son sommeil ; je n'eus garde de le lui dire, & j'engageai le petit nombre de personnes

qui en avoient été témoins, à ne pas lui en parler. Mars 31.

Il seroit à désirer que les malades somnambules pussent ignorer toujours qu'ils parlent & qu'ils agissent pendant leurs sommeils, on en seroit bien plus assuré de leur bonne foi & de leur véracité : d'ailleurs le magnétisme est encore si décrié, qu'un somnambule, une fois connu, ne peut manquer de devenir un objet de dérision, ce qui suffiroit sans doute pour révolter une fille jeune & timide, & pour lui donner horreur du magnétisme. Je ne pouvois douter, par exemple, que la Dlle. N. n'eût mieux aimé mourir que de devenir somnambule, d'après toutes les fables qu'elle avoit entendu débiter sur le somnambulisme ; aussi apportai-je tous mes soins à empêcher qu'elle ne se doutât de son état.

L'effet que mes cheveux venoient de produire sur ma malade, me confirma dans l'opinion où j'étois, comme tous les magnétiseurs, que les cheveux sont d'excellents conducteurs du fluide universel ; ce sont eux, sans doute, qui fournissent au cerveau une partie du fluide dont ensuite les nerfs s'abreuvent, & qui donne à ces nerfs le mouvement. En ce sens, ne pourroit-on pas dire que les cheveux sont à l'homme ce que les feuilles sont à l'arbre ? Voici du moins comment, selon moi, l'on pourroit établir cette analogie.

Mars 31. Un arbre, au moyen de ses racines, tire de la terre le suc qui doit le nourrir, la seve qui doit circuler en lui : cette seve est mise en mouvement & en fermentation par l'action du fluide universel ou du feu élémentaire dont la terre est imprégnée, & dont le soleil augmente l'activité ; & comme elle tend à s'élever continuellement dans les filieres de l'arbre, elle ne peut y recevoir le mouvement qui lui est nécessaire que par la réaction soutenue de ces mêmes filieres, & cette réaction s'opere en elle au moyen du fluide que l'arbre reçoit par tous ses pores, & sur-tout par ses feuilles.

De même l'homme prend sa nourriture dans des aliments qui tous contiennent ce feu élémentaire, & qui sont appellés aliments chauds ou aliments froids, selon qu'ils en contiennent plus ou moins. Ce feu, développé & mis en activité par la digestion des aliments, joint encore à celui que nous respirons avec l'air, entre comme partie constituante dans le chyle, le sang & les humeurs qui proviennent de ces aliments, & c'est lui qui leur imprime le mouvement : mais ce premier mouvement seroit encore irrégulier, il n'établiroit point une circulation uniforme & constante, s'il n'étoit réglé & déterminé par l'oscillation des nerfs qui agissent & réagissent perpétuellement sur les fluides ; & cette oscillation des nerfs n'est autre chose que le

mouvement que leur imprime le fluide qu'ils reçoivent par tous les pores de la peau, & que les cheveux sur-tout conduisent au cerveau, comme au réservoir commun. Je dis les *cheveux sur-tout*, pour éviter toute équivoque; car il est évident qu'indépendamment de ces conducteurs la tête en reçoit par tous les pores. Mars 3 [illegible]

La santé, chez les animaux, comme dans les végétaux, est un juste équilibre entre le mouvement des solides & celui des fluides; la plus légère altération dans cet équilibre est le principe de la maladie.

Aux approches de l'hiver, lorsque le fluide devenant plus rare, la seve a moins d'activité, & tend moins à s'élever, les feuilles tombent; elles seroient inutiles, ou même nuisibles à l'arbre: c'est aussi parce que la circulation de la seve devient alors moins abondante, que les feuilles, trop éloignées du foyer, ne reçoivent plus de nourriture, & qu'elles se dessechent & tombent.

Les cheveux deviennent inutiles au vieillard, parce que chez lui les humeurs ne fermentent plus autant; parce que ses nerfs se roidissent, ils perdent leur ressort & ne peuvent plus s'abreuver de la même quantité du fluide. Les humeurs n'étant plus assez abondantes pour nourrir les parties éloignées, les cheveux se

Mars 31.

desſechent & tombent aux approches de la vieilleſſe.

Les poils chez les animaux, les plumes chez les oiſeaux, ſeroient donc auſſi des conducteurs qui fourniſſent à leurs nerfs la quantité de fluide qui leur eſt néceſſaire : en effet, ceux de ces animaux que la nature a deſtinés à habiter les pays froids, les ſommets des hautes montagnes, ont plus de poils ; leurs plumes ſont mieux fournies, parce que dans ces climats le fluide étant plus rare, ayant moins d'activité, ils ont beſoin d'un plus grand nombre de conducteurs pour en attirer à eux une quantité ſuffiſante. Les plus belles fourrures nous viennent des pays glacés, & elles ne nous font éprouver de la chaleur, que parce qu'elles ſont compoſées d'une multitude de conducteurs qui attirent de toutes parts ſur nous le feu élémentaire, principe de toute chaleur. Combien voyons-nous encore d'animaux auxquels la nature fournit tous les ans, aux approches de l'hiver, une plus grande abondance de poils.

On peut dire, ce me ſemble, que le fluide univerſel ne tend à circuler de préférence dans les cheveux, les plumes & les poils, que parce qu'il en eſt de lui, comme de tous les autres fluides, dont la viteſſe & le courant deviennent d'autant plus conſidérables qu'ils rencontrent des conduits plus étroits.

C'eſt donc pour cela que le fluide magnétique ſort avec plus de vîteſſe des pointes de nos doigts que des paumes des mains & des autres parties ſemblables : c'eſt pour cela que l'action de la volonté ſur nos nerfs, roidiſſant ces nerfs, doit augmenter la viteſſe & conſéquemment l'action de notre fluide ; c'eſt encore pour cela que le fluide augmente de vîteſſe en paſſant de nos doigts dans une baguette d'acier, & plus encore dans une baguette de verre. On reconnoîtra quelque jour que les pointes donnent plus de fluide, elles en attirent auſſi davantage, & cela par le même principe. On verra (dans la ſéance du 3 mai) qu'en préſentant la baguette d'acier au ſoleil, j'attirai ſur elle le courant du fluide univerſel, & que le mien augmenta de viteſſe. Mars 31.

Si l'eau contient beaucoup de feu élémentaire, & ſi le feu élémentaire reçoit un mouvement plus accéléré dans les canaux plus reſſerrés ; il peut arriver que ces canaux ſoient tellement reſſerrés que le courant du feu l'emporte ſur la peſanteur de l'eau ; & alors l'eau, affranchie en quelque ſorte des loix de la gravité, ſera portée par le courant du feu, & s'élevera dans ces canaux avec lui : c'eſt en effet ce que nous voyons arriver dans les tubes capillaires, & ceci rend parfaitement raiſon de l'aſcenſion des liqueurs dans ces tubes.

Avril 1.

Le premier avril la Dlle. N. étant au baquet, me dit qu'elle avoit passé une nuit très-tranquille. Elle avoit un peu toussé, mais bien moins qu'à l'ordinaire ; elle n'avoit point eu le redoublement de fièvre, ni le mal de tête accoutumé ; elle se plaignit encore de son mal au gosier, & quand elle avaloit, elle y ressentoit une douleur assez vive, une espèce de déchirement.

Après qu'elle eut resté suffisamment au baquet, je la magnétisai comme j'avois fait la veille ; elle éprouva d'abord les mêmes mouvements convulsifs dans la tête & dans les bras, mais ils s'appaiserent du moment que la circulation du fluide fut bien établie : j'eus soin de ne pas la quitter, jusqu'à ce que ses mouvemens fussent entiérement dissipés. En général, on doit avoir grande attention, quand on magnétise, de ne jamais laisser les crises imparfaites, de quelque nature qu'elles soient ; une crise interrompue peut avoir des suites très-fâcheuses, & l'on ne doit cesser le magnétisme, que lorsque le malade est devenu parfaitement calme.

L'après-midi, il étoit près de cinq heures lorsque je commençai à magnétiser la Dlle. N. ; je l'avois trouvée très-tranquille, au mal de gosier près, & le mal de tête accoutumé ne s'étoit point fait sentir encore : elle éprouva

pendant le premier quart d'heure de magnétisme, dans la tête & dans les bras, les mêmes mouvements convulsifs qu'elle avoit éprouvés le matin, mais ils disparurent ensuite. Avril 1.

Je la magnétisois toujours suivant ma méthode ordinaire, de la gorge sur le ventre, & sur-tout sur les genoux : mais, animé par le succès de la veille, j'avois de plus une forte volonté de l'endormir, & pour cela je ne cessois de la fixer fortement au front. Après environ vingt minutes de ce magnétisme elle commença à sentir beaucoup de pesanteur à la tête, elle avoit peine à ouvrir les yeux ; ce qui la surprit d'autant plus, que fâchée de s'être endormie la veille, elle avoit ce jour-là pris la précaution de dormir après son dîner, & qu'elle venoit de m'assurer qu'elle ne s'endormiroit plus : enfin, après s'être défendue du sommeil pendant quelques minutes, elle tomba en somnambulisme, & je m'assurai de son état comme la veille, en lui faisant faire, par les personnes présentes, plusieurs questions qu'elle n'entendit point ; je me hâtai pour lors de la questionner moi-même sur sa maladie.

Comment vous trouvez-vous ? — Très-bien : je n'ai d'autre mal que ce déchirement au gosier. — Et votre poitrine ? — Je ne la vois pas. — Ne feriez-vous pas bien de boire souvent du lait ? — J'ai été forcée d'y renoncer,

Avril 1.

parce qu'il n'a jamais pu passer, de quelque maniere qu'il ait été coupé. — Peut-être passeroit-il mieux s'il étoit magnétisé & coupé avec de l'eau magnétisée. — Je le crois, & je l'essayerai .... au reste, l'eau magnétisée me seroit très-salutaire, & je vous prie de me l'ordonner pour ma boisson ordinaire.

J'ai continué.... Connoissez-vous la cause de votre maladie, & voyez-vous si vous guérirez bientôt? — Je ne le vois pas bien encore; quand je le verrai mieux je vous le dirai. Je crois pourtant que le sang ne suit pas son cours naturel; dès qu'il l'aura repris, je serai guérie: je pense que cela ira jusqu'à la fin de ce mois, (& après un instant de réflexion) peut-être même jusqu'à six semaines, mais pas plus loin.

Dans ce moment un concert se fit entendre dans le voisinage de la maison où nous étions. Ma malade entendit très-bien les instruments, & elle me parut y prendre le plus grand plaisir. Un chien se mit par hasard à aboyer dans la rue; elle entendit encore le chien, & elle se plaignit, même avec humeur, de ce que cet animal l'empêchoit d'entendre la musique; cependant elle n'entendit jamais une de ses amies qui ne cessoit de lui faire des questions.

Ma malade avoit dormi jusque-là du sommeil magnétique le plus tranquille. Je conti-

huois à la magnétiser alternativement sur le ventre & sur les genoux, ainsi qu'elle me l'avoit indiqué : je la vis tout-à-coup devenir fort agitée ; tout en elle annonçoit un mal-aise général, & cependant elle ne se plaignoit d'aucun mal. Bientôt elle devint rêveuse ; elle tomba enfin dans un si grand accablement, qu'à peine avoit-elle la force de répondre à mes questions. Ne pouvant deviner la cause de ce changement, je lui demandai si elle vouloit que je fisse cesser sa crise : elle me répondit qu'elle le vouloit bien, & qu'elle étoit ennuyée de dormir ; je la réveillai en lui ouvrant les yeux & en la calmant de la tête aux pieds.

Avril 1.

Son réveil ne fut point aussi tranquille que l'avoit été celui de la veille : elle se plaignit d'un grand mal à la tête. J'arrêtai long-temps mes mains étendues sur son ventre, le mal de tête cessa ; mais de fortes coliques & des maux de reins violents lui succédèrent. Je mis alors une de mes mains sur ses reins & l'autre sur son ventre ; les coliques s'appaisèrent un peu, mais je ne pus les faire cesser entièrement ; & ma malade me dit enfin qu'elle se trouvoit beaucoup moins bien que la veille : elle m'avoua que ce jour-là elle avoit craint d'être magnétisée ; que même au moment où elle m'avoit vu entrer chez elle, elle avoit éprouvé,

Avril 1. sans savoir pourquoi, la plus forte répugnance pour le magnétisme ; mais que ne pouvant s'en rendre raison à elle-même, elle n'avoit osé m'en rien témoigner. Ne sachant à quoi attribuer cette disposition singuliere dans ma malade, j'attendis que le temps m'éclairât sur ce qu'il y avoit à faire en pareil cas ; je la calmai de mon mieux, & je la laissai pour cette fois, sinon sans douleur, du moins sans apparence de fievre.

Avril 2. Le 2 avril la Dlle. N., étant au baquet, éprouva les légers mouvements convulsifs qu'elle n'avoit auparavant qu'au moment où je commençois à la magnétiser : elle avoit eu beaucoup de répugnance à s'y mettre, ce qui me décida à la magnétiser plutôt que de coutume : elle n'avoit déjà plus de mouvements convulsifs ; & à mesure que je la magnétisois, elle devint moins triste, sa tête se dégagea, sa répugnance enfin pour le magnétisme disparut entiérement, & je la laissai beaucoup plus calme qu'elle n'étoit auparavant.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, je débutai par lui demander si elle n'avoit plus aucune répugnance à être magnétisée. Elle m'assura qu'au contraire elle le désiroit. Après un quart d'heure environ de magnétisme, elle sentit dans ses yeux beaucoup de pesanteur &

un picottement considérable ; bientôt après elle s'endormit : elle porta aussi-tôt ses mains sur ses yeux, & elle me demanda un mouchoir pour les couvrir, parce qu'ils lui faisoient beaucoup de mal. Avril 2.

Je m'étois bien promis de ne point fatiguer ma malade par mes questions, parce que c'étoit à cette cause que j'attribuois l'agitation de la veille. Ma malade me désabusa, en me disant qu'elle n'avoit eu la veille autant de répugnance pour le magnétisme, que parce qu'elle s'étoit trouvée trop chargée de fluide ; mais qu'à cette heure il commençoit à circuler plus librement, & qu'à son réveil l'équilibre seroit entièrement rétabli. La voyant en effet devenir toujours plus calme, je lui répétai les questions que je lui avois déjà faites la veille, sur son état & sur la maniere dont je devois la magnétiser. Elle me fit les mêmes réponses. Elle insista sur-tout pour que je tinsse mes mains sur ses genoux, disant que cela ameneroit le sang en bas.

Ma malade dormoit ainsi depuis près d'une heure : elle avoit conversé tranquillement avec moi, elle n'avoit point encore répondu aux questions de son amie ; lorsqu'enfin celle-ci lui ayant adressé de nouveau la parole, ma malade l'entendit & lui répondit. Je conjecturai de là qu'elle commençoit à se réveiller ; & en effet,

au bout de quelques instants, elle me pria de
Avril 2. lui ouvrir les yeux, après avoir inutilement essayé de se les ouvrir elle-même, en y passant ses pouces. Je la calmai comme à mon ordinaire; elle étoit de la plus grande gaieté, & j'eus la satisfaction de la laisser beaucoup plus tranquille qu'elle n'avoit encore été depuis long-temps.

Le lieu du traitement n'étant point ouvert
Avril 3. le dimanche, la Dlle. N. ne se mit point au baquet le 3 avril; j'allai la magnétiser chez elle le matin; je la trouvai parfaitement bien, & ne se plaignant d'aucun mal; elle avoit passé une fort bonne nuit. Pendant plus d'une heure que je la magnétisai, je ne pus réussir à l'endormir; elle éprouva très-peu de mouvements convulsifs; elle ne sentit de mal ni à la tête ni au gosier, & elle n'eut point de colique.

Avant de quitter ma malade, je magnétisai l'eau qu'elle devoit prendre à sa boisson ordinaire, & depuis ce jour je ne manquai jamais de lui en fournir.

L'après-midi du même jour, la Dlle. N. s'endormit comme à l'ordinaire: elle n'attendit point que je lui fisse des questions, & elle me prévint. Monsieur, me dit-elle, la découverte du magnétisme est une découverte

sublime

sublime ; je pense qu'on en retirera de bien belles connoissances. Les malades en crise doivent avoir de grandes idées sur ce sujet ; mais tous ne peuvent pas bien les rendre. J'entrevois bien des choses que je ne saurois vous expliquer, & je sens que mes idées auroient été bien plus nettes & plus étendues si vous aviez commencé six semaines plutôt à m'endormir. La nature, dans ce temps-là, travailloit seule, & les transports au cerveau que j'avois tous les soirs étoient l'effet de ce travail ; si vous m'aviez magnétisée pour lors, j'aurois dormi, & mes crises auroient été bien plus parfaites qu'elles ne sont à présent. Avril 3.

Après quelques moments de silence : je crois, reprit encore ma malade, que les magnétiseurs doivent avoir quelque moyen pour se garantir des maux de leurs malades. Je pense, par exemple, qu'ils feroient très-bien de se magnétiser eux-mêmes, toutes les fois qu'ils viendroient de magnétiser un malade dont ils craindroient la contagion ; par ce moyen ils redonneroient en eux, au fluide, la circulation libre & naturelle qu'il doit avoir.

Je pense encore, ajouta-t-elle, que le plus souvent les magnétiseurs précipitent beaucoup trop leurs mouvements quand ils magnétisent. Vous, Monsieur, par exemple, vous avez ce

défaut ; le fluide ainsi précipité ne circule pas
Avril 3. librement, & ne produit pas tout l'effet qu'il pourroit faire.

Je n'avois garde d'interrompre ma malade dans ses réflexions ; & quoique bien persuadé d'avance qu'il ne faut point ajouter foi, sans précaution, à ce qu'un somnambule peut nous dire hors de son état ; je n'étois pas fâché de laisser à ma malade la liberté de développer toutes ses idées, & j'étois curieux de savoir tout ce que pourroit dire une fille simple & dont les connoissances devoient être très-bornées. D'un autre côté, je ne la questionnois point, dans la crainte que mes questions ne lui suggéraissent des idées qui n'auroient pas été les siennes. C'est une attention qu'on ne sauroit trop avoir : un magnétiseur, à force d'étendre les questions de ce genre, finit souvent par mettre son malade dans son sens ; il le regarde ensuite comme un oracle, tandis qu'il n'est que son écho.

Ma malade ne paroissant plus avoir rien à me dire, je l'interrogeai sur son état. . . . . Voyez-vous votre mal ? — Oui : dès que mes regles paroîtront je serai guérie. — Cela sera-t-il encore long ? — J'aurai mes regles à la fin de ce mois ou au mois de mai. — Vous endormirez-vous souvent d'ici à ce temps-là ? — Oui ; mais je me *reposerai* cependant deux

où trois jours, parce que ce sera le temps où je devrai avoir mes regles . . . ; je me *reposerai* jeudi prochain, & le dimanche suivant je recommencerai à dormir. — Faudra-t-il vous magnétiser de même les jours où vous ne dormirez pas ? — Oui : mais il ne sera pas nécessaire d'y mettre autant de temps ; il faudra sur-tout me magnétiser sur les genoux pour amener le sang en bas. — Le défaut de baquet ne vous a-t-il point fait mal ce matin ? — Non : vous m'avez chargée de fluide autant que le baquet auroit pu faire. — J'aurois bien voulu pouvoir vous endormir ce matin. — Vous ne l'auriez pas pu, la nature ne le demande point dans moi. Avril 3.

Je tenois en ce moment mes mains sur les genoux de ma malade ; je voulus en retirer une : l'amie de ma malade essaya, sans rien dire, de poser la sienne à la place que je venois de quitter ; elle s'en apperçut aussi-tôt, & se levant avec précipitation, elle frappa un grand coup sur la main de son amie.

Je vis bientôt après que la Dlle. N. commençoit à se réveiller, parce qu'elle entendit les questions de cette même amie. Elle me dit alors de tenir mes mains sur ses genoux, parce que cela l'aideroit à s'éveiller : son réveil fut aussi tranquille que l'avoit été celui de la veille. Je la calmai & la laissai ne se plaignant d'aucun mal.

Avril 4. En arrivant au baquet le 4 avril, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une nuit fort agitée, sans cependant ressentir aucune douleur ; elle avoit éprouvé, depuis sa crise de la veille, une espece de frémissement très-sensible, mais point désagréable, qui commençoit à son cou, & suivoit le long des côtés jusqu'à la plante des pieds. La séance de ce matin n'eut rien de particulier.

L'après-midi ma malade ne fut pas plutôt endormie que d'elle-même elle prit la parole, pour me dire : je vois très-bien à présent pourquoi j'ai été agitée pendant toute la nuit derniere ; c'est que hier au soir, en me quittant, vous magnétisâtes Mlle. *** (elle disoit vrai), cela me fit une révolution ; mais aujourd'hui je ne m'en ressens plus.

J'ai recommencé les questions. Voyez-vous, lui dis-je, quelle est la cause de votre maladie ? — Je crois que tout le mal vient de la suppression de mes regles. — Reviendront-elles bientôt ? — Je les aurai le 15 mai prochain. — Peut-être dites-vous le 15 mai, comme un à peu près ? — Non : ce sera ce jour-là même, j'en suis très-sûre. — Dormirez-vous tous les jours d'ici là ? — Je me reposerai peut-être quelques jours auparavant : mais toujours suis-je bien assurée que je ne dormirai pas jeudi prochain, ni vendredi, ni samedi. Dimanche

je recommencerai à dormir. — Pourquoi ne dormirez-vous pas pendant ces trois jours? — C'est que ce sera le temps de mon époque, & que le mouvement du sang dérangera la circulation du fluide. Avril 4.

L'amie de ma malade voulut lui parler; elle ne l'entendit point; sa mere prit aussi la parole. Ma malade me dit pour lors : je sens que ma mere me parle; je l'entends, parce qu'il y a plus de ressemblance entre son sang & le mien; mais je ne l'entends que confusément, & je ne peux lui répondre.

Je sens, continua-t-elle, que je suis envers vous seul dans la plus entiere dépendance, & que je ne pourrois me refuser à rien de ce qui seroit utile à vous ou à moi; mais je sens aussi que si vous me demandiez quelque chose de contraire à mes devoirs, vous me révolteriez & je me réveillerois. Votre fluide & le mien ne font qu'un en ce moment; je dois être affectée de toutes les choses qui vous affectent, & je sens que si vous m'aviez endormie, il y a six semaines, j'aurois pu lire dans votre pensée, j'aurois connu toutes vos idées.

Voyant ma malade prête à se réveiller, je lui demandai si je ne ferois pas bien de prolonger son sommeil. Laissez faire à la nature, me répondit-elle : je dormirai autant que j'en aurai besoin; il seroit inutile que je dormisse

davantage. Elle ne tarda pas en effet à se réveiller: je lui ouvris les yeux, & je la calmai comme de coutume.

Avril 5. Le 5, au baquet, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une très-bonne nuit; elle avoit ressenti seulement quelques coliques, semblables à celles qu'elle prenoit anciennement aux approches de ses règles. Je la magnétisai à l'ordinaire.

Le soir ma malade s'endormit après cinq minutes au plus de magnétisme. Dès qu'elle fut endormie, je lui répétai toutes les questions que je lui avois faites le jour précédent: j'affectois de renouveller souvent ces mêmes questions, dans la vue de m'assurer toujours plus de la vérité, en comparant les réponses: celles de ma malade ne varierent jamais. Aujourd'hui, lui dis-je ensuite, vous avez été bien prompte à vous endormir. — C'est que j'approche du temps de mon époque: mon sommeil, par cette raison, ne sera pas long; celui de demain ne le sera pas davantage. Après cela je me *reposerai de dormir*, parce que la nature aura fait son travail, quoiqu'il n'y paroisse pas au-dehors. Je prévois qu'à la fin de ce mois, il se fera encore dans moi un travail à peu près semblable; mais il ne sera pas plus fructueux: ce ne sera que le 15 mai que les règles paroîtront.

Je continuai. . . Sentez-vous à présent quelque mal? — J'ai quelques coliques; mais demain matin j'en aurai de bien plus fortes, pendant que vous me magnétiserez au baquet. Elles diminueront ensuite, mais pour revenir le soir lorsque vous me magnetiserez; & elles ne me quitteront plus pendant les trois jours suivants. Ces coliques sont un bon signe; elles prouvent que le sang s'est porté vers le bas. Avril 5.

Je continuai toujours à magnétiser ma malade sur le ventre, & sur-tout sur les genoux. J'étois dans l'usage de la magnétiser pendant tout le temps que duroient ses crises. Si je vous quittois, lui dis-je, pendant que vous dormez, & si je cessois de vous magnétiser, qu'en arriveroit-il? Vous ne me feriez pas grand mal, répondit-elle; mais vous me feriez moins de bien: en continuant à me magnétiser pendant mes crises, vous me chargez toujours plus de fluide, & par-là vous aidez mieux à la nature. Pensez-vous, lui demandai-je encore, que tous les malades soient également susceptibles de tomber en somnambulisme? Je ne le crois pas, me dit-elle; la nature a ses moyens pour chaque malade; il n'y a qu'à l'aider & la laisser faire.

Cette crise avoit à peine duré une demi-heure, lorsque ma malade se réveilla & me pria de lui ouvrir les yeux. Avant de la quitter,

je magnétisai le lait qu'elle devoit prendre le lendemain à son réveil, après l'avoir coupé avec autant d'eau magnétisée.

Avril 6. Le 6 au matin la Dlle. N. commença à ressentir quelques légeres coliques, pendant qu'elle étoit au baquet. Je les augmentai, en me mettant auprès d'elle à la chaîne. Enfin, lorsque je la magnétisai, les coliques devinrent plus fortes, & il s'y joignit un point de côté & des maux de cœur, qui caractérisoient autrefois chez cette fille l'approche des regles.

Le soir il me fallut encore moins de temps que la veille pour endormir ma malade. Dès qu'elle fut en crise, je lui vis prendre un air de gaieté & de satisfaction qui m'étonna: elle paroissoit être occupée de choses très-intéressantes; je la priai de m'en faire part. J'ai, me dit-elle alors, bien des idées sur le magnétisme, je me plais à y penser; mais ces idées sont encore confuses, & j'aurois peine à vous les rendre; peut-être le pourrai-je mieux quand je serai plus avancée. Je voulus l'éprouver; &, comme si j'eusse oublié les annonces qu'elle m'avoit faites les jours précédents, je lui dis, demain vos idées seront peut-être plus nettes, & vous me les direz. — Vous savez bien que demain je ne dor-

mirai pas. ; j'aurai peut-être un léger assoupissement, mais si léger que je ne m'en apercevrai pas même. — Eh bien nous en parlerons, quoique vous soyez éveillée. — Cela ne se peut pas ; & lorsque je ne dors plus, je suis bien éloignée d'avoir aucune de ces idées. Avril 6.

Je demandai à ma malade si elle ne connoissoit pas quelque moyen assuré d'endormir les malades qui en étoient susceptibles. A quoi bon, me répondit-elle, chercher des moyens pour cela : la nature ne sait-elle pas bien les trouver ; & pensez-vous qu'un malade qui auroit besoin de sommeil ne s'endormiroit pas naturellement pendant le magnétisme ?

Il n'y avoit guere plus de vingt minutes que cette crise duroit, lorsque je vis ma malade disposée à s'éveiller : je lui demandai si elle souffroit. Non, me répondit-elle, je suis très-bien ; mais je vais m'éveiller. — Si vous êtes si bien, que ne dormez-vous plus longtemps ? — Je ne peux dormir ainsi qu'autant que j'en ai besoin. Quelques instants après elle se réveilla en effet, & me pria de lui ouvrir les yeux ; je la calmai, & la laissai sans autre mal que ses coliques. Deux heures après je repassai chez elle ; les coliques avoient augmenté & la faisoient beaucoup souffrir : j'essayai de la magnétiser de nouveau, pour voir

si je ne pourrois pas, en dépit des annonces,
Avril 6. déterminer pour ce jour-là même l'apparition des regles ; mais, n'opérant aucun effet, je ceſſai au bout d'un quart-d'heure.

Je m'y déterminai d'autant plus volontiers, que je fis pour lors une réflexion qui d'abord ne s'étoit point préſentée à mon eſprit : je penſai que la malade, ne s'endormant jamais le matin au baquet, & ne prenant ſes criſes que l'après-midi, ſi je la chargeois de nouveau après ſa criſe, il pourroit bien ſe faire enſuite que la nature demandât une ſeconde criſe pendant la nuit. Je craignois encore qu'une ſurcharge de fluide ne dérangeât le travail de la nature pour le lendemain : j'étois trop intéreſſé à n'y rien changer, & j'attendois avec trop d'impatience l'effet des premieres annonces que m'eût faite ma malade : je me hâtai donc de la calmer le plus qu'il me fut poſſible, & je me mis peu en peine de faire paſſer ſes coliques.

Le 7 au matin la Dlle. N. ſe mit au ba-
Avril 7. quet, ſans avoir abſolument d'autre mal que les coliques, qui ne l'avoient point quittée depuis la veille : ces coliques, loin de l'inquiéter, lui donnoient au contraire de grandes eſpérances : elle n'en avoit point éprouvé de pareilles depuis plus de vingt mois, & elle

se flattoit pour cette fois que l'apparition des regles en seroit la suite. Je la laissai dans cette opinion, & j'affectai de la magnétiser plus long-temps que de coutume, parce que je voulus être assuré que si elle ne dormoit pas l'après-midi, ce ne seroit pas faute d'avoir été fortement chargée le matin. Avril 7.

Le soir je commençai à la magnétiser à mon heure ordinaire, & je la vis bien persuadée qu'elle alloit s'endormir de même. J'avois attendu cette séance avec l'impatience la plus vive; elle devoit commencer à fixer mon opinion sur les choses surprenantes que je voyois depuis quelques jours. Je me rappellois que la Dlle. N., dès le 3, mais plus particuliérement le 4, étant en crise magnétique, m'avoit annoncé que le jeudi 7 elle *se reposeroit de dormir*; qu'elle se reposeroit de même le vendredi & le samedi, pour recommencer à dormir le dimanche. Je n'avois point oublié qu'elle m'avoit indiqué la cause de *ce repos*, ou plutôt de ce réveil de trois jours, en disant que ce temps étant une des époques de ses regles, la circulation du sang se feroit en elle autrement que dans tout autre temps, & que cette différence changeroit la circulation du fluide, lequel conséquemment n'agiroit plus de la même maniere. Il étoit donc extrêmement intéressant pour moi de voir

Avril 7

cette espece de prédiction se réaliser ou se détruire, & la séance du 7 devoit déterminer les idées que je commençois à me former sur le sens intérieur de l'homme, sur la nature & les effets du fluide dans le corps humain. J'étois de bonne foi : je cherchois à m'instruire, sans y apporter ni entêtement ni enthousiasme : bien loin de vouloir aider à la lettre pour faire cadrer l'événement avec mes idées, je peux assurer au contraire que j'apportois à la séance du 7 une méfiance & une sorte de mauvaise foi préliminaire.

J'ai dit que le 6 au soir, ayant trouvé la Dlle. N. plus fatiguée de ses coliques, j'avois essayé de la magnétiser : j'ai prévenu en même temps de la crainte que j'avois eu que cette surcharge de fluide, à l'heure où ma malade ne l'avoit pas à l'accoutumée, n'apportât quelque dérangement dans la crise du lendemain. Ç'avoit été par une suite de la même crainte que le matin du 7 j'avois averti la Dlle. N. de veiller sur elle-même, parce qu'il seroit très-possible que, contre son ordinaire, elle s'endormît ce jour-là au baquet.

Je commençai donc, l'après-midi, à magnétiser la Dlle. N. à quatre heures & trois quarts. Après un quart d'heure ou environ elle commença à bâiller, comme elle faisoit

les jours précédents avant de s'endormir : j'affectai pour lors de lui dire qu'elle ne tarderoit pas à le faire ; elle le croyoit auſſi : mais bientôt elle ſentit, au contraire, ſes coliques augmenter conſidérablement ; de grands maux de cœur s'y joignirent ; la malade enfin en vint à ſouffrir au point de ſe tordre & de pouſſer des cris. Elle ſouffrit ainſi pendant plus d'une heure, & je continuai à la magnétiſer de même ; quelquefois je lui diſois : Vous devriez tâcher de vous endormir, vous ſouffririez moins. Je n'ai pas ſommeil aujourd'hui, me répondit-elle ; je ne ſens pas le ſable dans mes yeux comme les autres jours. Je la vis enfin étendre ſes bras & croiſer ſes mains ſur ſa tête, comme elle faiſoit précédemment lorſqu'elle alloit ſe réveiller ; elle prit un air plus morne & plus accablé. Qu'avez-vous, lui dis-je alors, vous avez l'air d'être plus fatiguée ? Je ne ſais, me répondit-elle ; mais je ſuis toute étonnée... je ſuis à peu près comme j'étois ces jours-ci quand je m'éveillois. Quelques minutes après je lui vis prendre un air ouvert & très-gai, & de ſuite elle me dit avec ſurpriſe : Je ſuis bien à préſent ; il ſemble que j'ai bien dormi : j'ai bien les mêmes coliques que j'avois eues pendant toute la journée ; mais cette attaque violente de tout-à-l'heure eſt entiérement

Avril 7.

dissipée. Je cessai pour lors le magnétisme,
Avril 7. je calmai la malade, & je la laissai, à quelques coliques près, dans un état aussi tranquille que je pouvois le désirer.

Ce que je venois de voir me fournit matiere à un grand nombre de réflexions; j'en ai déjà indiqué une partie dans l'essai sur la théorie: mais on ne sera peut-être pas fâché de les retrouver ici plus étendues & plus développées; il sera d'ailleurs utile de voir comment j'appliquois alors cette théorie à l'état de ma malade. Je ne répéterai pas cependant tout ce que j'ai dit dans cet essai sur la maniere dont le fluide, agissant sur les parties malades, & réagi par elles vers les parties qui leur sont correspondantes, opere ainsi les diverses crises, & sur-tout le somnambulisme. Je suppose qu'on a vu tous ces détails dans l'essai, & cette partie purement systématique n'est point ici mon principal objet.

D'abord, je ne pus me refuser à la vérité de l'espece de prédiction qui m'avoit été faite depuis six jours; je vis que non-seulement ma malade avoit préconnu la nouvelle crise du 7, mais qu'encore elle en avoit pressenti les causes: elle avoit sans doute vu ces causes généralement, & elle n'auroit pu dire le pourquoi; mais enfin elle les avoit annoncées.

Je reconnus encore bien clairement que ma malade venoit d'avoir une crise bien marquée, & j'avois pu suivre pas à pas la nature dans ses opérations. Le travail avoit commencé à la même heure & de la même maniere que les autres jours; il avoit duré autant de temps; il s'étoit terminé par les mêmes symptômes; il en étoit résulté la même situation physique & morale chez ma malade; cette crise, enfin, avoit été complete & bien caractérisée. La nature, pour le travail des autres jours, avoit demandé le sommeil; elle avoit commencé par le donner, en portant toute son action sur l'origine des sens extérieurs qu'elle avoit suspendus, pour travailler ensuite dans le silence de ces sens: la séance du 7, au contraire, n'étant que le résultat des travaux antérieurs, n'avoit pas dû produire le même effet. Avril 7.

Je conclus de là que toutes les maladies ne demandent pas le somnambulisme. Il en est sans doute dont la guérison exige que la nature développe le sens intérieur en accumulant tous ses efforts au cerveau. Il en est d'autres aussi où la nature n'agissant, si l'on peut parler ainsi, que d'une maniere partielle, elle peut bien occasioner une douleur locale, mais non point pour cela produire le somnambulisme. Chez ma malade, par exem-

ple, dans l'intervalle d'une époque à l'autre,
Avril 7. le fluide réagi de la matrice au cerveau avoit dû provoquer le sommeil (Voyez l'essai sur la théorie du somnambulisme); mais, au temps de l'époque, & lorsque la nature, sans avoir entiérement surmonté les obstacles accumulés depuis vingt mois dans la matrice, avoit cependant avancé ce travail au point de ramener le sang dans cette partie, c'étoient les douleurs locales & les coliques qui devoient en résulter, & non point l'engorgement du cerveau.

Je pensois donc que s'il est possible de procurer à volonté le somnambulisme à tout malade susceptible, (ce que j'avois vu pratiquer plusieurs fois en faisant refluer le fluide en sens contraire, & en l'accumulant dans le cerveau; je pensois, dis-je, que si ce somnambulisme factice n'est pas dangereux pour la vie du malade, du moins est-il certain qu'il est nuisible, & que ces procédés inverses doivent retarder la guérison.

Cette crise d'un nouveau genre servit enfin à me rassurer sur le sort de la Dlle. N. J'avois craint qu'à la suite d'une suppression de vingt mois, pendant lesquels le sang avoit pris constamment son cours vers la poitrine, cette partie n'eût été elle-même affectée & endommagée. Je craignois que, guérie de

cette

cette suppression, ma malade n'eût ensuite une maladie de poitrine : c'étoit d'ailleurs le jugement qu'en avoient porté les médecins. La crise du 7 me tranquillisa sur ce point : je jugeai que si tout le mal de la Dlle. N. n'eût pas été uniquement dans la matrice, & occasionné par le défaut des regles, sa crise magnétique, à l'époque de la crise naturelle, n'auroit pas été bornée au redoublement de cette derniere, & que vraisemblablement, avec les coliques, symptômes de celles-ci, elle auroit eu de plus une crise proprement magnétique, laquelle sans doute auroit été le sommeil ; au lieu que je voyois le tout se réduire aux coliques critiques, & que le mal de gorge, le mal de poitrine, tous les accidents symptomatiques avoient alors cessé entiérement : j'en conclus donc que la Dlle. N. seroit parfaitement guérie dès qu'elle seroit réglée. Avril 7.

En arrivant au traitement, le 8, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une assez bonne nuit, mais que les coliques ne l'avoient point quittée ; elles avoient été légeres : le baquet ne tarda pas à les augmenter, & bientôt elles furent aussi fortes qu'elles l'avoient été le soir de la veille : il s'y joignit encore des maux de cœur & de grands maux de reins ; mais il ne fut plus Avril 8.

Avril 8. question de mal à la gorge ni à la poitrine ; ce qui me confirma de plus en plus dans le jugement que j'avois porté sur la maladie de cette fille, & sur les véritables causes de cette maladie. J'eus encore occasion d'observer ce jour-là que le baquet avoit suffi pour déterminer la crise dont ma malade avoit besoin pour lors : au lieu que les jours où cette crise avoit dû être le somnambulisme, le baquet du matin avoit seulement chargé la malade de fluide ; mais qu'il avoit fallu le magnétisme du soir pour déterminer la réaction de ce fluide au cerveau.

Le 8, au soir je magnétisai la Dlle. N. à l'heure ordinaire & avec le même soin ; sa crise fut absolument la même que celle de la veille. Ma malade s'étoit attendue à dormir, d'autant mieux qu'elle n'avoit point dormi la veille ; mais la nature, pour ce jour-là, ne demandoit plus le sommeil, & tous les efforts devoient se réunir pour opérer un travail douloureux dans une partie différente de celle où se provoque cet état. Après dix minutes de magnétisme, je vis, comme la veille, les bâillements commencer ; ma malade éprouva ensuite des coliques plus violentes encore, des maux de cœur & des maux de reins, mais aussi point de ces anciens maux symptomatiques au gosier, à la poitrine, à

la tête, &c. Tout le travail en ce moment étoit critique, & tout entier à profit : la nature employoit alors tous ses efforts à vaincre des obstacles accumulés depuis vingt mois. Les douleurs critiques, suite de ce même travail, furent bien différentes des douleurs symptomatiques, qui provenoient anciennement du défaut de ce même travail. Avril 8.

Après une demi-heure de ces souffrances, & ma malade étant toujours bien éveillée, je la vis tomber tout-à-coup dans une tristesse profonde. Je me gardai bien de l'interroger en ce moment, & je n'en avois pas besoin : je voyois clairement que la nature, fatiguée d'un travail infructueux, commençoit à y renoncer. Je redoublai donc mes efforts pour la soutenir : je portai, autant qu'il me fut possible, le fluide de la tête à la matrice : je l'attirai vers cette partie, en fixant mes mains sur les genoux de ma malade. Au bout d'une seconde demi-heure les coliques augmentèrent considérablement ; puis ma malade retomba dans l'accablement. Enfin, un quart d'heure après, son air devint plus gai & plus animé ; les violentes coliques cessèrent, & elle me dit qu'elle n'avoit plus de mal ; qu'elle étoit bien, mais moins bien cependant que la veille. Je suivis cette indication, & je continuai le magnétisme, jusqu'à ce qu'enfin ma

malade se trouvât, non pas aussi bien qu'elle
Avril 8. étoit la veille, mais beaucoup mieux qu'elle
n'eût été encore ce jour-là.

Je ne m'obstinai point sur cette légere différance, parce qu'indépendamment d'une multitude de causes accidentelles, qui auroient pu l'occasionner, je pensai que ma malade pouvoit bien se ressentir un peu de ce que ce jour-là même, & à son insçu, j'avois magnétisé un homme pour lequel je n'ignorois pas que la Dlle. N. avoit beaucoup d'éloignement; je jugeai d'ailleurs que la nature devoit être plus fatiguée de ce second travail qu'elle ne l'avoit été de celui de la veille, & qu'il devoit en résulter un accablement plus marqué; j'en augurai même d'avance que ma malade seroit plus fatiguée le lendemain.

La seance du 8 vint encore confirmer les idées que je commençois à me former des crises & du somnambulisme. Il est certain, me disois-je alors, que tout malade doit avoir des crises; mais ce doit être des crises critiques, & non pas de ces convulsions symptomatiques qu'on prend souvent, & mal-à-propos pour elles. Je pensois encore que tout malade n'a pas besoin du somnambulisme, & que par conséquent ce seroit un mal, ou tout au moins un bien négatif, de le mettre forcément en cet état, comme je le voyois pratiquer par

plusieurs magnétiseurs : ces réflexions me conduisirent à examiner la méthode qu'on suit ordinairement dans les traitements publics. Avril 8.

Nos malades, à la chaîne, & autour du baquet, manifestent chacun à sa maniere le travail du fluide dont ils se trouvent surchargés ; les uns s'étirent & bâillent ; celui-ci entre en convulsion, celui-là rit avec excès ; cet autre pleure de même ; il en est qui s'endorment d'un sommeil naturel : d'autres enfin tombent en somnambulisme. Toutes ces indications sont celles de la nature, mais nous nous y méprenons souvent : un malade en convulsion nous fait-il signe qu'il éprouve une forte douleur dans une partie quelconque de son corps, nous nous pressons d'y porter la main, les doigts élevés ; & nous ne prenons pas garde que si par ce procédé nous soutirons le fluide qui se portoit vers cette partie pour la désobstruer, nous appaisons bien la douleur pour le moment, mais qu'aussi nous arrêtons la nature dans son travail utile, lorsqu'elle nous annonçoit qu'elle avoit besoin au contraire d'être aidée par une augmentation de fluide ou de mouvement.

Dans tous les cas, & lorsque nos malades donnent quelques signes extérieurs du travail qui s'opere en eux, ne ferions-nous pas mieux de les magnétiser, non pas localement ni pour

Avril 8. les soulager, mais méthodiquement, & toujours d'une maniere uniforme & analogue à la premiere indication que nous aurions eue sur les causes de la maladie. Ne devrions-nous pas nous attacher constamment à produire chez eux des symptômes critiques, au lieu de perdre notre temps à calmer les symptômes symptomatiques. Ma malade, par exemple, s'étoit plaint long-temps de fréquens maux de cœur, de mal à la tête, à la gorge, à la poitrine, &c. Je ne m'attachois point à calmer successivement toutes ses douleurs, en magnétisant localement ces différentes parties. Mais, partant de mes premieres notions sur la maladie, convaincu que tout le mal étoit une suppression de vingt mois; que tous les autres accidents n'étoient que des suites de cette suppression, & qu'ils disparoîtroient dès que ma malade seroit réglée; j'opérai en conséquence: je cherchai à accumuler le fluide dans la matrice qui devoit être le laboratoire de la nature. Je magnétisai constamment de la tête aux genoux; par là j'augmentai les douleurs, à la vérité, mais je remplis le vœu de la nature; & si les obstructions se trouverent trop fortes & trop invétérées, pour céder au travail de l'époque du 7, j'eus lieu de croire du moins que cette crise avoit été toute entiere à profit, & je dus espérer que

ce travail en auroit préparé un autre plus fructueux pour l'époque suivante. Avril 8.

Quant au somnambulisme factice que j'avois vu produire chez quelque malade, je ne pouvois m'empêcher alors de le regarder, & je le regarde encore aujourd'hui comme un de ces palliatifs propres à contenter la fantaisie du malade, ou la curiosité du magnétiseur, mais qui contrarient le vœu de la nature. Lorsque le 31 mars je magnétisai, pour la premiere fois la Dlle. N., je ne soupçonnois certainement pas qu'elle dût devenir somnambule; je la magnétisois de la maniere la plus simple & la plus naturelle; & au moment où je m'y attendois le moins, elle tomba en somnambulisme. Le 7 & le 8 avril je n'avois rien changé dans mes procédés, & cependant ma malade ne dormit point ces deux jours-là. Si j'avois voulu la forcer au sommeil, ainsi que je l'avois vu faire à d'autres, il auroit donc fallu que je fusse chercher le fluide vers la partie où la nature l'employoit utilement, & que par une manipulation inverse je l'eusse ramené au cerveau pour y produire un engorgement factice. Or, il me semble qu'alors je n'aurois gagné autre chose que de satisfaire ma curiosité, & que la nature étant privée des secours dont elle auroit eu besoin dans la matrice, n'auroit plus rien opéré pour la guérison de la maladie; ma

malade se seroit réveillée précisément au même
Avril 8. état où elle étoit en s'endormant, & peut-être encore en ramenant au cerveau le sang avec le fluide, j'aurois pu lui occasioner une autre maladie.

Mais, me disoit-on alors, il est certains malades qui nous demandent eux-mêmes le somnambulisme, on voit qu'ils souffrent moins étant dans cet état. Je le crois bien; si la nature est obligée de faire des efforts douloureux pour dégorger des obstructions locales, il est certain qu'en la détournant de ce travail, & portant ailleurs ses forces, vous appaiserez ces douleurs; mais aussi surmonterez-vous de cette maniere les obstructions, & parviendrez-vous jamais ainsi à guérir la maladie? Ces malades demandent eux-mêmes le somnambulisme, soit; mais quand ils font cette demande, ils sont ou éveillés, ou en somnambulisme factice commencé? & alors, est-ce le véritable instinct qui désire sans se tromper? ou bien n'est-ce qu'une fantaisie de malade?

En général, & l'on ne sauroit le répéter trop souvent, toute la science du magnétiseur consiste uniquement à bien étudier les indications de la nature, & à savoir saisir l'instant où, par quelque signe que ce soit, elle manifeste à l'extérieur le besoin qu'elle a

d'être aidée ; une fois ce moment reconnu, tout l'art du magnétiseur doit se réduire à renforcer la nature & à la seconder ; mais il doit le faire dans son vrai sens, & suivre pour cela une méthode uniforme & constante. S'il veut au contraire calculer & combiner sa méthode, sur ses propres notions & d'après les préjugés qu'il peut avoir sur la nature & les causes de la maladie, il courra risque plus d'une fois de se tromper ; il jugera mal les effets ; il prendra une cause pour l'autre : il fera souvent beaucoup de mal au malade qu'il vouloit guérir. Avril 8.

Tournez la manivelle, nous dit l'auteur des mémoires de Buzancy. Cette maxime bien réfléchie devroit diriger toutes les opérations d'un magnétiseur. Si nous étions bien convaincus que nous sommes simplement des agents que la nature emploie, on ne nous verroit pas aussi souvent nous occuper de savoir si nous faisons éprouver à nos malades du froid & de la chaleur. Eh, que nous importe qu'ils aient chaud ou froid ! Présentons le fluide, & la nature saura bien l'employer. Fortement prévenu de la vérité de cette maxime, lorsque j'entrepris le traitement de la Dlle. N., toute mon attention se borna à choisir, pour la magnétiser, l'heure à laquelle je crus m'apercevoir que la nature cherchoit à employer

les forces surabondantes qu'elle avoit prises au
Avril 8. baquet. Après cela, je ne m'occupai plus qu'à magnétiser constamment de la même manière, & suivant le cours du fluide. La nature fit le reste. Elle changea d'abord en un sommeil critique, tous les accidents symptomatiques qui avoient précédé mon magnétisme. Je venois de voir les coliques remplacer le sommeil au temps de l'époque. Enfin, bien résolu de persister toujours à suivre les mêmes procédés, je n'eus aucun doute qu'ils ne revinssent à produire le somnambulisme après cette époque, & jusqu'à l'époque suivante.

Le matin du 9, la Dlle. N. eut quelques
Avril 9. saignements par le nez. Je sus d'elle qu'anciennement la même chose lui arrivoit presqu'à toutes ces époques. A peine l'eus-je magnétisée pendant quelques instants, que le sang s'arrêta, & ses coliques devinrent plus violentes, & durerent beaucoup moins long-temps qu'elles n'avoient fait la veille. Je conjecturai de là, que l'époque étoit sur sa fin, & que vraisemblablement ma malade recommenceroit à dormir le lendemain, ainsi qu'elle l'avoit annoncé depuis plusieurs jours.

La crise de l'après-midi fut en tout semblable à celle de la veille; mais elle dura moins long-temps. Ma malade éprouva d'abord

de fortes coliques, & elles diminuerent ensuite insensiblement. Un grand accablement les suivit, & il fut tel, que la malade me dit avec effort, j'ai les yeux si pesants que je ne peux pas les ouvrir ; elle resta deux ou trois minutes dans cette espece d'assoupissement, dont elle revint bientôt pour prendre l'air étonné du réveil ; elle devint enfin plus gaie, & elle me dit : je suis bien, je suis mieux encore que je n'étois hier. Avril 9.

Pendant tout ce temps, je n'avois cessé de magnétiser ma malade, & toujours de la même maniere ; j'étois convaincu que si j'avois fait autrement, la crise n'auroit point été complete ; & selon moi, c'est une attention que les magnétiseurs doivent avoir toujours ; & sans s'arrêter aux différentes nuances qui leurs passent sous les yeux, il ne faut pas qu'ils abandonnent jamais leurs malades, jusqu'à la fin totale de leurs crises. Si dans la crise du 9, par exemple, & lorsque ma malade sentant ses coliques diminuer, j'avois cessé pour lors de la magnétiser ; si, sur les fausses apparences de mieux, j'avois laissé ma malade, il n'est pas douteux que la nature bientôt n'eût demandé la fin de la crise ; n'étant plus dirigée par moi, ses efforts se seroient portés irréguliérement vers les parties les plus foibles ; le sang auroit repris le chemin de la poitrine ;

& ma malade auroit peut-être éprouvé en
Avril 9. partie les accidents symptomatiques qu'elle avoit eus anciennement ; c'est de cette maniere qu'il arrive en effet tous les jours qu'un malade qu'on a laissé en apparence très-bien & très-calme le soir, nous dit le lendemain qu'il a passé une mauvaise nuit. Je crois que cela ne vient que de ce que le magnétiseur, peu attentif à observer la nature, a pris une lueur de calme pour le calme parfait, & qu'il a laissé la crise incomplete. Je sais bien qu'il n'est pas toujours facile de connoître le moment où le malade a réellement eu sa crise ; j'y ai été trompé souvent, mais c'est pour cela même qu'un magnétiseur ne sauroit trop s'attacher à étudier la marche de la nature chez son malade. Un observateur soigneux & attentif s'y méprendra rarement deux fois sur sur le même sujet.

Le matin du 10, la Dlle. N. ne se mit
Avril 10. point au baquet ; je la magnétisai chez elle pendant une heure & demie ; elle eut d'abord quelques maux de tête, qui disparurent bientôt, pour faire place à des coliques très-légeres. Les coliques cesserent avant la fin de la séance ; il ne resta plus à ma malade que quelque pesanteur dans les jambes, & je la laissai du reste parfaitement bien.

Ce jour étoit celui où la Dlle. N. devoit recommencer à dormir, ainsi qu'elle me l'avoit annoncé dans sa crise du 10 ; j'étois d'autant plus empressé de vérifier cette seconde partie de l'annonce, que malgré tout ce que je venois de voir pendant les trois jours précédents, il me restoit toujours, & malgré moi, quelques doutes sur des faits aussi extraordinaires ; ce fut dans cette disposition que je me rendis l'après midi chez la Dlle. N., je la trouvai bien persuadée qu'elle ne dormiroit pas ; & l'expérience des trois derniers jours le lui faisoit croire. Je commençai à la magnétiser à mon heure ordinaire ; elle ne tarda pas à se sentir assoupie ; & après s'être défendue du sommeil pendant environ cinq minutes, & avec une sorte d'humeur, elle s'endormit. Avril 10.

Hé bien, lui dis-je, quelques instants après, vous voilà donc encore endormie. — J'en suis fort aise ; & ce sommeil me fait grand bien. — Comment vous trouvez-vous à présent ? — Bien : je ne sens aucun mal. — Voyez-vous en vous quelque partie affectée ; la poitrine, par exemple ? — J'ai la poitrine délicate, & je l'ai toujours eue ainsi : mais elle n'est point affectée ; & tout mon mal est de n'être pas réglée. — Voyez-vous au juste dans quel temps vous aurez vos regles ? — Je les aurai le 15 mai. — Vous voulez dire sans doute dans les

15 premiers jours. — Non : ce sera précisément le 15. — Voyez-vous à quelle heure ? — Je crois que ce sera le soir. — Vous n'aurez donc rien à la fin de ce mois. — Je serai fatiguée comme je viens de l'être, mais les règles ne paroîtront pas. — Aurez-vous besoin d'ici là de faire quelques remèdes ? — Pas d'autres que le lait magnétisé que je prends tous les matins. Vous pourriez cependant m'ordonner des bains de jambes pendant cinq ou six jours avant le 15 mai. Mes règles n'en iroient pas moins sans cela, mais elles me feront moins souffrir. — Irez-vous encore au baquet après le 15 mai ? — Il faudra que je continue de m'y mettre jusqu'à l'époque suivante, après laquelle je n'en aurai plus besoin.

Avril 10.

La Dlle. N. avoit à peine dormi pendant une demi-heure, lorsque je vis qu'elle se disposoit comme anciennement à se réveiller. Je parus surpris de la brièveté de ce sommeil, & je m'étois attendu qu'il seroit plus long. Je dormirai peu pendant trois ou quatre jours, me dit-elle, parce que le fluide n'aura pas encore bien repris son cours : mais jeudi prochain, mes sommeils commenceront à devenir plus longs & meilleurs. Quelques minutes après ma malade, en effet, se réveilla. Je la calmai & la laissai très-tranquille. Quand je dis simplement que je la calmai, je sup-

pose que les magnétiseurs m'entendent. Il y a bien des manieres de calmer les malades, & ces manieres varient comme les maladies. On en rencontrera plusieurs dans le courant de ce journal ; mais lorsqu'à la fin de chaque séance, j'emploie le mot calmer comme terme générique, j'entends parler du procédé par lequel le magnétiseur, à la fin de la crise, étend les restes du fluide qui circule encore dans son malade, ce qu'il fait en passant sa main étendue & à plat de la tête aux pieds du malade, & à quelques distances de son corps. Cette manipulation répétée pendant quelques instants, redonne au fluide, un courant général & naturel qui remet le malade, du moins quant à l'action présente du fluide, au même état où il étoit avant sa crise : c'étoit de cette maniere que je terminois chaque séance avec la Dlle. N. Les magnétiseurs ne sauroient apporter trop d'exactitude à calmer ainsi leurs malades, toutes les fois qu'ils cessent de les magnétiser. C'est faute d'avoir été suffisamment calmés, qu'on voit quelquefois certains malades être encore fatigués à la suite de leurs crises. Le mouvement imprimé au fluide par leurs magnétiseurs, se soutenant encore chez eux pendant quelque temps après le magnétisme, il n'est pas surprenant qu'il n'en résulte un diminutif de crise trop foible

Avril 10.

pour tourner au profit du malade, & cependant assez sensible pour le fatiguer.

Le 11 au matin je magnétisai la Dlle. N. comme à l'ordinaire, au baquet. Il ne fut plus question de coliques, mais la toux étoit revenue ; ce qui me confirma de plus en plus dans l'opinion où j'étois, que cette toux & les autres accidents symptomatiques n'étoient que des effets de la suppression des regles.

Avril 11.

Le soir, la Dlle. N. entra en crise magnétique comme elle avoit fait la veille ; je lui renouvellai pendant ce sommeil la plupart des questions que je lui avois faites dans les sommeils précédents. J'affectois ainsi de lui demander souvent, & de différentes manieres, les mêmes choses, parce que ne pouvant me défendre d'un reste de méfiance, j'étois bien aise de pouvoir comparer entr'elles les diverses réponses que j'aurois reçues. Je ne répéterai pas ici toutes celles que ma malade me fit ce jour-là. Je ne dois pas omettre cependant ce qu'elle me dit de l'eau magnétisée. L'usage habituel de cette eau, me dit-elle, ne peut être que très-salutaire : l'eau magnétisée augmente en nous le fluide, elle en entretient la circulation.

J'avois fait le projet d'amener M. T. à l'une de nos séances ; mais aussi je m'étois fait

une

une loi de ne jamais présenter personne à ma malade, sans en avoir eu son consentement; Avril 11,
ceci paroîtra sans doute surprenant à ceux qui jusqu'à présent n'ont entendu parler que de ces traitements publics, de ces assemblées banales, de ces especes de parades où, sous prétexte de convaincre les incrédules, on admet indifféremment tous ceux qui se présentent. J'ai eu, pendant tout le temps qu'a duré le traitement de la Dlle. N., mille occasions de la donner en preuve à bien des personnes qui ne pouvant, sur des simples ouï-dire, se décider à croire des nouveautés aussi surprenantes, n'auroient eu besoin que d'assister à une seule de mes séances, pour être pleinement convaincues. Cependant je me refusai toujours au désir que moi-même j'aurois eu de les y admettre, ou du moins je n'y admis jamais qu'un très-petit nombre d'entr'elles, parce que je pensois que rien n'est plus difficile en effet, quoique très-facile en apparence, que d'établir entre deux hommes une véritable communication; parce que j'étois persuadé qu'un somnambule un peu sensible, & affecté à la fois & diversement par plusieurs fluides différemment modifiés, ne peut qu'en être incommodé; parce qu'enfin je crus toujours que les expériences propres uniquement à contenter la curiosité des spectateurs, celles sur-

tout que dictent la méfiance & la critique, ne peuvent que désorganiser le malade ; & qu'il vaut beaucoup mieux manquer cent occasions de ramener un incrédule, que de compromettre le malade qui s'est confié à nos soins.

Avril 11.

Ce furent toutes ces raisons réunies qui me décidèrent à ne jamais présenter personne à la Dlle. N., sans le lui avoir auparavant proposé. Lorsque le 11 avril je lui parlai de M. T., elle me dit qu'il étoit bien le maître de venir la voir quand il voudroit ; mais, lui dis-je, l'entendrez-vous ? — Je crois bien que je l'entendrai comme j'entendrois mes sœurs, comme j'entendois l'autre jour ma mere, parce que c'est le même sang ; mais je crois aussi que je ne l'entendrai que confusément : pour que je sache ce qu'il me dira, & pour que je puisse lui répondre, il faudra que je me mette en communication avec lui. Je continuai mes questions. Pensez-vous, lui dis-je, qu'un magnétiseur doive se préparer & se charger lui même de fluide lorsqu'il veut opérer ? — Oui, sans doute ; un magnétiseur, ainsi préparé, fera d'autant plus d'effet qu'il aura communiqué plus de mouvement au fluide qui circule dans lui. — Y voyez-vous bien aujourd'hui ? — J'y verrois assez pour me conduire ; je vois confusé-

ment : mais cependant les yeux ne me font pas autant de mal qu'ils m'en faisoient ces jours derniers ; je ne vois pas les abeilles de feu que je voyois alors ; dans quelques jours j'aurai les nerfs plus sensibles, & pour lors j'y verrai beaucoup mieux. Avril 11.

Après une heure ou environ de sommeil, la Dlle. N. se réveilla ; je la calmai après lui avoir ouvert les yeux ; & lorsque je la quittai elle se trouvoit mieux qu'elle n'eût encore été.

Le 12, la Dlle. N. avoit passé plus d'une heure au baquet, lorsque je la magnétisai ; je crus bien faire que de la charger toujours plus de fluide. Pour cela, tenant une de mes mains fixes sur ses reins, je présentai l'autre main à plat, vis-à-vis, & environ à un pied de distance de son estomac, & je donnai à cette main un mouvement très-vif de vibration ; au bout de quelques minutes de ce magnétisme, la Dlle. N. prit une suffocation violente ; ses membres se roidirent, & elle seroit tombée en convulsion si je ne m'étois hâté d'étendre, en la calmant, le fluide que j'avois accumulé mal à propos sur les nerfs du plexus solaire : cette expérience me fit voir qu'il étoit quelquefois fort imprudent de s'obstiner à charger trop fortement les malades ; j'en conclus que la plupart des convulsions que nous leur Avril 12.

Avril 12.

voyons prendre au baquet, viennent peut-être moins de la disposition de ces malades, que de la surcharge du fluide, & que dans ces cas là il seroit souvent utile de calmer promptement les malades, au lieu de leur laisser avoir ce qu'on appelle leurs crises, jusqu'à ce que le fluide ait pu de lui-même s'étendre & reprendre son équilibre; j'en conclus enfin, que lorsqu'un malade s'est une fois saturé de fluide au baquet, il n'a plus besoin de magnétiseur pour le charger, mais simplement pour diriger ce fluide.

L'après midi je conduisis M. T. chez la Dlle. N., & je commençai la séance à mon heure ordinaire; ma malade s'étant endormie au bout de quelques minutes, j'engageai par signes les personnes qui étoient présentes à lui adresser la parole; elle ne les entendit point. M. T. voulant la surprendre, essaya plusieurs fois, & sans affectation, de se mêler de notre conversation; ma malade ne l'entendit pas non plus, ou du moins elle ne lui répondit jamais. Je lui demandai pour lors si elle ne seroit pas bien aise de pouvoir converser avec M. T.; elle s'avança aussi-tôt vers lui, & lui prit la main droite avec sa main gauche. Peu d'instants après elle eut quelques légers mouvements convulsifs; je lui en demandai la cause; elle me répondit que ce

nouveau fluide avoit un peu troublé la circulation du sien, mais que cela ne dureroit pas. Elle prit ensuite la main de M. T., & la posa à plat sur son estomac ; l'agitation augmenta d'abord, mais bientôt après, ma malade, devenue plus calme, m'assura qu'elle entendroit M. T. ; je lui renouvellai pour lors une partie des questions que je lui avois déja faites souvent sur son état, sur les causes de sa maladie, sur l'époque de sa guérison ; elle me fit les mêmes réponses : il est inutile de les répéter ici, & je passe à la suite de notre conversation. Avril 12.

Pensez-vous qu'il fût avantageux de magnétiser un enfant ? — N'en doutez pas ; & quoique l'enfant se porte bien, le magnétisme habituel lui seroit infiniment utile. Un enfant qu'on magnétiseroit tous les jours, dès le berceau, se développeroit beaucoup mieux ; il prendroit plus de forces qu'un autre, & il éviteroit par-là toutes les maladies de l'enfance. — Comment faudroit-il s'y prendre pour magnétiser un enfant ? — De la tête aux pieds, suivant le cours naturel du fluide, mais sur-tout beaucoup sur l'estomac. — Si le magnétisme aide à la végétation en facilitant le mouvement, ne seroit-il pas à craindre qu'il ne donnât plus de force aux vers que l'enfant pourroit avoir ? — Sans doute ; mais

Avril 12. il suffiroit de faire prendre tous les mois à cet enfant quelque remède contre les vers. — Pensez-vous qu'il fût utile aussi de magnétiser une femme enceinte ? — Oui, très-utile ; il faudroit la magnétiser beaucoup sur l'estomac, ensuite sur les reins, de la nuque en bas ; par ce moyen on fortifieroit les reins de la mère, on donneroit plus de force & plus de vigueur à l'enfant, & l'accouchement en seroit moins laborieux pour l'une & pour l'autre. — Croyez-vous qu'il y ait un âge plus particuliérement propre au magnétisme ? — Il est très-salutaire de se faire magnétiser à tout âge ; mais pour magnétiser les autres, ce n'est point la même chose. Un magnétiseur trop jeune ne peut pas produire beaucoup d'effet, parce que ses nerfs n'ont point assez de roideur ; ceux d'un vieillard en ont trop : je crois qu'un homme fait & robuste est celui qui doit magnétiser avec le plus de fruit.

Je changeai de propos : croyez-vous, lui dis-je, que le baquet vous soit absolument nécessaire ; & ne pourrois-je vous charger autant en vous magnétisant tous les matins chez vous ? — Il vaut mieux que je me charge au baquet, cela demande beaucoup moins de temps ; mais aussi lorsque j'ai demeuré pendant quelque temps au baquet, il faut nécessairement

que vous donniez ensuite une circulation au fluide, dont je m'y suis chargée ; sans cela, ce fluide circuleroit mal dans moi, & il me donneroit des crises imparfaites, comme celles que j'avois anciennement tous les soirs. — Un arbre magnétisé feroit-il autant d'effet que le baquet ? — Le fluide d'un arbre est plus fort, & en même temps plus doux que celui du baquet. Il est plus fort, parce qu'il a plus de mouvement, & il est plus doux, parce qu'il a déjà circulé dans quelque chose qui a vie. — D'où vient à l'arbre magnétisé le fluide qui circule en lui ? — Il lui vient de la terre, & il est mis en mouvement par celui du soleil & par l'action du magnétiseur. Avril 12.

Est-ce le fluide, repris-je ensuite, qui vous fait dormir, ou bien est-ce le sang ? — C'est le fluide ; si c'étoit le sang, je ne dormirois pas, j'aurois une attaque. — Votre sommeil est-il un sommeil ordinaire ? — Non sans doute, puisque je vois & que je parle. Le fluide qui me fait dormir, me fait aussi parler & voir, parce qu'il agite tous mes nerfs. M. T. prit alors la parole pour demander à la Dlle. N. qu'elle étoit la cause d'une douleur de sciatique qu'il ressentoit pour lors. Est-ce le sang, lui dit-il, ou le fluide qui causent cette douleur ? — C'est le fluide. — Il ne circule donc pas ? — Il circule, mais inéga-

lement, & ce ſont les efforts irréguliers qu'il
Avril 12. fait pour cela, qui occaſionent la douleur.

Après une heure de ſommeil, je vis que ma malade commençoit à ſe réveiller; je lui demandai ſi la converſation ne l'avoit point fatiguée. — Quand je ſuis réveillée, me répondit-elle, j'ai peine à parler, & cela me fait mal; mais pendant mon ſommeil je ne m'en apperçois pas. Une choſe ſinguliere, continua-t-elle, c'eſt qu'à meſure que je me réveille, j'y vois moins clair; le jour diſparoît peu à peu, de maniere que lorſque je ſuis tout à fait réveillée, & que je ne peux ouvrir les yeux, je n'y vois plus du tout. Ma malade ſe réveilla quelques inſtants après, je lui ouvris les yeux, & je la calmai.

Le 13, la Dlle. N. après avoir paſſé une
Avril 13. fort bonne nuit, prit en arrivant au baquet un violent accès de toux, qui la fatigua & l'affoiblit tellement qu'elle n'eut pas la force de s'attacher en ce moment au baquet. Dans cet état de foibleſſe la Dlle. N. apperçut très-diſtinctement, ſur la ſurface du baquet, une vapeur très-légere qui lui parut être en mouvement: cette vapeur, ſuivant la direction des baguettes de fer qui entouroient le baquet, paroiſſoit être attirée par les malades qui ſe ſervoient de ces baguettes. Ma malade

se plaisoit à examiner ce phénomene nouveau pour elle ; mais bientôt sa tête s'appesantit, & elle éprouva au sinus frontal un mouvement, une palpitation très-vive, & dont nous pouvions appercevoir l'effet, étant à plusieurs pas de distance de la malade. Je voulus la magnétiser pour lors ; mais au bout de quelques minutes ses yeux se voilerent, & sans qu'elle eût la moindre envie de dormir, elle n'y voyoit plus clair. Je me hâtai de la calmer ; & présumant que tous ces accidents n'étoient survenus que parce qu'elle avoit été trop chargée de fluide, je la fis sortir du traitement bien plutôt que de coutume. Avril 13.

L'après midi, en arrivant chez la Dlle. N., elle m'apprit qu'en sortant du baquet elle avoit pris une petite soupe ; que bientôt elle avoit senti un grand mal à l'estomac & des douleurs de poitrine ; que la promenade qu'elle avoit voulu faire ensuite ne l'avoit point soulagée ; & que se trouvant enfin fort accablée, elle avoit un peu dormi.

Je la magnétisai, & elle ne tarda pas à entrer en crise. Je me hâtai pour lors de lui demander d'où pouvoient provenir les maux dont elle s'étoit plaint. — Ce matin, me répondit-elle, le baquet ma beaucoup trop chargée ; le sang, suivant le fluide, s'étoit porté à ma tête & à ma poitrine : vous l'avez

fait descendre, en me calmant, & en ra-
Avril 13. menant en bas le fluide; mais j'ai voulu manger trop tôt, & cet embarras dans mon estomac a suspendu la circulation du sang qui continuoit à descendre, & qui pour lors est remonté en partie dans ma poitrine; c'est ce qui a occasionné mon mal à l'estomac, le point que j'ai au côté gauche, & les tiraillements que je sens dans la poitrine. — Ce dérangement dans la circulation du sang ne changera-t-il rien à votre époque ou à vos sommeils? — Rien du tout: je vois que le mal de poitrine sera passé lorque je me réveillerai, parce que le sang reprend son cours, & le mal d'estomac diminuera beaucoup, & je ne m'en ressentirai un peu que pendant quatre jours. — Comment pouvez-vous voir ainsi ce qui se passe en vous? — Je ne pourrois vous le bien expliquer; mais je sens là, (montrant le creux de son estomac) que cela est, & je le crois. Je l'aurois vu bien mieux, & peut-être aurois-je pu vous en rendre raison, si vous aviez commencé six semaines plutôt à me magnétiser; les crises une fois perdues ne se retrouvent plus.

Voyant que la Dlle. N. étoit toujours un peu oppressée, je m'abstins de la fatiguer par mes questions, & je ne m'attachai qu'à seconder en elle la nature, en attirant en bas

le fluide. Je tins mes mains étendues à plat sur le ventre, & sur-tout sur les genoux de ma malade; & après une heure environ de sommeil elle se réveilla. Je la calmai pendant plus long-temps que de coutume, & je la laissai parfaitement bien, quoiqu'ayant toujours un peu mal à l'estomac. Avril 13.

Le 14 au matin, tout se passa comme à l'ordinaire au baquet. La Dlle. N. étoit assez bien; elle avoit seulement un peu mal à l'estomac, mais moins que la veille. Avril 14.

L'après-midi du même jour, m'étant rendu chez ma malade un peu plus tard que je n'avois accoutumé, je la trouvai fort assoupie; elle avoit déjà ce qu'elle appelloit le sable dans les yeux; je me hâtai de la magnétiser, & deux minutes après elle tomba en crise. Je lui demandai d'abord si mon retard de ce jour-là ne lui feroit aucun mal. — Non, me répondit-elle, si vous n'étiez pas venu je me serois endormie également, mais ma crise auroit été imparfaite, & j'aurois beaucoup souffert.

J'avois résolu depuis long-temps d'éprouver ma malade, pendant qu'elle seroit en crise, sur ce qui a rapport aux mœurs. Je lui fis donc à ce sujet plusieurs questions, & j'affectai même à dessein de pousser ces questions

beaucoup plus loin que je n'aurois dû le faire
Avril 14. en d'autres circonstances. La Dlle. N. prit d'abord un air sérieux, puis un air souffrant & agité. — M., me dit-elle, d'un ton ferme et réfléchi, j'ai pour vous l'attachement & la reconnoissance que je dois à celui qui me rend la vie. Cet attachement même est une suite de la sympathie qui vous donne les moyens de me faire autant de bien. Ces sentiments sont plus forts pendant mon sommeil qu'ils ne le sont ordinairement, mais ils n'ont rien pour cela de malhonnête; tous discours peu décents de votre part me révoltent davantage en ce moment, ils me font mal; & si vous les continuiez, vous me réveilleriez. — Mais, repris-je, j'ai oui dire cependant que Mlle. A., que vous connoissez bien, lorsqu'elle est en crise, marque beaucoup d'inclination pour M. ***. — Soyez assuré que Mlle. A. n'est point alors en crise parfaite; & ce qui le prouve encore, c'est qu'étant éveillée elle se rappelle en partie ce qu'elle a dit durant sa crise; en un mot, je crois bien que le magnétisme pourroit établir plus d'analogie entre une malade en crise & son magnétiseur; ou, pour mieux dire, c'est parce que cette analogie existoit d'avance & naturellement, que ce magnétiseur aura plus d'influence sur sa malade; mais je suis aussi très-convaincue que

les sens ne peuvent y entrer pour rien. Et quand même la malade ne seroit pas d'ailleurs vertueuse, je ne doute pas qu'à la moindre révolte de ses sens elle ne se réveillât. Avril 14.

Cette épreuve que je venois de faire, me satisfit d'autant plus qu'elle démentoit les imputations que j'avois entendu faire souvent au magnétisme, qu'on assuroit être très-contraire aux bonnes mœurs. Elle me confirma encore dans l'opinion où j'étois, que le sixieme sens ne se manifeste chez le somnambule que par la suspension des sens extérieurs; j'ai développé cette idée dans l'Essai sur la théorie.

Je renouvellai encore à ma malade la plupart de mes questions sur son état. J'aurai mes regles, me dit-elle, le 15 mai au soir; mais d'ici là j'aurai une époque de coliques & de souffrances pareille à celle que je viens d'avoir. — Voyez-vous quel jour commencera cette époque? — Ce sera le 26 de ce mois, & elle durera trois jours. — Dormirez-vous pendant cette époque? — Oui, & je dormirai tous les jours jusqu'au 11 mai; je *me repoſerai* jusqu'au 15. — Le 11 mai sera donc le dernier jour de sommeil? — Non, ce sera le premier jour de *repos:* je ne dormirai pas le 11.

Je voyois que la Dlle. N. dormoit d'un sommeil plus parfait qu'à l'ordinaire, je lui

Avril 14. proposai de travailler & de marcher, elle y consentit volontiers. Elle avoit sur ses yeux un mouchoir en plusieurs doubles, serré fortement autour de sa tête, & qui lui enveloppant exactement le nez, descendoit jusqu'à sa bouche. Elle-même l'avoit arrangé ainsi, en disant que le moindre jour lui faisoit beaucoup de mal aux yeux. En cet état je la vis travailler à sa couture avec autant d'adresse qu'elle auroit pu le faire étant éveillée. Elle se mit ensuite à sa fenêtre, & regarda dans la rue. Elle me nommoit toutes les personnes qui passoient devant sa fenêtre; & je remarquai que chacun de ceux qu'elle voyoit ainsi, lui occasionoient un treffaillement involontaire & plus ou moins sensible, que j'attribuai à l'extrême irritabilité des nerfs de ma malade, & au défaut d'analogie entr'elle & ces personnes. Deux chiens passerent sous la fenêtre; ma malade les vit, & me les fit remarquer, mais elle ne treffaillit point. J'engageai encore ma malade à magnétiser elle-même le lait que je lui faisois prendre soir & matin, coupé avec de l'eau magnétisée; & je lui demandai si ce lait, ainsi préparé, lui faisoit du bien? Il m'en fait beaucoup, me répondit-elle, & il passe à merveille. — Croyez-vous, repris-je, que vous n'aurez pas besoin de faire d'autres remedes? — Non, le lait me suffit avec la

magnétisme & l'eau magnétisée. Il y a des malades qui, indépendamment du magnétisme, ont encore besoin de plusieurs remedes. Si ces malades sont somnambules, la nature les leur indique, ils les demandent pendant leurs crises, & ils ne faut pas craindre qu'ils s'y trompent jamais. Avril 14.

Je voulus essayer ce jour-là si la Dlle. N. appercevroit le fluide qui émanoit de moi. Pour cela, l'ayant priée de m'observer, sans la prévenir autrement, je plaçai mes deux pouces l'un contre l'autre & bout à bout, puis je les éloignai horizontalement. Ma malade tressaillit aussi-tôt, & elle parut voir avec le plus grand plaisir un gros fil d'or, disoit-elle, qui joignoit mes deux pouces, & qui lui paroissoit être semé d'étincelles brillantes & fort agréables à voir. Je donnai pour lors à mes deux pouces un mouvement d'oscillation; ma malade vit le fluide augmenter de vîtesse; elle paroissoit prendre le plus grand plaisir à ce spectacle; tout à coup elle devint fort agitée, & elle prit au gosier un battement fort vif & très-sensible à l'œil. J'aime, me dit-elle, à voir le fluide qui sort de vos doigts; mais cette *vue* me charge trop & me fatigue. Je cessai pour quelques instants; & lorsque ma malade fut devenue un peu plus calme, je lui présentai mes deux mains jointes à plat,

& les doigts étendus ; puis je les arrêtai horizontalement. Elle vit alors le fluide sortir, sous la même forme qu'auparavant, des pointes de mes doigts pour aller à elle. Je vois bien, ajouta-t-elle, une espece de vapeur sortir des paumes de vos mains, mais cette vapeur n'est point brillante. Il me paroît que c'est le pouce qui fournit le fluide à tous les autres doigts, car ce fluide semble partir du gras du pouce que je vois tout en feu.

Avril 14.

Ma malade prenoit le plus grand plaisir à ces expériences, mais je m'apperçus qu'elle en étoit encore fatiguée : elle m'indiqua elle-même la maniere dont je devois la calmer en ce moment ; ce fut de faire descendre plusieurs fois, & avec vîtesse ma main à plat depuis son gosier jusqu'à ses genoux. Je ne l'eus pas fait pendant deux minutes que ma malade fut plus tranquille, & bientôt après elle se réveilla ; je la calmai une seconde fois après lui avoir ouvert les yeux.

Le 15 au matin la Dlle. N. se plaignit encore de son mal à l'estomac, elle fut aussi chargée de fluide plutôt qu'à l'ordinaire, & je lui fis quitter le baquet.

Avril 15.

L'après midi elle tomba en crise après cinq minutes seulement de magnétisme, pendant lequel je la fixois au front le plus fortement qu'il m'étoit possible.

Ma

Ma malade dormoit ainſi très-paiſiblement, lorſque par haſard un tambour ſe fit entendre ſous la fenêtre. La Dlle. N. porta vivement la main ſur le creux de ſon eſtomac ; je lui demandai ſi elle entendoit quelque bruit, elle me répondit que non, mais qu'elle ſentoit à l'eſtomac un battement très-vif qui l'incommodoit un peu ; je vis en effet & très-diſtinctement un mouvement de palpitation ſur l'eſtomac de ma malade ; ce mouvement fut très-ſenſible à l'œil, il ſuivoit celui du tambour, & il ceſſa avec lui : peu d'inſtants après, un homme pouſſa des cris très-aigus dans un appartement voiſin de celui où nous étions, & qui n'en étoit ſéparé que par une ſimple cloiſon en planches. Ma malade pâlit tout d'un coup, elle eut quelques mouvements convulſifs ; puis je la vis tomber dans un ſi grand accablement que je la crus évanouie. Ne pouvant d'abord imaginer quelle étoit la cauſe de cet accident, je me preſſai d'y remédier ; pour cela, je cherchai à rétablir promptement la circulation du fluide, de la tête aux pieds, le long des grands & moyens ſympathiques. Après quelques minutes de cette manipulation vive & ſoutenue, je vis ma malade reprendre peu à peu ſes forces & le mouvement ; & ſi tôt que je la crus en état de me répondre, je l'interrogeai ſur ce qui venoit de lui arriver. Avril 15.

Avril 15. Je ne sais, me répondit-elle, mais j'ai senti dans mon estomac une secousse violente ; & au même instant, il m'a semblé qu'on me donnoit de grands coups de massue sur les bras & sur les jambes. M'étant bien assuré par toutes les réponses que me fit ma malade, qu'elle n'avoit entendu aucun bruit, je jugeai que l'air, vivement ébranlé par les cris du voisin, avoit donné d'abord la secousse à l'estomac de ma malade, tout comme avoit fait un peu auparavant le bruit de la caisse. Je conjecturai ensuite que la grande proximité de ce voisin avoit sans doute fatigué la malade par le défaut d'analogie, & peut-être même par une sorte d'antipathie qui se trouvoit entr'elle & lui.

Cette conjecture me parut être d'autant plus probable, que le bruit de la caisse, quoique plus fort que les cris du voisin, avoit bien donné le même ébranlement à l'estomac de ma malade, mais qu'il ne lui avoit point fait éprouver les coups de massue dans les bras & dans les jambes. Au reste, quelle que pût être la cause de cette différence, je remarquai que l'effet des cris du voisin sur ma malade, fut absolument le même que celui de l'électricité dans l'expérience de Leyde.

Lorsque l'équilibre fut parfaitement rétabli chez la Dlle. N. ; & que je vis que le fluide

avoit repris sa circulation ; je m'occupai à faire quelques expériences sur la nature du fluide. Avril 15.
après avoir répété celles que j'avois faites la veille, je dirigeai ma main droite, les doigts en pointe contre ma malade. Celle-ci vit le fluide brillant sortir de mes doigts & aller à elle. Je lui présentai la même main à plat : & elle n'en vit plus sortir qu'une espece de vapeur. J'engageai ensuite ma malade à mettre le pouce de sa main gauche, bout à bout avec le pouce de ma main droite ; après quoi nous éloignâmes nos pouces horizontalement. Elle vit le fil d'or joignant nos deux pouces, mais elle remarqua dans ce fil deux nuances très-distinctes. La portion qui sortoit de mon pouce lui parut être beaucoup plus brillante que celle qui sortoit du sien, elle avoit aussi une vitesse bien plus grande ; ma malade avec son autre main, marqua le point de séparation de ces deux nuances ; & j'observai que la portion de fluide qui se trouvoit de mon côté, occupoit à peu près les trois quarts de l'intervalle qui étoit entre nos pouces.

Cette crise dura environ cinq quarts d'heure, & elle se termina comme celle des jours précédents.

Le 16 la Dlle. N. étant au baquet, éprouva Avril 16.
bientôt une grande chaleur dans la poitrine

& dans l'estomac ; ses yeux se couvrirent de
Avril 16. nuages, & , quoique bien éveillée, elle distingua très-bien, & tout autour du baquet, l'atmosphère du fluide, qu'elle me dit être une vapeur transparente, donnant quelques étincelles fort pâles. Je la calmai, & lui fis quitter le baquet.

La séance de l'après-midi n'eut rien de particulier ; elle dura près d'une heure & demie. Je m'abstins ce jour-là de faire aucune expérience, parce que ma malade avoit la poitrine un peu fatiguée, & que je craignois d'augmenter le mal. Je me bornai donc à la magnétiser, & à son réveil elle se trouvoit assez bien ; elle n'avoit plus que le mal d'estomac léger, qui ne la quittoit pas depuis trois jours.

Le 17 la Dlle. N. ne fut point au baquet
Avril 17. le matin : je la magnétisai chez elle, & son mal à l'estomac se dissipa enfin entiérement.

L'après-midi la Dlle. N. s'endormit, après quatre à cinq minutes de magnétisme ; il me suffisoit pour lors de la fixer attentivement au front, avec une forte volonté de l'endormir, pendant que je tenois mes mains étendues sur son ventre ou sur ses genoux. Après quelques questions sur son état, & que je ne répete pas ici, je lui demandai si l'usage des fruits, pendant la belle saison, ne lui seroit

pas salutaire. Je pourrai en manger, me répondit-elle, mais en petite quantité ; le trop me dérangeroit l'estomac : il faut sur-tout me défendre les raisins ; ils me seroient contraires, & je prévois que si j'en mange beaucoup, comme j'en serai sûrement tentée, ils me feront mal. On verra quelque jour que ma malade avoit raison de me prévenir ainsi. Voyez-vous, lui dis-je encore, si vous avez des vers ? — J'en vois bien quelques uns ; ils remontent quelquefois à mon gosier & m'incommodent, mais c'est peu de chose, & il ne vaut pas la peine d'y rien faire. — Vous m'annoncez l'apparition de vos regles pour le 15 mai prochain : voyez-vous aussi à quelle heure ? — Je ne le vois pas bien encore ; mais je crois que ce sera vers les neuf heures du soir. Avril 17.

J'étois curieux de faire de nouvelles expériences sur la nature du fluide, & sur la maniere dont il émane de nous. Je commençai d'abord à répéter toutes celles que j'avois faites dans les séances précédentes ; puis je voulus éprouver si l'opposition des pôles étoit nécessaire dans le magnétisme : pour cela je présentai le pouce de ma main droite au pouce droit de ma malade ; elle vit le même fil d'or, les mêmes étincelles sortir de nos pouces, mon fluide avoit la même vîtesse, enfin

Avril 17. elle observa absolument les mêmes effets qu'elle avoit remarqués lorsque mon pouce droit étoit opposé au pouce de la main gauche; elle me fit seulement observer que, dans le dernier cas, le fil d'or paroissoit être un peu plus gros. Pendant que nous faisions cette expérience, nos deux pouces se trouverent par hasard placés vis-à-vis le creux de mon estomac, & à un demi-pied environ de distance. Ma malade, outre le fluide qui joignoit nos pouces, vit encore une vapeur brillante qui lui sembloit partir de mon estomac pour aller s'unir à ce fluide. Je mis ensuite ma main droite, les doigts assemblés & en pointe, vis-à-vis ceux de la main gauche. Ma malade vit de même le fluide sortir de nos deux mains; &, au lieu d'un fil d'or, il lui parut être un cylindre gros comme la moitié de son doigt, & de même nature que le fil d'or. Lorsque je présentois, au contraire, ma main à plat, ma malade n'en voyoit plus sortir qu'une vapeur, & le fluide brillant lui paroissoit suivre les pointes de mes doigts, & sur-tout du pouce.

Je pris un morceau de planche de sapin destiné à couvrir un seau, & ayant dans son milieu une pomme du même bois, tournée & chevillée dans la planche. Après avoir présenté mes doigts en pointe à ma malade,

& m'être assuré qu'elle en voyoit sortir le cylindre brillant, j'interposai la planche entre elle & mes doigts. Ma malade ne vit plus le cylindre d'or de l'autre côté de la planche; elle apperçut seulement une vapeur épaisse qui paroissoit traverser à l'endroit où la planche avoit été trouée pour y placer la pomme. Je fus surpris de cette particularité, à laquelle je ne m'étois point attendu : j'imaginai que cette vapeur avoit bien pu venir de mon autre main avec laquelle j'avois tenu la planche, & je me promis bien de répéter cette expérience. J'essayai ensuite de refaire toutes celles que j'avois déjà faites, en mettant à mes mains des gants de soie blanche tricotés. J'obtins exactement tous les mêmes résultats. Je craignois que toutes ces épreuves ne fatiguassent ma malade; elle me rassura, en me disant qu'elles ne lui faisoient d'autre effet que de lui causer un léger battement au gosier. Mais, lui dis-je alors, comment, avec les yeux si bien fermés, pouvez-vous voir toutes ces choses? — Ce n'est point par les yeux que je les vois; c'est par là (montrant le creux de son estomac): c'est aussi par là que j'entends; le bruit me frappe là, & cette impression se répand dans tout mon corps. En ce moment il y avoit un concert dans le voisinage. J'entends très-bien la musique,

Avril 17.

continua ma malade; elle me fait : aussi le plus grand plaisir : j'entends aussi le son des cloches; mais je n'entends rien autre.

Avril 17.

Je présentai le verre de lait que j'avois magnétisé auparavant pour ma malade. Il y avoit placé entre elle & moi, je la magnétisai de nouveau, & je la priai de me dire ce qu'elle verroit. Je faisois en ce moment face au nord : ma malade vit, comme à l'ordinaire, le fluide sortir de mes pouces; & à mesure que je les éloignai l'un de l'autre sur la surface du lait, pour les ramener vers les bords du verre, ma malade vit le fil d'or s'étendre bientôt, la surface du lait lui parut pétiller d'étincelles. Elle y observa de plus une seconde trace, moins lumineuse cependant que la première, & qui, suivant la direction nord & sud, croisoient celle-ci à angles droits. J'élevai le verre, & ma malade vit le lait fort transparent. Je conjecturai que cette transparence provenoit du fluide, dont j'avois établi le courant dans ce lait, en le magnétisant avant la séance. J'engageai ma malade à répéter tout ce que je venois de faire : elle produisit les mêmes effets; le fil d'or seulement qui joignoit ses pouces fut moins brillant, & la trace lumineuse qui croisoit ce fil à angles droits, fut à peine sensible.

21 Juin.

Le réveil de ma malade mit fin à ces ex-

périences ; je lui ouvris les yeux, & je la calmai comme à l'ordinaire.

Le 18 il n'y eut rien de nouveau le matin au baquet. Avril 18.

Le soir je trouvai la Dlle. N. plus accablée qu'elle n'étoit les autres jours : j'attribuai cette différence à un vent chaud du midi qui soufflait avec force ce jour-là.

En effet, j'ai reconnu depuis & en plusieurs occasions, que les changemens un peu marqués dans l'état de l'atmosphere influent beaucoup sur celui des malades en crise, & la raison physique en est facile à concevoir. Ma malade, à cela près, étoit assez bien ; elle toussoit cependant encore ; elle avoit quelquefois des accès de toux qui ne laissoient pas de me donner quelque inquiétude sur l'état de sa poitrine, & tout ce qu'elle m'en avoit dit pendant ses sommeils suffisoit à peine pour me rassurer.

Dès qu'elle fut endormie, je lui fis à ce sujet de nouvelles questions. Etes-vous bien assurée, lui dis-je, que votre poitrine n'est point altérée ? — Je suis sûre qu'elle ne l'est pas, & je le vois très-bien. — D'où proviennent donc les accès de toux que vous avez quelquefois ? — C'est le sang qui se porte dans cette partie, qui me fait tousser ainsi ;

Avril 18. (& après quelques instants de réflexion) je crois bien aussi que les vers y sont pour quelque chose ; je les sens de temps en temps remonter à ma gorge, & cela me fait tousser : je vous prie de me faire prendre du lémitochorton dans le lait que je bois le matin. — Cela passe-t-il toujours bien ? — Il passe à merveille & m'engraisse. — Dois-je toujours continuer à vous magnétiser comme je le fais ? — Toujours de même ; seulement pendant l'époque des coliques que je dois avoir le 26 de ce mois, il faudra vous arrêter un peu plus long-temps sur l'estomac ; puis me magnétiser sur le ventre & beaucoup sur les genoux : il faudra faire de même depuis le 11 mai jusqu'au 15, afin de préparer cette époque en fortifiant mon estomac. — Aurez-vous des coliques du 11 au 15 mai ? — Non, mais j'aurai de grands maux de cœur. — Voyez-vous au juste l'heure à laquelle les regles paroîtront le 15 ? — Oui, je le vois ; ce sera le soir à huit heures & demie. — Combien de jours durera cette époque ? — Trois jours. — Sera-t-elle abondante ? — Comme l'étoient anciennement mes époques. — Pouvez-vous voir l'époque qui suivra celle du 15 mai ? — Je ne la vois pas bien ; mais il me semble que l'intervalle entre les deux ne sera que de trois semaines. — Dans le temps où vous étiez réglée, y avoit-il ce

même intervalle d'une époque à l'autre? — Non, il y avoit toujours un mois, à un ou deux jours près. Avril 18.

A la suite de cette conversation je présentai à ma malade son verre de lait, que j'avois commencé seulement à magnétiser en arrivant chez elle. Ma malade vit ce lait beaucoup moins transparent que n'étoit celui de la veille : je la priai pour lors de tenir le verre, pendant que je magnétiserois le lait. Elle vit la transparence augmenter peu à peu; & lorsque le lait lui parut être assez transparent, elle m'avertit que c'étoit assez. J'avois alors fait sur la surface du lait environ cinquante passes de mes pouces : ma malade voulut ensuite sentir ce lait magnétisé; je lui demandai si elle y trouvoit quelque odeur. Je ne peux pas bien vous dire ce qu'il sent, me répondit-elle; mais c'est une odeur fort agréable; il semble qu'on y ait jeté des pierres brûlées. Je lui proposai d'en goûter. Je m'en garderai bien, répondit-elle, il embarrasseroit mon estomac & il dérangeroit le cours du sang.

J'avois apporté ce jour-là une baguette d'acier dont je me servois quelquefois pour magnétiser, & je me proposois de m'en servir pour faire quelques nouvelles expériences: mais voyant ma malade trop fatiguée, je les

remis à un autre jour : ma malade ne tarda
Avril 18. pas à se réveiller, & je la calmai après lui avoir ouvert les yeux.

Lorsque ma malade fut parfaitement calme, elle me raconta que le matin du même jour, ayant eu un de ses accès de toux, elle avoit voulu boire un peu de lait ; & que n'en trouvant plus de magnétisé, elle avoit pris quelques gorgées de lait ordinaire ; que dix minutes après, sans tousser, sans faire aucun effort, elle avoit vomi ce lait extrêmement aigre. Ce fait me frappa d'autant plus, que depuis quinze jours que ma malade prenoit soir & matin du lait magnétisé, il ne lui étoit pas arrivé une seule fois de le vomir, ou seulement de le sentir aigre sur son estomac.

Le 19 au baquet la Dlle. N. ne se plai-
Avril 19. gnit que d'une grande pesanteur à la tête, que j'attribuai encore au vent du sud qui continuoit à souffler ; du reste, elle avoit passé une très-bonne nuit ; & ce qui l'étonnoit beaucoup, me dit-elle, c'est qu'elle n'avoit point été obligée de manger quelque chose lorsqu'elle s'étoit réveillée pendant la nuit, ainsi qu'elle étoit forcée depuis long-temps de le faire, presque toutes les nuits, pour adoucir son gosier, qui sans cela auroit été d'une âcreté

insupportable. Je ne fis en ce moment que très-peu d'attention à ce que me disoit ma malade : j'avois toujours cru, comme elle, que le besoin de manger qui la travailloit ordinairement la nuit, ne provenoit que de cette âcreté de gosier ; les médecins non plus ne s'étoient pas fort arrêtés sur cette particularité : on verra bientôt que nous nous étions trompés les uns & les autres. Avril 19.

L'après-midi M. de S***, mon ami, voulut m'accompagner chez la Dlle. N. ; j'y consentis d'autant plus volontiers, que je désirois fortement de pouvoir le convaincre de la réalité du magnétisme, sur lequel il n'avoit encore que des idées très-incertaines ; j'étois bien assuré d'ailleurs qu'il ne pourroit fatiguer ma malade, & qu'elle ne répugneroit point à le voir.

La Dlle. N. eut sa crise comme les autres jours, & dès qu'elle fut endormie, M. de S*** tenta vainement de se faire entendre d'elle ; je la priai de se mettre en harmonie avec lui ; elle prit sa main, qu'elle posa à plat sur le creux de son estomac : la malade ne tarda pas à éprouver quelques mouvements convulsifs assez légers, mais néanmoins très-sensibles. Ces mouvements durerent pendant deux ou trois minutes, après lesquelles ma malade put entendre M. de S***. Je répétai pour lors

Avril 19. les questions & les expériences que j'avois faites les jours précédents. M. de S***, fut témoin des mêmes résultats, & nous reçûmes les mêmes réponses. Je magnétisai le lait, & après avoir passé cinquante fois mes pouces sur la surface de ce lait, ma malade le vit très-transparent, & me dit que c'étoit assez. Je pris ensuite une baguette d'acier dont le gros bout appuyoit au creux de ma main, & que je tins avec mes doigts étendus: je présentai cette baguette vis-à-vis ma malade; celle-ci tressaillit aussi-tôt, & elle se récria sur la beauté du spectacle. Que voyez-vous, lui dis-je? — Je vois votre fluide sortir du bout de la baguette comme je l'avois vu sortir de la pointe de vos doigts; mais il paroît sortir avec bien plus d'abondance & de vîtesse; il va beaucoup plus loin; il va jusqu'au bout de ma chambre; & au lieu d'un gros fil d'or, je le vois à présent comme un rouleau de la grosseur de mon pouce, jetant tout autour une grande quantité d'étincelles brillantes. Je tins ensuite la baguette de maniere que mes doigts dépassoient son équateur. Ma malade en vit également sortir le fluide, mais plus foible & en moindre quantité.

Je présentai la baguette vis-à-vis une planche de huit lignes d'épaisseur: ma malade vit sortir le fluide de l'autre côté de la plan-

che; il lui parut seulement avoir moins de brillant & aller moins vîte. Je dirigeai successivement la baguette vers différents endroits de la planche, & je le fis de maniere que ma malade ne pouvoit point appercevoir mes mouvements; elle les suivit cependant, étant de l'autre côté de la planche, & elle indiqua toujours la sortie du fluide aux points correspondants à ceux où je présentois la baguette. Avril 19.

M. de S**. adressa alors la parole à la Dlle. N. Par tout ce que je vois, lui dit-il, il me paroît que votre magnétiseur a sur vous un grand ascendant. — Il n'est pas douteux, lui répondit-elle, que je ne pourrois lui rien refuser de vraiment utile, ni même ce qui ne seroit qu'indifférent. Si, par exemple, il m'ordonnoit de ramasser quelque chose dans ce foyer, j'irois le ramasser; mais s'il falloit pour cela toucher le feu, je ne voudrois pas le toucher. Il seroit encore le maître de me mener par-tout où il voudroit, & il lui suffiroit de diriger la baguette vers mon estomac, avec une forte volonté de m'attirer à lui; mais si je rencontrois en mon chemin de l'eau, il ne faut pas croire que je vouluſſe m'y jeter; le soin de ma propre conservation me retiendroit au bord de l'eau; je m'agiterois, & peut-être je me réveillerois.

Avril 19. La Dlle. N. se leva pour lors, & fit quelques tours de promenade dans la chambre; puis elle s'approcha de la fenêtre, & se mit à nous parler de toutes les personnes qui passoient dans la rue. Ses yeux, bien fermés, étoient encore couverts d'un bandeau en plusieurs doubles, qui lui enveloppoit le nez & descendoit jusqu'à sa bouche.

M. de S. *** ne pouvant concevoir comment cette fille voyoit, malgré cela, tout ce qui se passoit dans la rue; ne pouvant s'empêcher d'ailleurs de soupçonner quelque supercherie, se baissa à diverses reprises & avec précaution, pour examiner si la malade ne pouvoit pas voir par-dessous son bandeau; elle ne parut pas s'en appercevoir. Quelques moments après, je voulus faire la même épreuve, & je portai la main sur le bandeau pour m'assurer s'il joignoit bien. Ma malade repoussa ma main vivement. Lorsque M. de S. *** a douté, me dit-elle, & lorsqu'il a voulu m'éprouver, il ne m'a point surprise, & je ne m'en suis pas plainte; mais votre doute à vous me fait mal.

M. de S. *** toussoit un peu. Je priai ma malade de le toucher. — Je suis assez en communication avec lui, pour voir qu'il a la poitrine très-fatiguée. La mienne n'est point attaquée, mais elle est extrêmement délicate, &

je

Je suis sûre que si je le touchois, cela me feroit mal. En général, ajouta-t-elle, je crois qu'un magnétiseur qui a chez lui quelque partie malade ou foible, ne doit jamais magnétiser un malade attaqué dans la même partie. Avril 19.

La crise de ce jour dura près de deux heures. La Dlle. N., à son réveil, se trouva parfaitement bien ; elle ne se lassoit pas de me le répéter ; & elle m'assura que chaque jour après sa crise, elle éprouvoit un bien être qu'elle auroit peine à définir.

Le matin du 20, il n'y eut rien de nouveau au baquet. Avril 20.

L'après-midi, je mis, comme à l'ordinaire, la Dlle. N. en crise, en la fixant seulement au front pendant quelques minutes. M. de S. ***, frappé de tout ce qu'il avoit vu la veille, avoit voulu encore être témoin de cette séance. Aussi-tôt que ma malade fut endormie, il lui adressa la parole ; elle ne l'entendit point, ou du moins elle me dit qu'elle entendoit bien qu'il lui parloit, mais qu'elle ne pouvoit comprendre ce qu'il lui disoit ; je la priai de le remettre en communication avec elle, ce qu'elle fit comme la veille, mais en beaucoup moins de temps, & sans en être aussi agitée.

Après avoir fait à la Dlle. N. quelques

Avril 20. questions relatives à son époque du 15 mai ; & avoir reçu d'elle les mêmes réponses, je lui demandai quelques détails sur son époque de juin ; je ne la vois pas bien encore, me répondit-elle ; mais je vois toujours que j'aurai cette époque trois semaines après celle du 15 mai : je crois aussi que ce sera une perte, ou que du moins mes regles seront beaucoup plus abondantes qu'elles ne l'étoient à mes époques ordinaires. Il faudra bien pour lors vous garder de me magnétiser, comme vous faites, sur les genoux. Vous me magnétiserez beaucoup sur l'estomac & sur les reins ; vous descendrez bien, de temps en temps le long des côtés, & vous vous arrêterez quelquefois sur les genoux ; mais au lieu de les tenir embrassés de vos deux mains, vous poserez seulement vos pouces dessus, pendant que vous aurez les doigts élevés. Je crois, ajouta-t-elle, que mon époque de juillet ne sera point encore bien réguliere ; mais celle-là passée, je serai ensuite réglée comme je l'étois autrefois. — Croyez vous toujours, lui demandai-je encore, que les bains de pieds vous seront nécessaires avant votre époque de mai ? — J'en prendrai tous les soirs, depuis le 11 jusqu'au 15 ; ce jour-là seulement, ce sera le matin, parce que si je mettois les pieds dans l'eau le soir, cela retarderoit mes regles que je dois avoir à

huit heures & demie, & qui ne paroîtroient plus qu'après les bains. — Pourriez-vous, sans inconvénient, cesser le magnétisme aussi-tôt après votre époque de mai ? — Non ; & si je n'étois pas magnétisée au moins jusqu'à celle de juin, j'aurois bien mes règles à celle-ci, mais je ne les aurois plus en juillet, parce que le sang n'auroit point eu le temps de reprendre suffisamment son cours. Avril 20.

Je demandai ensuite à ma malade si elle croyoit toujours avoir des vers ; elle m'assura qu'elle en avoit, mais sans entrer dans aucun détail, & elle me recommanda de lui faire prendre le lémitochorton pendant trois jours, à commencer dès le lendemain. Elle se leva ensuite, & elle me dit qu'elle avoit besoin de marcher un peu. Elle se promena pendant quelque temps dans sa chambre, toujours suivie par M. de S. *** ; elle se mit à sa fenêtre, elle me vit magnétiser son lait, qui ce jour-là ne parut être assez lumineux qu'après que j'eus passé mes pouces soixante & dix fois sur la surface.

Ma malade fut curieuse ensuite de se regarder dans un miroir ; je la laissai faire, sans soupçonner ce qui devoit en arriver ; mais à peine se fut-elle tenue pendant quelques instants devant la glace, que je la vis pâlir, ses genoux plierent sous elle ; elle prit enfin des

convulsions, & j'eus beaucoup de peine à la
Avril 20. conduire jusqu'à sa chaise. Je m'empressai de
la calmer du mieux qu'il me fut possible,
& au bout de quelques minutes elle revint à
elle. Je lui demandai pour lors quelle pouvoit
être la cause de cet accident. — Je ne sais, me
répondit-elle; je me regardois avec grand
plaisir dans ce miroir, & tout à coup j'ai
ressenti un grand mal à la tête & à l'estomac. —
Comment pouviez-vous vous voir, ayant les
yeux si bien couverts? — Je me voyois par-
tout mon corps, & sur-tout par-là, (montrant
son estomac.)

Je ne veux pas omettre une question que
M. de S. *** fit à ma malade. Pendant que
vous êtes en crise, lui dit-il, auriez-vous de
la peine à toucher quelqu'animal, un chien,
par exemple? — Je le toucherois sans peine,
répondit-elle; mais je crois que j'aurois beau-
coup de répugnance à toucher un chat.

Après une crise de deux heures la Dlle. N.
se réveilla, & je la calmai comme de cou-
tume. Avant de la quitter, je lui laissai trois
prises de lémithocorton, & lui recommandai
de prendre la premiere le lendemain matin
dans son lait.

Le 21, en arrivant au baquet, la Dlle. N.
Avril 21. me dit qu'elle avoit passé une nuit fort agitée;

elle avoit pris, en se levant, une prise de lémithocorton ; & pendant les deux heures suivantes, elle n'en avoit éprouvé aucun effet ; mais à peine eut-elle resté quelques moments à la chaîne, qu'elle sentit de grands mouvements dans son estomac, & beaucoup de maux de cœur. J'imaginai qu'ils provenoient de l'action du remede sur les vers ; cette réflexion me conduisit à une autre. Je pensai que si les vers étoient actuellement fatigués par le lémithocorton, il seroit peut-être dangereux que le magnétisme ne leur rendît assez de force pour les mettre en état de résister à ce remede. Je fus tenté de ne point magnétiser ma malade le matin de ce jour-là ; cependant, craignant que cela n'apportât quelque dérangement dans la crise du soir, je me décidai à ne rien changer à la séance du matin. Seulement je retirai ma malade de la chaîne, au moment où, au lieu du travail qu'elle avoit éprouvé d'abord dans l'estomac, elle n'y sentoit plus qu'une grande pesanteur. Je la magnétisai, & d'abord elle eut quelques mouvements convulsifs, mais sans pouvoir m'en dire la cause ; elle m'assura qu'ils n'étoient point les mêmes que ceux des premiers jours. Ces mouvements ne durerent pas long-temps ; mais au lieu du poids que ma malade avoit eu d'abord sur son estomac, elle

Avril 21.

Avril 21. sentit tout à coup remonter à sa gorge quelque chose qui lui piqua fortement le gosier, & la fit beaucoup tousser. Je la calmai pour lors, & je la laissai sans autre mal qu'une douleur au gosier & une palpitation dans la même partie.

L'après-midi je me hâtai d'endormir la Dlle. N. ; j'étois fort empressé de la faire parler sur les accidents du matin ; & dès qu'elle fut en crise, je commençai la conversation sur ce sujet.

D'où provenoit, lui dis-je, la toux qui vous a fatiguée la nuit derniere. — C'étoient les vers qui remontoient à mon gosier, & qui me faisoient tousser. — Êtes-vous bien sûre que cela ne vient pas de la poitrine ou de la gorge ? — J'en suis très-sûre. — Voyez-vous ces vers ? — Oui, je les vois, il y en a de petits, & que le lémitochorton tuera ; mais il y en a un beaucoup plus gros, & qui ne mourra pas pour cela. — Et comment est-il fait ce gros vers ? — Il est long, plus long que mon bras ; il n'est pas bien rond, mais pourtant plutôt rond que plat ; il est deux fois gros comme le doigt, & sa tête est encore plus grosse. Il est tout velu, & il n'est pas blanc ni rouge comme sont les petits ; il est grisâtre. — A-t-il des pattes ? — Non. — Où se tient-il ? — Il est là, dans l'estomac, & puis quelquefois il remonte jusqu'à ma gorge, c'est ce qui me fait

ressauter & tousser. — Vous croyez que le lémitochorton ne tuera pas ce gros vers ? — Non, il ne le tuera pas, & je ne vois rien encore qui soit capable de le tuer ; j'aurai bien de la peine à m'en défaire ! je veux pourtant continuer de prendre le lémitochorton pendant trois jours. Ce remede chassera les petits vers, il engourdira le gros & le rendra malade ; cela me soulagera un peu. — Ces vers ne changeront-ils rien à vos sommeils ni à vos époques ? — Non, je serai seulement plus fatiguée tant que j'aurai ces vers, & je tousserai. — Peut-être ai-je eu tort de vous magnétiser pendant que les vers étoient en mouvement ? — Il est certain que le magnétisme ranime les vers, mais d'un autre côté il est nécessaire pour guérir ma maladie. Si vous vouliez ménager les vers, il faudroit interrompre le magnétisme pendant dix jours au moins, & cela me feroit tort ; il vaut mieux continuer à me magnétiser ; peut-être un jour trouverai-je quelque remede contre ce gros vers. — Si je discontinuois de vous magnétiser, n'auriez-vous plus de crises ? — J'en aurois également, mais elles seroient très-imparfaites, & elles me feroient souffrir. Je dormirois, ou plutôt je serois assoupie ; mais ce ne seroit pas d'un sommeil tranquille comme est celui d'à présent.

Avril 21.

Avril 21. La découverte que ma malade venoit de faire de ce gros vers m'étonna beaucoup. Je ne pouvois comprendre comment elle n'avoit pu s'en appercevoir, depuis le 31 mars qu'elle s'étoit endormie tous les jours magnétiquement. J'eus beau chercher à me rendre raison de ce retard, je ne pus l'expliquer d'une maniere satisfaisante; j'observai seulement que l'attention de ma malade ne s'étoit portée sur ce vers, qu'après qu'elle eut pris un remede qui l'attaquoit directement. Je vis d'ailleurs, & j'ai eu depuis plus d'une occasion de le reconnoître, que le somnambulisme, d'abord très-imparfait dans les premieres crises, acquiert ensuite, du moins chez certains sujets, une plus grande perfection, à mesure que les crises sont répétées, & que les nerfs se rassasiant de plus en plus de fluide, deviennent plus irritables. On verra, dans la suite de ce journal, que la Dlle. N. a eu, l'une après l'autre, quatre maladies, dont elle avoit eu elle le germe depuis long-temps; & que cependant elle n'a prévu ces maladies que successivement, & lorsque des circonstances particulieres les ont développées d'une maniere plus précise. C'est ainsi qu'elle n'auroit peut-être pas apperçu de longtemps le ver qu'elle avoit dans l'estomac, si le lémitochorton, en attaquant ce ver, n'eût changé son existence relativement à ma malade.

J'aurois bien désiré pouvoir tirer d'elle quelques éclaircissements touchant l'espece du ver, & sur-tout sur les moyens de le détruire; mais voyant qu'elle ne pouvoit ce jour-là m'en rien dire de plus, je remis ces questions à un autre jour, & je lui en fis d'un autre genre. Avril 21.

Ces jours derniers, lui dis-je, vous me fîtes entendre que si je voulois vous attirer à moi, je n'aurois qu'à vous présenter la baguette d'acier. Expliquez-moi comment cela pourroit se faire? — Si vous dirigiez vers moi cette baguette, je serois forcée d'aller à à vous; mais pour cela il faudroit qu'elle fût tournée exactement vers moi, & encore mieux vers le creux de mon estomac. — S'il se trouvoit entre nous deux une muraille, aurois-je sur vous la même action? — Vous en auriez moins, mais vous en auriez toujours assez. Ne pouvant franchir cet obstacle, je m'agiterois au pied de la muraille, & cela me feroit souffrir. — Et si vous n'aviez été prévenue de rien? — N'importe, vous auriez la même influence si vous dirigiez sur moi la baguette, avec une forte volonté de m'appeller à vous. — Seroit-ce par un attrait de plaisir que vous viendriez à moi, ou bien par un sentiment douloureux? — Mon inclination me porteroit à exécuter votre volonté, & j'aurois du plaisir à suivre votre fluide.

Le 22 au matin, il n'y eut rien de nouveau
Avril 22. au baquet ; La Dlle. N. avoit pris en se levant sa seconde prise de lémithocorton, mais elle n'en avoit pas été autant fatiguée que de celle de la veille.

Le soir du même jour, la crise fut la même, & elle dura aussi long-temps que celle de la veille, c'est-à-dire, environ deux heures. Je questionnai ma malade sur l'état où se trouvoient ses vers. — Ils sont fatigués par le lémitochorton, me dit-elle ; j'en ai rendu ce matin deux qui étoient rouges ; j'en rendrai encore vingt de la même espece & de la même couleur, dans la journée de demain, & après demain matin. — Et le gros vers, comment le voyez-vous ? — Il est malade, mais pas assez pour en mourir. Si je ne vois point d'autre remede, je prendrai dans quelques jours trois autres prises de lémitochorton, pour essayer de le détruire. — Voyez-vous comment est fait ce vers ? — Je le vois très-bien, il est plus long que mon bras, gros comme mes deux doigts, il a sur tout le corps des poils longs & d'un gris sale ; sa tête est faite comme celle d'un serpent, mais elle n'est pas aussi pointue ; elle est plus bombée en dessus. — Voyez-vous quelque chose à sa tête ? — Oui, il semble qu'il a deux yeux qui sortent beaucoup ; sa bouche est fort grande. — A-t-il

un col ? — Oui, mais il n'eſt pas fort ſenſible. — A-t-il ſur le corps des anneaux, comme en a le ver à ſoie ? — Je ne vois que trois de ces anneaux autour de ſon corps, & qui ſont fort ſéparés les uns des autres. — Et ſa queue ? — Elle eſt fort menue, & elle finit en pointe. Ce ver, continua ma malade, ſe tient ordinairement dans mon eſtomac : il mange beaucoup, il ſe nourrit du ſuc des alimens que je prends, & c'eſt ce qui m'empêche d'engraiſſer. Lorſqu'il a faim, il s'agite, & remonte à mon goſier juſqu'à ce que j'aie mangé ; c'eſt par cette raiſon que depuis long-temps j'étois forcée de me lever pluſieurs fois chaque nuit, pour prendre quelque nourriture. Avril 22.

D'après la deſcription que ma malade venoit de me faire de ce ver, il me fut facile d'y reconnoître l'eſpece que M. Andry, médecin du ſiecle dernier, avoit appellé *ſolium*, eſpece que ce médecin, dans ſon traité *de la génération des vers dans le corps humain*, (*Paris* 1700,) rapporte au genre du ténia, mais qu'il diſtingue cependant de celui-ci, en ce que le ténia, ou ſolitaire, proprement dit, eſt un ver plat & ſans tête, au lieu que le ver qu'il appelle *ſolium*, *a une tête bien marquée, faite comme celle d'un poireau*, & qu'il a *le corps rond*. Sur les premieres notions que ma malade m'avoit

Avril 22.

données pendant son sommeil de la veille, & qui m'avoient fait soupçonner la nature du ver, j'avois relu le traité de M. Andry, & j'en avois extrait une liste des divers remedes que ce médecin indique contre les différentes especes de vers. J'étois bien assuré que ma malade, fille simple & sans éducation, ne pouvoit avoir aucune connoissance de l'ouvrage de M. Andry, devenu très-rare, & dont j'avois seul dans le pays un exemplaire (*a*).

(*a*) C'est ici le lieu de rappeller une expression dont je me suis servi dans l'une des notes de l'*Essai sur la théorie*. Il étoit question des sciences les plus abstraites, & sur lesquelles j'étois bien assuré qu'une fille du peuple, née dans la plus grande pauvreté, ne pouvoit avoir aucune notion, je disois d'abondance, voulant exprimer ma surprise, je dis en style familier que la Dlle. N. *ne savoit pas lire*; en style de barreau j'eusse dit qu'elle étoit *ignare & non lettrée*.

Il n'est aucun de ceux qui connoissent cette fille, qui ne m'ait très-bien entendu; mais quelques incrédules de mauvaise foi, forcés d'ailleurs par des faits publics & avérés, ne pouvant nier qu'une fille qu'ils avoient condamnée ne fût réellement guérie par le magnétisme, ne pouvant nier l'époque du 15 mai, dont j'avois pris soin de déposer publiquement l'annonce, quarante jours à l'avance; ces incrédules, dis-je, ont cru pouvoir échapper à leur propre conviction, en s'appuyant sur une prétendue inexactitude, & détournant, à dessein, leurs yeux de la chose, ils se sont ridiculement appésantis sur le mot.

Cette objection a été appréciée assez généralement,

Je voulus éprouver ma malade sur ses différents remedes, dont la plupart ne sont point connus. Avril 22.

Voyant donc qu'elle s'en tenoit au projet

& ma véracité, bien reconnue, étoit au-dessus de cette attaque puérile. Les faits parloient assez ; j'aurois donc pu me dispenser de relever cette mauvaise difficulté ; mais je veux répondre à tous ; & ne fût-ce que pour quelques particuliers que l'intérêt & l'esprit de corps rendent si scrupuleux sur la forme, tandis qu'ils les écartent si fort du fond, je suis bien aise de faire connoître plus particuliérement la Dlle. N.

Cette fille apprit à lire dans son enfance ; & elle commençoit à lire passablement, lorsqu'une maladie qu'elle eut aux yeux l'empêcha de continuer ; elle entra en service dès l'âge de neuf ans ; & ses yeux s'étant fortifiés avec l'âge, il est à présumer qu'à ses moments de loisir elle lisoit quelquefois les livres qui lui tomboient sous la main. Elle n'a quitté les maîtres qu'elle servoit, qu'au moment où, abandonnée des médecins, elle s'est mise au baquet. Je laisse à penser le temps que cette fille a pu donner à l'étude des sciences les plus abstraites ; à celle de la médecine, de la chimie, de la physique, & l'on jugera si j'ai pu dire d'abondance, à ce sujet, qu'elle ne savoit pas lire. Au surplus, elle n'a jamais été jusqu'à savoir lire l'écriture à la main ; & ce n'est que depuis sa parfaite guérison qu'elle a commencé à apprendre à écrire.

Cette expression que j'ai employée a cependant excité les réclamations de quelques incrédules de mauvaise foi, qui avoient été témoins des faits. On peut juger des bonnes raisons de ces combattants, par l'espece des armes qu'ils nous opposent.

d'essayer une seconde fois le lémitochorton, &
Avril 22. que cependant elle ne pouvoit m'assurer que cette mousse détruiroit le ver ; je lui proposai l'un après l'autre, & sans affectation, tous les remedes dont j'avois inscrit les noms sur ma liste. Voulez-vous, lui dis-je, essayer l'écorce de la racine de meurier ? — Elle ne me vaudroit rien ; elle ne tueroit pas le ver, & elle m'échaufferoit plus que le lémitochorton. — Voulez-vous prendre de l'eau de plantain, de l'eau de mille pertuis, ou la racine de fougère, &c. ? — Non : tout cela n'y feroit rien ; enfin, je nommai l'écorce d'oranges ameres & le lait de graine de chanvre. Ma malade saisit avec empressement l'idée que je lui donnois de ces deux remedes. Oui, me dit-elle, ces deux-là le tueront ; & si ce n'est pas de la premiere fois, je redoublerai. Mais, ajouta-t-elle après quelques instants de réflexion, ce remede tuera bien le ver, mais il ne le fera point sortir. Il faudra me purger après, sans quoi j'en serois incommodée. — Quel jour prendrez-vous ce remede ? — Le 28 ou le 29, à moins que les vers ne me fatiguent trop pendant mon époque du 26, auquel cas je la prendrai plutôt. Je vous le dirai d'ici là. — Connoissiez-vous quelqu'un des remedes que je vous ai nommés tout à l'heure ? — Je n'en connoissois aucun. — Comment donc avez-vous pu choisir

comme vous l'avez fait, rebuter les uns & préférer les autres ? — Tous ceux dont l'idée m'a donné quelque répugnance, je les ai rejetés ; j'ai bien auguré au contraire de ceux que j'ai entendu nommer avec plaisir. Avril 22.

Je ne fus pas le maître ce jour-là de pousser plus loin mes questions, parce que ma malade se réveilla ; je la calmai & la laissai très-tranquille.

Le 22, en se levant, la Dlle. N. prit la troisieme dose de lémitochorton ; deux heures après elle rendit par les selles huit vers rouges, & qui sortirent vivants comme ceux qu'elle avoit rendus la veille. J'en fus averti par une personne de confiance & dont j'étois sûr, que j'avois chargée d'y veiller, ensuite de l'annonce qui m'avoit été faite dans la séance de la veille. Avril 23.

En arrivant au baquet, la Dlle. N. me le dit également, & elle me parut en être fort inquiete ; je la rassurai de mon mieux, mais sans lui faire connoître qu'elle me l'eût annoncé ; j'eus toujours grand soin de lui laisser ignorer les choses qui devoient lui arriver. Je remarquai ce jour-là que toutes les fois que ma malade, pendant le magnétisme, n'éprouvoit pas une grande pesanteur dans l'estomac, elle tentoit remonter quelque chose qui lui

piquoit le gosier. Je remarquai encore que
Avril 23. lorsque je la magnétisois sur l'estomac, ce qu'elle avoit eu au gosier redescendoit aussi-tôt & faisoit un poids dans l'estomac. Je conjecturai de là que le ver, recherchant l'action du fluide, me suivoit dans mes manipulations.

L'après-midi du même jour, lorsque j'allai magnétiser la Dlle. N., j'appris qu'elle venoit de rendre encore six vers de l'espece de ceux qu'elle avoit rendus le matin : je voulus voir ces vers, qu'on avoit conservés jusqu'à mon arrivée ; j'en vis aussi deux d'une autre espece : ils étoient blancs, & ma malade venoit de les vomir morts.

La Dlle. N. ne fut pas plutôt endormie, que je la questionnai sur l'état de ses vers. Outre le gros vers, me répondit-elle, j'en ai encore plusieurs petits, dont les uns sont rouges & les autres blancs comme les deux que j'ai vomis aujourd'hui ; j'en vomirai encore quatre demain matin, & j'en rendrai plusieurs rouges par les selles.

Je continuai. Voyez-vous aujourd'hui le gros ver ? — Oui, je le vois : il est bien malade, mais il n'en mourra pas. — Où se tient-il à présent ? — Là, dans mon estomac ; il est roulé parce qu'il est malade ; mais lorsqu'il se déploie, sa tête monte à mon gosier & me fait tousser. — Quand voulez-vous prendre

prendre le remede contre ce ver ? — Je le prendrai dans peu de jours. — Ce remede tuera-t-il le ver ? — Je le crois : & en ce cas, il faudra me purger deux ou trois jours après. — Avec quoi vous purgerez-vous ? — Je ne le vois pas bien encore ; je crois pourtant que ce sera avec de la rhubarbe ; ce dont je suis sûre, c'est qu'il ne faudra pas de manne, elle me seroit contraire. — Serez-vous bien fatiguée ce soir ? — Je le serai un peu, mais cependant je passerai une bonne nuit. Avril 23.

Nous en étions-là de notre conversation, lorsqu'on m'apporta la lettre qu'un de mes amis m'écrivoit de la campagne : cet ami me marquoit qu'ayant voulu magnétiser son épouse pour une légere érésipele qu'elle avoit au bras, il avoit bien fait disparoître cette érésipele ; mais que depuis ce moment, lui-même avoit beaucoup souffert, & qu'il étoit dans la situation la plus étrange. Plongé dans une tristesse profonde, ne pouvant sans souffrir, s'éloigner un seul instant de sa femme ; & cependant ne pouvant l'engager sans éprouver un tressaillement douloureux, répétant par des mouvements involontaires & forcés, les moindres mouvements & toutes les actions de sa femme ; telle étoit depuis vingt-quatre heures la situation de mon ami. D'abord, se persuadant que depuis le magnétisme, c'étoit sa femme qui

souffroit, il avoit attribué tout ce que lui-même
Avril 23. éprouvoit de fâcheux à sa propre sensibilité sur l'état de sa femme; mais il n'avoit pas tardé à se désabuser, lorsque le travail intérieur du fluide ayant augmenté dans lui, il lui étoit survenu à lui-même une crise assez violente, tandis que sa femme, conservant toute sa tranquillité, n'avoit paru être occupée en ce moment que du soin de le secourir. Cette scene fut un trait de lumiere pour mon ami; il ne douta plus que lui-même n'eût été magnétisé, en voulant magnétiser sa femme; & par sa lettre, il me demandoit de lui indiquer quelque moyen de faire cesser cette espece de crise, en rétablissant l'équilibre.

Je lus cette lettre à ma malade, & ce fut elle qui, toujours somnambule, dicta ma réponse. Votre ami, me dit-elle, n'étoit point assez chargé de fluide quand il a voulu magnétiser son épouse; & celle-ci, plus forte & plus robuste, a pris sur lui l'ascendant; je crois que cela ne durera pas long-temps, & que l'équilibre se rétablira peu à peu. Si cependant votre ami se trouvoit trop incommodé, il n'aura qu'à se faire calmer d'abord par sa femme, puis il se fera magnétiser pendant environ trois quarts d'heure par un autre magnétiseur. J'envoyai cette réponse à mon ami.

Cet incident donna lieu à plusieurs ré-

flexions que je fis sur la maniere dont le fluide doit agir d'un individu à l'autre dans le magnétisme. Je me représentai ces deux individus comme étant en ce moment les deux branches d'un siphon, dans lesquelles le fluide, lorsqu'il peut circuler de l'une à l'autre, tend à se mettre de niveau. Je conclus de là, qu'un homme foible, peu chargé de fluide, ou chez lequel ce fluide a peu de mouvement, ne peut magnétiser l'homme plus fort que lui; j'en conclus encore qu'il n'est point du tout indifférent, comme quelques-uns le prétendent, que le magnétiseur se charge d'un fluide surabondant lorsqu'il veut magnétiser, & qu'il augmente en lui la vîtesse du fluide, en se magnétisant lui-même pendant quelque temps; c'est ce que j'ai voulu dire, lorsque dans l'Essai sur la théorie, j'ai avancé que tout homme, pour magnétiser avec fruit, a besoin d'augmenter auparavant en lui la vîtesse & l'intensité du fluide universel, & qu'il peut le faire au moyen d'une manipulation simple & naturelle. Avril 23.

L'homme, ai-je dit, peut s'aimanter comme il aimanteroit une barre de fer, par un frottement soutenu & répété toujours suivant la direction de ses principaux nerfs. Je pense en effet, & ainsi que M. Mesmer nous l'a appris, que cette opération doit à la longue accélérer

dans ses nerfs le mouvement du fluide. Je crois
Avril 23. qu'au moyen de cette accélération, la sphère d'activité du magnétiseur doit être augmentée, & que conséquemment il doit avoir plus d'influence sur son malade. Quelques-uns regardent cette préparation du magnétiseur comme une chose très-inutile ; je crois qu'ils ont tort. Il peut se trouver tel malade, dont l'organisation, quoique viciée, imprime au fluide un mouvement égal, quelquefois même supérieur à celui que donnent au même fluide les nerfs du magnétiseur ; & alors celui-ci sera magnétisé en voulant magnétiser le malade, c'est ce qui arriva à mon ami. J'ai vu un autre magnétiseur devenir somnambule en magnétisant simplement un malade qui n'avoit lui-même aucune idée du somnambulisme magnétique ; encore moins songeoit-il en ce moment à exercer une action sur son magnétiseur.

Tout procédé qui tend à augmenter la vîtesse du fluide qui circule dans nos nerfs, peut également être employé par les magnétiseurs. Qu'ils se magnétisent eux-mêmes pendant un certain temps, de la tête aux pieds & le long des bras ; qu'ils se fassent magnétiser ainsi par un autre homme ; qu'ils se tiennent pendant quelque temps au baquet, ou qu'ils embrassent un arbre magnétisé ; qu'ils forment la chaîne avec d'autres, tous ces moyens seront

bons. Tous augmenteront la vîteſſe & l'intenſité du fluide dans les nerfs, parce qu'ils faciliteront & accéléreront ſon mouvement; & cela ſera vrai dans tous les ſyſtêmes, ſoit qu'on ſuppoſe des courants ſortants & rentrants, ſoit qu'on ne veuille admettre qu'une ſimple communication de mouvement par l'ondulation plus ou moins accélérée d'un fluide intermédiaire. Avril 23.

Lorſque je dis qu'un magnétiſeur doit ainſi ſe préparer avant le magnétiſme, je ne prétends pas qu'il s'aſſujettiſſe à le faire toutes les fois qu'il voudra magnétiſer. Le mouvement du fluide étant une fois bien établi dans ſes nerfs, il ſe ſoutiendra de lui-même pendant un certain temps: d'ailleurs, l'application qu'il fait de ce mouvement ſur les malades qu'il magnétiſe, ſuffiroit encore pour l'entretenir; mais je penſe que ce magnétiſeur feroit très-bien cependant de le renouveller de temps en temps, au moyen de quelqu'un des procédés connus. On a vu même, dans l'une des ſéances précédentes, que la Dlle. N. conſeilloit au magnétiſeur de ſe magnétiſer lui-même en certains cas, après qu'il auroit magnétiſé ſon malade.

L'accident qui arriva à mon ami, & dont je parlois tout-à-l'heure, me rappelle une partie des réflexions qu'il me fit naître dans

le temps ; je n'ai point hésité à les consigner
Avril 23. ici, parce que je les crois justes & utiles. Je sais que plusieurs magnétiseurs ne pensent point qu'il soit nécessaire de se préparer avant le magnétisme : il en est un grand nombre qui ne se préparent jamais, & qui produisent cependant de salutaires effets. Moi-même, pendant tout le temps qu'a duré le traitement de la Dlle. N., je ne me préparai jamais que les deux premiers mois, & encore étoit-ce très-rarement. Bien des magnétiseurs ignorent même qu'il existe une manière d'accélérer en eux le mouvement du fluide, & ils n'en magnétisent pas avec moins de fruit pour cela ; mais ils rencontreront peut-être quelque jour des malades dont l'action balancera la leur ; d'autres auxquels ils ne feront pas autant de bien qu'ils auroient pu leur en faire : & je crois qu'ils auroient prévenu ces inconvénients, s'ils avoient pris la précaution de se préparer avant de magnétiser. Je reviens à la séance du 23 avril.

La lecture que j'avois faite de la lettre de mon ami, & la réponse que ma malade venoit de me dicter, ayant occupé la plus grande partie de cette séance, il ne me resta que le temps nécessaire pour faire à la Dlle. N. quelques questions générales & relatives à son état. Elle me répondit qu'elle étoit assez bien,

& que les vers commençoient à la fatiguer moins. Peu d'instants après elle se réveilla; je lui ouvris les yeux & la calmai comme à l'ordinaire. Avril 23.

Le matin du 24 il n'y eut point de baquet, & je magnétisai la Dlle. N. chez elle pendant une heure & demie. On me fit voir à mon arrivée quatre vers blancs qu'elle avoit vomis sans effort en se levant, & deux vers rouges d'environ quatre pouces de longueur qu'elle avoit rendus par les selles. Pendant le magnétisme ma malade éprouva au côté gauche une grande chaleur, accompagnée de quelques douleurs; elle eut aussi un peu de mal aux reins: tous ces symptômes annonçoient autrefois l'approche de ses regles, & je ne doutai pas en ce moment qu'ils ne fussent suivis du travail que ma malade m'avoit annoncé depuis long-temps pour les 26, 27 & 28 de ce mois. Avril 24.

L'après-midi la Dlle. N. me dit qu'elle avoit encore rendu quatre vers rouges dans ses excrémens: je la magnétisai à l'heure ordinaire, & dès qu'elle fut endormie je commençai la conversation.

Voyez-vous aujourd'hui votre ver? — Oui, je le vois; il est roulé dans mon estomac, il est malade, il se déploie moins souvent &

me fatigue moins le gosier ; mais aussi je le
Avril 24. sens comme un poids sur mon estomac. — Etes-vous sûre que le lémirochorton que vous avez pris ne le tuera pas ? — J'en suis très-sûre : ce remede l'auroit peut-être forcé de sortir, & je l'aurois vomi comme les quatre vers que je vomis hier ; mais il est trop gros pour passer par mon gosier. — Voyez-vous bien comment ce ver est fait ? — Oui, sa tête est large comme mes trois doigts, elle est très-bombée en dessus ; j'y vois deux yeux qui me paroissent être toujours ouverts ; sa bouche, quand elle est ouverte, a environ huit lignes d'ouverture. (J'apprécie ici les dimensions que ma malade ne faisoit que m'indiquer avec ses doigts.) — Voyez-vous s'il a des dents ? — Je ne sais ; je vois seulement aux deux côtés de sa bouche quelque chose de long & de pointu qui y ressemble assez. — A-t-il du poil à la tête ? — Elle en est couverte, mais ce poil est beaucoup moins long que celui qu'il a sur le corps. — Voyez-vous sa queue ? — Elle n'est point marquée ; je vois seulement que son corps finit insensiblement par une pointe très-menue. — Etes-vous sûre que le remede que vous devez prendre tuera ce ver ? — Oui, & je le prendrai mardi ou mercredi. — Cela ne dérangera-t-il rien à l'époque que vous devez

avoir ces deux jours-là ? — Non, rien. — Dans quoi ferai-je infuser la graine de chanvre ? — Dans de l'eau & du vin blanc ; puis vous y couperez, en très-petits morceaux, l'écorce d'une orange amere grosse à-peu-près comme une noix : vous aurez soin sur-tout de magnétiser l'eau fortement ; cela donnera peut-être assez de force au ver pour le faire sortir vivant par mon gosier, au moment où le remede l'éprouvera davantage. Je doute cependant qu'il puisse passer, & je crains bien qu'il ne faille le rendre mort & décomposé en matieres jaunâtres. — Faudra-t-il vous prescrire quelque régime particulier, après que vous aurez pris le remede ? — Aucun ; il faudra seulement me recommander de ne point prendre de café. — J'aurois cru au contraire que le café étoit fort bon contre les vers ? — Il ne l'est pas contre celui-ci ; & loin de le détruire, il le guériroit de tout le mal que lui auroit fait le remede. Avril 24.

Je continuai. Voyez-vous, dis-je à ma malade, le sang circuler en vous ? — Oui, je le vois descendre le long des côtés & le long des reins ; il ne m'avoit point encore paru descendre aussi vîte. — Voyez-vous de même mon intérieur, y découvrez-vous quelque mal ? — Je le verrois s'il y en avoit ; mais vous vous portez bien. — Comment pouvez-

vous voir mon intérieur, & ne pas voir ma
Avril 24. peau, qui eſt bien plus apparente? — Je ne vois point votre intérieur, je le ſens; chaque partie que je touche me répond là, (montrant le creux de ſon eſtomac.) Si cette partie étoit malade, je le ſentirois, & ne la verrois pas. — Souffrirez-vous d'ici à votre époque du 26? — J'aurai quelques maux de reins, un peu de douleur aux côtés, puis les coliques viendront pendant le magnétiſme du ſoir. — Si le remede tue le ver ſans le chaſſer, aurez-vous enſuite quelque mal? — J'aurai ſeulement, pendant les premiers jours, une grande peſanteur dans l'eſtomac, puis cette peſanteur deſcendra dans le ventre, & à meſure que le ver pourrira, j'aurai quelques maux de cœur; ce ſera pour lors qu'il faudra me purger. — Et avec quoi? — Je ne le vois pas encore.

Je projetois depuis long-temps de faire pendant les ſommeils de la Dlle. N. quelques expériences propres à me donner des notions ſur la maniere dont le fluide agit dans les végétaux & ſur les minéraux, regardant le fluide univerſel comme le corps du mouvement, comme le principe de toute végétation, comme la premiere cauſe de la deſtruction & de la reproduction de tout ce qui exiſte dans les trois regnes; en un mot, comme l'ame de la

nature, persuadé de plus que le sixieme sens, étant développé chez le somnambule, devoit le rendre supérieur à la matiere proprement dite, puisque ce sixieme sens agit d'une maniere inexplicable à la vérité, mais enfin agit sur les deux substances; je pensois qu'un somnambule parfait devoit en quelque sorte dominer sur toute la matiere, & c'étoit ce que je désirois d'approfondir pendant les crises de ma malade; je lui proposai donc ce jour-là de commencer ces expériences, elle me parut en être aussi empressée que moi; mais me dit-elle, il faut attendre pour cela que le gros ver soit détruit; je sens que toutes ces expériences me chargeroient beaucoup, & qu'elles me feroient souvent tressaillir & resauter comme ont fait les précédentes; cela remueroit le ver, il remonteroit plus souvent à mon gosier & me fatigueroit; je remis donc à un autre jour les divers essais que j'avois voulu faire. Avril 24.

Vers la fin de ce sommeil, qui fut plus long qu'à l'ordinaire, la Dlle. N. se plaignit d'une douleur au côté gauche; elle me pria de mettre à ce côté ma main droite à plat, tandis que je tiendrois ma main gauche fixée sur son genou droit. Ce procédé dissipa la douleur, & ma malade se réveilla enfin sans aucun mal.

Avril 25. Le 25, au baquet, la Dlle. N. eut quelques maux de reins & quelques coliques très-légeres, avants-coureurs de l'époque annoncée depuis long-temps pour le lendemain; elle eut encore un peu de douleur au côté, comme elle l'avoit eu pendant sa crise de la veille. Je la magnétisai de la maniere qu'elle m'avoit indiquée en cette occasion; je mis ma main droite sur son côté gauche, & ma main gauche sur son genou droit; après quelques minutes de ce magnétisme, elle éprouva dans le côté gauche une grande chaleur; cette chaleur se répandit bientôt par-tout son corps, & le point fut dissipé.

Madame T. ayant désiré d'assister à la séance de l'après-midi, cette séance ne m'offrit rien de plus particulier que toutes celles qui avoient précédé. Je renouvellai à la Dlle. N. la plupart de mes anciennes questions sur son état, les réponses furent les mêmes. En parlant du gros ver; il est encore bien malade, me dit-elle; mais je sens que dès demain il aura déjà repris assez de forces pour recommencer à me fatiguer; il faudra donc me faire prendre demain matin, à mon lever, le remede dont nous sommes convenus; ce remede tuera le ver.

Je voulois encore répéter, en présence de Madame T., toutes mes expériences sur la

nature du fluide ; mais, craignant de réveiller le ver, je me contentai de faire l'opposition de ma main, les doigts en pointe, avec celle de ma malade. Elle m'apprit alors que son fluide avoit acquis plus de brillant & plus de vîtesse qu'il n'en avoit les premiers jours ; & en effet elle me marqua le point de jonction de nos fluides, à moins des deux tiers de la distance qui se trouvoit entre nos doigts. Avril 25.

La crise ce jour-là fut beaucoup moins longue que n'avoit été celle de la veille, & après une heure & demie de sommeil ma malade se réveilla ; elle eut plus de peine que les autres jours à se réveiller tout à fait ; & elle me dit qu'elle voyoit entre le sommeil magnétique & le réveil parfait, un passage très-marqué, pendant lequel elle étoit incertaine si elle alloit se réveiller ou se rendormir, & que pendant cet intervalle de temps, ses yeux perdoient peu à peu la lumiere, jusqu'à ce qu'enfin le réveil étant bien décidé, & ses yeux toujours fermés, elle n'y voyoit plus du tout.

La brieveté de ce sommeil fut pour moi un nouveau pronostic du travail qui devoit commencer le lendemain ; je jugeai que ce travail, quoique plus imparfait encore que celui des 7, 8 & 9, puisque la malade ne devoit point cesser de dormir, seroit cependant

une époque bien caractérisée pour le travail
Avril 25. des regles ; & qu'à cette époque, le changement dans la circulation du sang, dérangeant en partie celle du fluide, les sommeils, sans être tout à fait interrompus, seroient moins longs & sans doute moins profonds qu'à l'ordinaire.

Avant de quitter ma malade, je lui laissai le remede qu'elle devoit prendre le lendemain matin contre le ver ; je composai ce remede, en écrasant une bonne poignée de graine de chanvre dans de l'eau, à laquelle j'avois mêlée un tiers de vin blanc, le tout à la dose d'un verre ordinaire ; je passai cette espece de lait à travers d'un linge, puis j'y mêlai l'écorce d'une orange amere de moyenne grosseur que j'avois coupée en très-petits morceaux : enfin je magnétisai fortement ce lait, en faisant sur la surface plus de cent passes de mes pouces.

La Dlle. N., en s'éveillant le matin du
Avril 26. 26, ressentit à son gosier les picottements qu'elle n'avoit point éprouvés depuis qu'elle avoit commencé à prendre le lémitochorton. Comme elle n'avoit pas le moindre soupçon du ver qui étoit dans son estomac, & dont je ne lui avois point parlé, elle me parut être fort inquiete de ce renouvellement de douleur à son gosier, & elle se pressa de m'en faire part à son arrivée au baquet. J'y reconnus

la justesse de l'annonce qu'elle m'avoit faite la veille, en me disant : demain le gros ver aura pris assez de force pour recommencer à me faire souffrir. Avril 16.

La Dlle. N. me raconta encore que le matin, à six heures & demie, elle avoit pris le remede que je lui avois préparé la veille ; qu'à sept heures elle avoit commencé à sentir de grands mouvements dans son estomac ; qu'un quart d'heure après elle avoit pris tout à coup des convulsions violentes ; ses bras s'étoient tordus, elle avoit eu les yeux tournés ; que quelques minutes après elle avoit senti quelque chose qui remontoit précipitamment à sa gorge, & qui lui avoit piqué si fortement le gosier, que la douleur en étoit encore très-sensible au moment où elle me le racontoit ; qu'enfin ce qui d'abord étoit remonté à sa gorge, étoit ensuite descendu dans l'estomac, d'où il n'avoit pas bougé depuis, & où il occasionnoit pour lors une pesanteur beaucoup plus considérable qu'elle n'en eût encore éprouvé dans cette partie.

La séance de l'après-midi devoit être très-intéressante pour moi, & je l'attendois avec grande impatience pour savoir quel effet auroit produit le remede du matin : dès que la Dlle. N. fut endormie, je me hâtai de la questionner sur ce sujet.

Eh bien, lui dis-je! où en eſt le gros ver? —
Avril 26. Il eſt comme mort, & il n'en reviendra pas. — En quel état le voyez-vous à préſent? — Le remede de ce matin la brûlé, il eſt tout retiré, & il s'en va comme par écailles; ſon corps s'eſt même ſéparé en deux à l'endroit d'un anneau. — Avoit-il beaucoup de ces anneaux dans la longueur de ſon corps? — Il en avoit trois de couleur tirant ſur le bleu; & c'eſt à l'un de ces trois anneaux que ſon corps a été coupé par la violence du remede. — Mais au moins êtes-vous bien ſûre qu'il n'en peut revenir; & croyez-vous qu'il ne ſoit pas prudent de prendre demain un ſecond verre du remede? — Eh non! c'eſt inutile, je ſuis ſûre que dans une bonne heure il ſera mort; il mourra peu de moments après mon réveil. —

J'aurois bien déſiré, ajoutai-je, que vous puſſiez rendre ce ver par la bouche. — Cela n'eſt plus poſſible; ſi vous m'aviez fait prendre un léger vomitif ce matin, au ſortir du baquet, peut-être aurois-je pu vomir ce ver; mais il n'eſt plus temps à préſent, il eſt déjà trop détruit, & il ne peut plus paſſer que par en bas. — Où le voyez-vous à préſent? — Il commence à s'en aller par morceaux; ſa tête & la moitié de ſon corps ſont encore dans l'eſtomac; cette moitié s'eſt nouée dans les premiers efforts que le ver a fait ce matin, ſa

queue

queue eſt déjà deſcendue dans les inteſtins. — La moitié qui eſt dans l'eſtomac, eſt-elle encore vivante ? — Elle remue tant ſoit peu, mais elle ſera bientôt morte. — Voyez-vous ſes yeux ouverts ? — Je les vois beaucoup moins, ils me paroiſſent s'être enfoncés ; il a toujours la bouche ouverte, & il lui manque une de ces eſpeces de dents que j'avois cru lui voir. — Croyez-vous d'en rendre quelques morceaux un peu entiers — Je n'en ſuis pas ſûre encore : je crois cependant que je pourrois bien rendre une partie de ſa tête, parce qu'elle eſt plus dure. — Voyez-vous des os à cette tête ? — Ce ne ſont pas des os, mais c'eſt quelque choſe de plus dur que la chair. — Serez-vous long-temps à rendre ce ver ? — Cinq ou ſix jours. — Pendant ce temps-là vous ſera-t-il quelque mal ? — Il me donnera ſeulement des maux de cœur & des dégoûts. — Prendrez-vous également votre lait ſoir & matin ? — Non, la corruption du ver le feroit aigrir. Vous voyez, ajouta d'elle-même ma malade ; vous voyez que ce ver eſt bien malade à préſent, il eſt preſque mort. Eh bien ! Si j'avois pris du café, à midi, il auroit encore pu en revenir.

Avril 26.

Je continuai. Faudra-t-il vous purger bientôt ? — Oui : à commencer de dimanche prochain, il faudra me donner pendant trois

jours, dans ma ſoupe, une priſe de rhu-
Avril 26. barbe. — Ce ver vous a-t-il fait beaucoup de mal au goſier ce matin ? — Il m'a mordu au moment où il s'eſt débattu, & je vois à préſent qu'il a emporté le morceau ; j'en ſouffrirai encore pendant deux ou trois jours. — Vous m'avez dit dernièrement que vous voyiez encore dans votre eſtomac de petits vers ? — Ils y ſont bien encore, mais ils ne ſont pas de la même eſpece que le gros. Celui-ci étoit ſeul de ſon eſpece ; le remede qui l'a tué n'a rien fait aux autres ; il faudra, pour chaſſer ceux-ci, me faire prendre du lémitochorton ſept ou huit jours après ma rhubarbe. Je vomirai ces petits vers, comme j'en vomis quatre autres dernièrement.

Penſez-vous, repris-je enſuite, que Mlle. ***, (femme qui ſuivoit alors le traitement du baquet, & dont on ne connoiſſoit point la maladie ;) penſez-vous qu'elle ait auſſi des vers ? — Je ne ſuis pas bien en communication avec elle, & je la vois peu ; je crois pourtant que les vers entrent pour beaucoup dans les cauſes de ſon mal. — Feroit-on bien de lui donner le remede que vous avez pris vous-même ? — Non, il ne ſeroit pas bon pour elle. Sur cela, je fis à ma malade l'énumération d'un grand nombre de remedes pratiqués contre les vers par les médecins. Elle

approuva pour Mlle. *** l'infusion d'écorce de racine de mûrier, de plantain & de pourpier. Avril 26.
J'indiquai, comme de moi-même, ce remede à Mlle. ***; il lui fit le plus grand bien, & la soulagea beaucoup.

Quel mûrier doit-on choisir, demandai-je à ce sujet à ma malade, celui qui nourrit les vers à soie, ou bien celui qui donne des mûres noires? — Celui des vers à soie. — Cette écorce seroit-elle également bonne pour les enfants? — Oui; mais alors il faudroit prendre de préférence celle de la racine de mûrier à mûres noires. — Les enfants ont quelquefois au fondement de petits vers qui les fatiguent. Quel remede pensez-vous qu'on pourroit leur faire? — Rien autre chose que de leur laver le fondement avec de l'extrait de saturne, & leur donner des lavements d'eau de savon. — Dans le remede que vous avez pris, que croyez-vous qui ait tué votre ver? — La graine de chanvre toute seule lui auroit fait beaucoup de mal, mais elle ne l'auroit pas tué; il falloit pour cela qu'elle fut jointe à l'écorce d'oranges ameres. — Dans quel état voyez-vous actuellement ce ver? — Il est presque mort; tout à l'heure il tenoit encore sa tête élevée, & son corps remuoit un peu en arc; à présent sa tête est penchée & son corps ne bouge plus.

Pendant cette conversation, ma malade

Avril 26. commença à ressentir de fortes coliques, & bientôt elles devinrent très-violentes ; ces coliques étoient les mêmes que celles qui caractérisoient autrefois la venue des regles. Ma malade m'avoit annoncé, depuis long-temps, qu'elle les prendroit le 26 pendant le magnétisme du soir. Elle souffroit au point de se tordre ; pour lors elle me pria de la magnétiser, en mettant une de mes mains à plat sur ses reins, & l'autre sur son estomac. Les coliques diminuerent un peu ; mais ma malade avouant que ce petit soulagement étoit en diminution du travail nécessaire de la nature, elle ne tarda pas à me prier de remettre mes mains un peu sur son ventre, & plus long-temps sur ses genoux. Ce procédé ramena bientôt les coliques violentes. Je demandai à ma malade si ces coliques seroient les mêmes après son réveil. J'en aurai constamment pendant trois jours, c'est le temps ordinaire de mes époques, mais elles seront bien moins fortes lorsque je serai éveillée ; elles augmenteront pendant mes crises, parce que c'est le temps où le magnétisme donne plus de force à la nature. Une chose m'étonne, repris-je alors ; il y a plus de trois semaines que vous m'aviez annoncé cette époque du 26 ; & cependant vous ne soupçonniez pas même dans ce temps-là que vous eussiez des vers. Ce sont,

répondit ma malade, deux choſes très-différentes. Je voyois bien alors quelque choſe dans mon eſtomac ; mais ce quelque choſe ne me faiſant rien éprouver qui fût nouveau pour moi, mon attention ne s'y portoit point, & je ne ſavois pas ce que c'étoit ; au lieu qu'à la maniere dont je voyois mon ſang reprendre une circulation nouvelle, & ſe porter en bas, je pouvois très-bien juger dès-lors que le travail de mes regles ſe feroit le 26. Avril 26.

Je propoſai enſuite à ma malade quelques queſtions ſur la pratique du magnétiſme, pour certains malades que j'avois alors en vue. Que penſez-vous, lui dis-je, de cette méthode à contre ſens, qu'on emploie quelquefois pour endormir de force les malades? — Je penſe, me répondit-elle, qu'on leur fait beaucoup de tort ; chaque fois qu'on les endort ainſi, on retarde leur guériſon de pluſieurs jours. — Mais ne verriez-vous pas quelque maniere d'endormir les malades ſans leur faire tort, ſur-tout lorſqu'on voit qu'ils ſouffrent beaucoup ? — Sans doute, il y en a une. Il faut d'abord les charger fortement de fluide, de la tête aux pieds ; & après cela appliquer pendant long-temps une main ſur leur partie ſouffrante, tandis qu'on fait oppoſition avec l'autre main, afin d'amener ſur cette partie tout le courant du fluide ; ou bien, charger

de nouveau cette partie souffrante avec la
Avril 26. baguette. Cette surcharge de fluide les endormira, pour peu qu'ils en soient susceptibles; mais on auroit beau faire, on n'endormiroit point un malade, dont la maladie ne demanderoit pas cette crise. — Si une femme souffroit & avoit des convulsions, parce que ses regles ne coulant pas, le sang se porteroit au cerveau, comment faudroit-il la magnétiser? — Ma malade, à cette question, se leva pour me montrer sur moi-même la maniere dont il faudroit procéder en pareil cas. D'abord elle mit ses deux pouces joints sur le sommet de ma tête; puis elle les descendit assez vivement, l'un par devant, l'autre par derriere, suivant le milieu de mon corps jusqu'à ma ceinture. Elle répéta cette manipulation pendant long-temps, ramenant, à chaque fois & en dehors, ses pouces sur ma tête, & ayant soin de les y faire joindre à chaque fois, avant de les descendre en bas. Mais, repris-je, si cette femme en ce moment étoit couchée, & qu'on ne pût conséquemment faire ce que vous venez de me montrer, comment faudroit-il donc s'y prendre? — Il faudroit alors passer une main à plat sous ses reins, & conduire pendant long-temps l'autre main, les doigts en pointe de sa tête à sa ceinture; ou bien, faisant face à la

malade, lui présenter de loin les mains étendues, & les faire descendre lentement le long de ses côtés, jusqu'à sa ceinture ; ou bien encore, tenir une main à plat sous ses reins, & ramener long-temps & vivement l'autre main aussi à plat, de son col à sa ceinture. — Si une femme avoit les reins très-foibles, comment la magnétiseroit-on ? — Il faudroit tenir une main fixe sur son estomac, & descendre pendant long-temps l'autre main depuis sa nuque jusqu'au croupion. On rappelle aussi le sang en bas, en mettant les deux mains en opposition sur le ventre & sur les reins ; d'abord à plat, & ensuite les doigts en pointe, & un peu éloignés du corps. — Si l'on vouloit endormir la femme dont je vous parlois tout à l'heure, & dont le sang se porte trop abondamment au cerveau, comment faudroit-il faire ? — Il faudroit descendre les mains, du col aux hypocondres, laisser la gauche à plat sur l'hypocondre droit, & remuer la droite à rebours, sur l'hypocondre gauche, mais toujours le pouce fixé sur l'estomac, & sans ramener jamais la main au cerveau.

Avril 26.

Je voulus ensuite répéter à ma malade une partie des expériences que j'avois déjà faites sur la nature du fluide, tandis que je tenois ma main en opposition avec la sienne, & qu'elle prenoit plaisir à voir le fluide cir-

culer & se joindre entre nos mains, ainsi
Avril 26. qu'elle l'avoit vu anciennement. M. T. *** qui se trouvoit présent, voulut éprouver une seconde fois ma malade; il voulut m'éprouver moi-même, & s'assurer qu'il n'y avoit aucune connivence entr'elle & moi; il se plaça, en conséquence, très-près de nous; & par un mouvement que je n'apperçus pas moi-même, il plaça son pouce dans le même plan horizontal où se trouvoient la main de ma malade & la mienne, de façon que son pouce se dirigeoit perpendiculairement sur la colonne de fluide, supposée existante entre nos deux mains.

Ma malade, quoique les yeux bien couverts, fut la premiere à s'appercevoir de cette manœuvre. Le fluide qui sort du pouce de M. T. ***, dit-elle, est plus foible que le vôtre. — A ces mots, portant les yeux sur ce pouce, je jugeai de l'intention de M. T. ***; & entrant dans ses vues, je demandai à la malade quelle étoit la direction de ce nouveau fluide. — Le fluide de M. T. ***, dit-elle, en approchant la main qu'elle avoit libre très-près du pouce d'où elle le voyoit partir, part de là & va là; & en disant ces paroles, elle traçoit exactement une perpendiculaire à la colonne de fluide qui étoit entr'elle & moi.

Pendant qu'elle traçoit ainsi lentement cette

ligne imaginaire, M. T. ***, toujours sans m'en prévenir, changeoit la position de son pouce, & l'élevant par-dessus & entre nos deux têtes, il lui donna une direction verticale, tombant à plomb sur la colonne toujours existante de nos fluides. Avril 26.

La malade, toujours sur le même ton de la conversation, acheva par nous dire : à présent le fluide de M. T. ***, a un peu plus de vîtesse, mais il est toujours aussi pâle ; il part de là, dit-elle, en portant sa main près du pouce qui étoit toujours suspendu, & tombe jusqu'à terre en traversant la colonne de nos deux fluides. Et en disant cela, elle traça dans l'air une verticale qui coupoit à angles droits cette colonne.

Je mis fin à ces expériences, pour faire à ma malade de nouvelles questions. Pensez-vous, lui dis-je, qu'il y ait une saison de l'année où le fluide ait plus de force ? — Oui : il en a moins en hiver qu'en été, mais c'est sur-tout dans la saison où nous sommes qu'il en a davantage. — Le fluide a-t-il aussi plus de force à certaines heures du jour ? — Sans doute : il en a beaucoup plus depuis onze heure du matin jusqu'à trois heures après-midi ; on pourroit bien dire jusqu'à quatre, & même quatre & demie ; mais il est plus sûr de dire jusqu'à trois. — D'où vient le fluide ? — De

la terre & de l'air ; il en vient davantage de
Avril 26. la terre, mais celui de l'air eſt plus pur : celui-ci cependant agiroit bien moins ſur nous, s'il ne ſe mêloit avec celui qu'il fait ſortir de la terre. — Par où recevons-nous le fluide ? — Nous le recevons par toute notre peau, encore plus par les jointures, mais ſur-tout par la tête. — Quand on veut calmer un malade fort agité, on le prend ordinairement par les pouces des pieds : quel effet produit-on alors ſur lui ? — Cette maniere de calmer n'eſt pas toujours la meilleure ; il eſt même certains malades auxquels on feroit ainſi beaucoup de mal, il eſt vrai que ce n'eſt pas le plus grand nombre. On calme de cette maniere, en ce qu'on attire le fluide en bas, qu'on l'empêche de ſe porter avec trop de force ſur les parties malades, & qu'on le fait circuler plus vîte de la tête aux pieds.

Ma malade continuant à ſouffrir beaucoup de ſes coliques, elle voulut marcher un peu, diſant que cela la ſoulageroit ; après quoi, ſentant qu'elle ne tarderoit pas à ſe réveiller, elle retourna d'elle-même s'aſſeoir à la place qu'elle avoit quittée : je ne voudrois pas, me dit-elle, lorſque je me réveillerai, m'appercevoir que j'ai marché en dormant ; cela m'inquiéteroit & me gêneroit pour m'endormir une autre fois. Quelques inſtants après,

elle se réveilla. Sa crise avoit duré environ une heure & demie. Lorsque je la quittai, après l'avoir calmée, elle avoit encore des coliques, mais elles paroissoient être beaucoup moins fortes que celles qu'elle avoit eues en dormant : elle se plaignit aussi d'une grande pesanteur à l'estomac ; mais ce qui la surprit beaucoup, c'est que ce poids lui paroissoit être descendu plus bas qu'il n'étoit le matin ; & elle le sentoit, en effet, au-dessous de l'estomac. Avril 26.

Les réponses que ma malade venoit de faire à mes questions sur la nature & les principaux effets du fluide, commencerent à me donner, sur ce sujet, les idées générales que j'ai indiquées dans l'essai sur la théorie : ce fut alors que je pensai que le fluide est généralement répandu dans l'espace ; que l'essence de ce fluide est le mouvement ; que c'est lui qui, par son action continuelle, forme, développe, détruit & décompose tous les êtres matériels existant dans la nature ; qu'indépendamment du mouvement propre à ce fluide, & qui lui est essentiel, il reçoit encore un surcroît de vîtesse & diverses directions, par l'action de tous les corps en mouvement & principalement par celle du soleil. Je crus voir que les différentes manieres dont ce fluide agit & réagit devoient conduire un jour à

l'explication de la plupart des phénomenes
Avril 26. dont les causes nous sont encore inconnues. Je vis pourquoi ma somnambule m'avoit dit que le fluide a plus de force en été qu'en hiver, & qu'il agit plus fortement pendant le gros du jour : j'en conclus que si les animaux réparent dans le sommeil la déperdition de mouvement qu'ils font pendant la veille, leurs sommeils doivent donc être plus longs en hiver qu'en été ; & que ces animaux doivent employer d'autant plus de temps à réparer le mouvement, que ce mouvement est plus rare. Je soupçonnai que la chaleur pouvoit bien être autre chose que l'action de ce même fluide dont le mouvement est accru à l'excès par une cause quelconque : je soupçonnai encore que si la lumiere n'est point ce fluide même, elle en differe assurément très-peu par la maniere dont elle est modifiée.

On verra par la suite que de nouvelles expériences étendirent ces idées générales que la conversation de ce jour m'avoit fait naître : je rapporterai ces expériences, dont j'ai déjà garanti le résultat, parce que je les fis avec le plus grand soin ; & quant aux idées systématiques, je ne les tairai point, puisque ce sont les miennes ; mais je les soumettrai volontiers, comme j'ai déjà fait, au jugement des gens plus éclairés que moi, & qui, admet-

tant mes expériences, sauront sans doute en tirer des conséquences plus certaines & plus étendues. Avril 26.

Le 27, au matin, la Dlle. N. me dit qu'elle avoit passé une assez bonne nuit : elle n'avoit point toussé, & elle n'avoit pas été obligée de prendre de la nourriture comme elle faisoit auparavant toutes les nuits; elle avoit quelques coliques qui devinrent plus fortes lorsque je la magnétisai. Avril 27.

L'après-midi, dès que la Dlle. N. fut en crise, je revins à la questionner sur son époque du 15 mai, sur laquelle je désirois avoir quelques détails. Êtes-vous toujours assurée d'avoir vos regles le 15 mai ? — Oui, j'en suis très-sûre. Le matin de ce jour-là je commencerai à avoir de légeres coliques : elles augmenteront pendant le magnétisme du soir; puis je serai triste & accablée; enfin, vers huit heures & demie, je me plaindrai d'un mal de tête très-violent : en ce moment vous pouvez-être assuré que mes regles commenceront à couler. — Pourquoi donc aurez-vous mal à la tête en ce moment ? — C'est que le sang sera pour lors en grande fermentation, & qu'il se portera à la tête. — Faudra-t-il vous magnétiser ? — Non : le mal de tête diminuera dans la nuit; j'en aurai bien un

peu pendant les trois jours de mon époque,
Avril 27. mais il ne sera pas aussi fort.

Je continuai : voyez-vous aujourd'hui votre ver ? — Il est mort & divisé par morceaux : sa tête est partagée en deux ; tout est brûlé. — Où sont à présent les débris de ce ver ? — Une moitié est déjà dans les boyaux ; l'autre moitié est plus bas que l'estomac, où il ne reste plus que les morceaux de la tête. — Rendrez-vous bientôt ce ver ? — Je commencerai à le rendre vendredi prochain, en matieres noires & jaunâtres. — Quand faudra-t-il vous purger, & avec quoi ? — Avec trois prises de rhubarbe ; & je commencerai dimanche.

Pourriez-vous, ajoutai-je, me dire comment il faut magnétiser quelqu'un qui a les hémorroïdes ? — Il faut tenir une main, les doigts en pointe, sur le sommet de sa tête, & descendre l'autre, pendant long-temps, le long des reins ; puis, des deux mains, le long des côtés, & remuer circulairement la main droite sur le côté gauche.

Je repris encore : sur ce que vous me dites hier au sujet du fluide, j'ai quelques questions à vous faire. Vous me dites, par exemple, que le fluide est plus abondant de onze heures à trois ; en verriez-vous la raison ? — Je vois que c'est le soleil qui donne le fluide de l'air : ce fluide en fait sortir encore davantage de la

terre, & il l'attire ; c'eſt pour cela qu'il y a moins de fluide pendant la nuit, le matin & le ſoir, & lorſque le ſoleil agit moins. — Le fluide ſuit-il le mouvement du ſoleil du levant au couchant ? — Il le ſuit bien un peu, mais très-peu. — Si l'on vouloit magnétiſer en plein air, penſez-vous qu'un vent violent dérangeât la direction du fluide ? — Oui, il la dérangeroit un peu, & on ne pourroit pas magnétiſer d'auſſi loin. — En ſeroit-il de même du ſoleil ? Et, par exemple, ſi l'on fermoit bien les volets d'une fenêtre, de maniere que le ſoleil n'entrât plus dans la chambre que par un petit trou, croyez-vous que ce rayon de ſoleil ne changeât pas la direction du fluide de ma baguette ? — Il ne la dérangeroit pas, mais il changeroit les effets, & le magnétiſme ſeroit beaucoup plus fort après avoir paſſé au travers du rayon du ſoleil.

Avril 27.

Après une heure & demie de ſommeil, ma malade ſe réveilla ; je la calmai, & la laiſſai ſans autre mal que ſes coliques ordinaires.

Le 28, en arrivant au baquet, la Dlle. N. m'aſſura qu'elle avoit paſſé une fort bonne nuit : ce qui la ſurprenoit beaucoup, c'eſt que, s'étant réveillée pendant la nuit, elle n'avoit point touſſé ; elle n'avoit point été forcée de manger comme cela lui arrivoit de-

Avril 28.

puis long-temps, & presque toutes les nuits : elle sentoit toujours une pesanteur plus bas que l'estomac, mais elle étoit un peu moindre que la veille ; du reste les coliques critiques ne l'avoient point quittée.

Avril 28.

L'après-midi, la Dlle. N. ne fut pas plutôt entrée en crise, qu'elle me dit qu'elle voyoit le sang remonter à la poitrine & à la tête : prévoyant que ce sang la feroit tousser, elle me pria de la magnétiser de maniere à le faire redescendre ; elle-même m'indiqua ce que je devois faire pour cela. Je tins, pendant long-temps, mes mains à plat sur ses genoux ; &, au bout d'un quart d'heure, elle me dit que sa poitrine étoit bien dégagée, que les coliques avoient augmenté en proportion, mais que pour débarrasser sa tête il falloit la magnétiser, en lui présentant de face, & d'un peu loin, mes deux mains étendues, les doigts allongés & joints vis-à-vis son gosier, & en les descendant plusieurs fois le long des côtés jusqu'à sa ceinture. Ce genre de magnétisme dégagea la tête entiérement : ma malade me répéta ensuite ce qu'elle m'avoit dit la veille, que le lendemain vendredi elle commenceroit à rendre son gros ver ; que le matin elle auroit un peu de diarrhée ; que cette diarrhée augmenteroit beaucoup le soir, & quelle dureroit jusqu'à ce qu'elle eût rendu le ver en matieres

matieres jaunes & noires ; elle m'assura enfin que le lendemain, son époque étant finie, elle n'auroit plus de coliques. Avril 28.

Je revins ensuite à mes questions sur le fluide. Ces jours derniers, lui dis-je, vous m'assuriez que le fluide de la terre est plus abondant, & que ce que vous appelliez le fluide de l'air est plus pur ; pourriez vous m'en donner la raison ? — Je ne l'apperçois pas encore bien nettement : je vois cependant qu'il y a plus de fluide dans la terre, ou que ce fluide est plus épais, parce que dans la terre il y a beaucoup d'eau, & qu'il sort de cette eau des vapeurs qui se mêlent avec le fluide ; je crois que ce sont ces vapeurs qui rendent le fluide de la terre moins pur & moins sain : il faut que le fluide de la terre, pour être bon, soit mêlé avec celui de l'air. — D'où vient donc le fluide de l'air, & comment sort celui de la terre ? — Le fluide sort de la terre quand il est pressé par celui de l'air : il en sort lentement, & à mesure que celui de l'air prend plus de force ; c'est pour cela que ce fluide est plus abondant entre onze heures du matin & trois heures après midi qu'aux autres heures de la journée : il lui faut tout le matin pour être entiérement sorti ; & dès trois heures après midi, le fluide de l'air n'a plus assez de force pour l'atti-

ter. — D'après cela, il sembleroit que le fluide
Avril 28. de l'air vient du soleil? — Je ne vois pas bien s'il en vient tout; je sais seulement qu'il y en a davantage, ou qu'il a plus de force, quand il fait soleil. — Pensez-vous qu'un nuage qui nous cacheroit le soleil, à midi, diminueroit la force du fluide? — Sans doute: il en auroit beaucoup moins tant que le soleil seroit caché.

La Dlle. N. avoit discontinué, depuis deux jours, de prendre son lait soir & matin; mais elle buvoit toujours, & à sa soif, de l'eau magnétisée. Je magnétisois cette eau en faisant, à sa surface, quatre cents passes de mes pouces sur la quantité d'environ quatre bouteilles: je fus curieux de lui présenter, pendant sa crise, un verre de cette eau; elle la trouva très-lumineuse; elle voyoit un courant de feu qui entroit continuellement dans cette eau, & qui la rendoit fort agréable à boire; elle but avec passion ce verre d'eau, & elle la trouva très-bonne. Je lui demandai quel goût pouvoit avoir cette eau? Il semble, me répondit-elle, qu'on y a mêlé des pierres brûlées; elle a bien encore un autre goût que je ne saurois définir..... C'est comme un goût de sable..... Elle est excellente; & je voudrois pouvoir la goûter de même lorsque je suis éveillée. Ce goût singulier que

ma malade, étant en crise, trouvoit à l'eau magnétisée, pourroit fournir peut-être bien des réflexions sur lesquelles il n'est pas nécessaire d'insister ici : je me contente de faire remarquer à ce sujet combien certains sens acquerent de délicatesse chez le somnambule, & lorsqu'ils ne sont plus que des prolongements du sens intérieur. Avril 28.

Ma malade ne tarda pas à se réveiller, & son sommeil ne fut que d'environ sept quarts d'heure.

Le 29, il n'y eut rien de nouveau au baquet. La Dlle. N., en se levant, avoit eu un commencement de diarrhée, qu'elle attribua à quelque mauvaise digestion : ses coliques avoient entiérement disparues. Avril 29.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, j'appris que la diarrhée avoit beaucoup augmenté. J'avois pris auparavant la précaution de recommander, à l'insçu de la Dlle. N., qu'on m'avertît & qu'on ne jetât rien : je vis, en effet, une grande quantité de matieres d'un jaune tirant sur le noir ; je ne vis pour cette fois rien d'entier, mais je trouvai une grande abondance de poils grisâtres, d'environ six lignes de longueur, répandus çà & là & par flocons, dans le reste des matieres. Je ne doutai pas que ces poils ne fussent une

partie de la dépouille du ver : la couleur des
Avril 29. matieres qui m'avoient été annoncées depuis long-temps par ma malade, ne me laissa pas douter non plus que ces matieres ne provinssent de la décomposition du ver ; je ne désespérai point d'en trouver par la suite quelque morceau plus entier.

Ma malade entra en crise comme à l'ordinaire : je lui proposai de reprendre nos anciennes expériences sur le fluide, que nous avions interrompues, depuis quelques jours, dans la crainte de réveiller le ver ; elle y consentit avec plaisir.

Je commençai par répéter une partie des épreuves que j'avois déjà faites si souvent en mettant mes doigts, en pointe, en opposition avec ceux de ma malade ; j'obtins les mêmes résultats. Une fois j'essayai de donner à mes doigts un mouvement très-vif : ma malade tressaillit ; elle retira vivement sa main, en disant que je la chargeois trop, & qu'elle avoit la main & le bras tout en feu. Une autre fois, tandis que nous tenions nos deux mains en opposition & à un pied de distance l'une de l'autre, je plaçai, à peu près au milieu de cet intervalle, une loupe de verre de deux pouces de diametre ; ma malade vit nos deux fluides arriver de part & d'autre jusqu'à la loupe ; mais elle me surprit d'abord

beaucoup, lorsqu'elle ajouta que ces fluides s'échappoient ensuite tout autour de la loupe. Avril 29.
Je conjecturai depuis que cet effet étoit provenu de la grande divergence que nos fluides avoient acquis respectivement en traversant le verre : voici la maniere dont je m'y pris pour m'en assurer.

Je présentai la baguette d'acier ; & après m'être assuré que ma malade en voyoit sortir le fluide, sous la forme d'un cylindre beaucoup plus gros que le petit bout de la baguette, & pétillant d'étincelles brillantes, je plaçai ma loupe au devant de la baguette, & à quatre pouces environ de distance du petit bout. Ma malade fit d'abord une exclamation, & elle se récria sur ce qu'elle voyoit ; je la priai de me le dire sans lui faire d'autres questions. Je vois, me répondit-elle, votre fluide qui s'élargit déjà beaucoup au sortir de la baguette, s'élargir bien davantage encore après qu'il a traversé le verre ; il forme bientôt un rouleau presqu'aussi large que le verre : ce nouveau fluide n'a pas, à beaucoup près, autant d'étincelles brillantes qu'il en avoit en arrivant au verre ; mais aussi il court infiniment plus vîte. — Puisque le fluide, repris-je, est moins brillant lorsqu'il est sorti du verre, il feroit donc moins d'effets ? — Au contraire, il en feroit beau-

Avril 29.

coup plus : sa couleur, à la vérité, est moins vive ; mais aussi il va bien plus vîte, & il chargeroit bien davantage dans le même temps. Je crois, en effet, continua ma malade, que si l'on vouloit charger très-fortement quelqu'un, on n'auroit qu'à placer un verre, comme celui-là, au devant de son estomac ; puis le magnétiser pendant quelque temps avec la baguette, & seulement depuis la tête jusqu'à l'estomac, en s'arrêtant davantage vis-à-vis du verre ; & enfin, placer le verre, pendant quelques instants, devant la tête.

Je crus pouvoir conclure de cette expérience, que les étincelles ou les parties grossieres de feu dont mon fluide se trouvoit chargé au sortir de la baguette, avoient été absorbées par le verre qui, de sa nature, a sans doute beaucoup d'affinité avec ces parties de feu ; & que ce qui en étoit resté à la colonne de fluide, avoit acquis dans son passage au travers de la loupe, & par la résistance qu'il y avoit éprouvée, plus de divergence & une plus grande vîtesse ; ce qui supposeroit une différence essentielle entre le fluide de la lumiere, qui auroit convergé à la sortie de la loupe, & le fluide magnétique qui divergeoit. Peut-être aussi cette différence n'est que la suite de la différente analogie de chacun de ces fluides avec le verre ;

(ceci entraîneroit dans un traité général de physique) ; de sorte qu'avec moins de ces parties grossieres de feu, il devoit cependant produire plus d'effet en raison de l'augmentation de sa surface, & sur-tout de sa vîtesse ; ce qui prouve qu'on a eu raison de supposer des modifications différentes du fluide dans son passage au travers des différents milieux. Avril 29.

Je voulus ensuite présenter à ma malade une petite boussole renfermée dans une boîte de cuivre ; ma malade ne vit sortir de la pointe aimantée qu'une vapeur légere, laquelle n'augmenta point lorsque ma malade opposa son pouce à la pointe aimantée. J'aurois bien désiré de pouvoir pousser plus loin cette expérience ; mais, outre que la boussole étoit trop petite pour donner des effets bien sensibles, je fus encore forcé de m'arrêter bientôt, parce que je m'apperçus que ma malade en étoit fort fatiguée : j'ai reconnu depuis que la boîte de cuivre avoit vraisemblablement produit cet effet.

La Dlle. N. se réveilla bientôt, & je la laissai dans un état très-tranquille.

Le 30, au baquet la Dlle. N. me dit qu'il lui étoit sorti sur tout le corps un grand nombre de petits boutons : j'augurai bien de Avril 30.

cette éruption, & je la regardai comme étant
Avril 30. une suite des efforts que la nature avoit faits pour le travail des regles; du reste, la diarrhée continuoit toujours.

L'après-midi, en arrivant chez ma malade, je commençai par examiner les matieres noires & jaunâtres qu'elle avoit rendues: j'y trouvai encore quelques poils de la même couleur, mais en moindre quantité que ceux que j'avois vus la veille; puis je commençai à magnétiser la Dlle. N., qui s'endormit au bout de quelques minutes: elle me dit d'abord que le sang se portoit beaucoup à sa gorge & à sa poitrine, & elle me pria en conséquence de la magnétiser pendant quelque temps sur le ventre & sur les genoux. Lorsque je la vis un peu plus tranquille, & que sa voix fut devenue moins rauque, je lui proposai de faire de nouvelles expériences, que j'avois projetées d'après celles de la veille; ma malade le voulut bien. Je vais rapporter succinctement ces expériences, dans lesquelles j'eus toujours le plus grand soin de laisser parler ma malade, sans lui faire jamais aucune question qui pût provoquer en aucune façon ses réponses.

Après lui avoir présenté la baguette comme de coutume, & m'être assuré qu'elle en voyoit sortir le fluide, je dirigeai cette baguette vers

le milieu d'une loupe beaucoup plus grande que celle que j'avois employée la veille, & qui avoit environ six pouces de diametre. Ma malade vit le fluide sortir, en s'élargissant, du petit bout de la baguette; & après avoir traversé la loupe, ce fluide s'élargissoit encore plus, mais il étoit moins brillant: elle observa seulement qu'après avoir traversé la grosse loupe, il paroissoit avoir un peu plus de vîtesse qu'il n'en avoit eu au sortir de la petite loupe; ce qui me confirma dans ce que j'avois pensé la veille, que l'augmentation de vîtesse étoit sans doute produite par la résistance que le fluide éprouvoit en traversant le verre, résistance qui devoit s'accroître en raison de l'épaisseur du verre. Avril 21.

Je plaçai la petite loupe entre la grosse loupe & le bout de la baguette: ma malade vit le fluide diverger comme la veille, acquérir un surcroît de vîtesse, & perdre un peu de son brillant en passant au travers de la petite loupe; & lorsqu'ensuite ce fluide eut traversé la grosse loupe, il lui parut encore moins brillant, mais il avoit beaucoup plus de vîtesse. Cette seconde expérience acheva de me convaincre que le verre augmente la vîtesse, & conséquemment l'action du fluide: j'en conclus que les baguettes de verre devoient magnétiser plus fortement que

Avril 30. les baguettes d'acier, & qu'il seroit possible d'augmenter considérablement l'action du magnétisme, par l'interposition de plusieurs loupes de verre; au reste, ma malade n'apperçut jamais dans le verre de la loupe ni étincelles, ni plus de transparence.

Je dirigeai ensuite la baguette sur une bouteille de verre pleine d'eau magnétisée; ma malade vit cette eau très-transparente & remplie d'étincelles brillantes; mon fluide, sans avoir changé de direction, lui parut sortir de la bouteille, aussi brillant, à peu de chose près, qu'il y étoit entré; mais il avoit acquis beaucoup de vîtesse, plus même qu'en traversant la loupe de verre. Je substituai à la bouteille d'eau magnétisée, une autre bouteille pleine d'eau non magnétisée: ma malade vit le fluide passer au travers de l'eau, & y faire comme une séparation lumineuse en forme de cône: il sortoit ensuite de l'eau avec plus de vîtesse, mais il étoit moins brillant. Ma malade remarqua qu'en traversant l'eau, le fluide s'étoit chargé d'une partie de cette eau, qu'il entraînoit sous la forme d'une vapeur; ceci vint à l'appui de ce qu'elle m'avoit dit la veille, que le fluide de la terre n'est plus épais & moins pur que celui de l'air, que parce qu'il est chargé des vapeurs de l'eau qui est renfermée dans le sein de la terre.

Je présentai la baguette devant un pain de cire d'Espagne rouge, d'environ huit lignes d'épaisseur; cette cire intercepta en grande partie la colonne de fluide : ma malade vit ce fluide s'échapper à droite & à gauche; & ce qui traversoit la cire n'étoit plus qu'une fumée légere & sans brillant; je fis la même épreuve avec un pain de cire jaune, & j'eus les mêmes résultats : j'en conclus ce jour-là que le fluide universel étoit sans doute le même que le fluide électrique. On verra par d'autres expériences que je fis dans la suite, que ces deux fluides sont très-différents, & que s'ils ont le même principe, ce dont je ne doute nullement, j'ai eu lieu de penser qu'ils diffèrent, du moins quant à leur modification. Je voulus essayer de placer une loupe de verre entre la baguette & le pain de cire : le fluide augmenta bien de vîtesse en traversant cette loupe, mais il ne s'en perdit pas moins en arrivant sur la surface de la cire; & le peu qui traversa cette cire ne fut jamais qu'une fumée très-légere. Avril 18.

Je dirigeai ensuite la baguette sur une piece d'argent : ma malade vit le fluide s'échapper de tous côtés sur la surface de l'argent, comme il avoit fait sur celle de la cire; mais au lieu de se perdre tout au tour, elle observa qu'il faisoit une espece de rémoux sur les bords

Avril 30. de la piece; & que revenant sur lui-même, il refluoit sur la baguette & sur ma main; il ne passoit qu'une foible vapeur de l'autre côté de l'argent.

A cette piece d'argent je substituai une piece de cuivre un peu épaisse: ma malade vit encore le fluide s'arrêter sur la surface du cuivre, comme il avoit fait sur celle de l'argent; mais au lieu de refluer sur la baguette, il lui parut se perdre dans l'air, ou être absorbé par le cuivre, comme il l'avoit été par la cire. Une autre piece de cuivre plus mince produisit les mêmes effets; seulement la vapeur qui paroissoit traverser cette seconde piece fut un peu plus abondante que celle qui avoit traversé la premiere.

Les épreuves que je fis alors sur l'argent & sur le cuivre servent à rendre raison de l'horreur que la plupart des somnambules montrent pour ces métaux. Si l'argent renvoie sur un malade son propre fluide, il doit le surcharger & le fatiguer. Si vous mettiez, me disoit ma malade, une piece d'argent sur le milieu de ma cuisse, par exemple, elle ne me feroit pas grand effet; mais si vous la placiez sur mon front, sur mon estomac ou sur quelqu'unes de mes jointures, vous me feriez alors beaucoup de mal, parce que cet argent repoussant mon fluide, en gêneroit la

circulation. Eh, continua-t-elle, pourquoi penſez-vous que je fus fatiguée l'autre jour, après m'être regardée dans un miroir pendant que j'étois en criſe? C'eſt que le métal qui eſt derriere la glace renvoya ſur moi mon propre fluide, auquel le verre de la glace avoit encore donné plus de force : c'eſt auſſi pour cela qu'on charge très-fortement un malade, en le fixant ou en lui préſentant la baguette dans une glace. — Auriez-vous, repris-je, la même répugnance à toucher les autres métaux, l'or, par exemple? — Je ne ſais, me répondit-elle, ſi l'or me fatigueroit autant; mais il me ſemble que je ne voudrois pas le toucher.

Avril 30.

Sur cette réponſe de ma malade, je fus curieux d'éprouver quel ſeroit l'effet du fluide ſur l'or.

Pour cela je dirigeai la baguette ſur une montre d'or, de maniere que la boîte de la montre étoit tournée vers le bout de la baguette : ma malade treſſaillit, & elle ne pouvoit ſe laſſer d'admirer ce qu'elle voyoit : mon fluide, au ſortir de la montre, lui parut être beaucoup plus vif & plus brillant qu'il n'étoit en ſortant de la baguette; il avoit auſſi bien plus de viteſſe, & plus même qu'au ſortir de la loupe de verre. Ce ſpectacle ſembloit lui faire le plus grand plaiſir à voir; mais je la

voyois de temps en temps tressaillir & ressauter, comme si cette vue l'eût trop changée.

Avril 30.

Je voulus m'assurer que tous ces effets n'étoient point produits par le verre de la montre, ou par l'émail du cadran. J'ouvris la montre, & je n'en opposai que la boîte seule au fluide. Ma malade observa absolument les mêmes choses, & elle en conclut que le magnétisme ne seroit jamais plus puissant, que lorsqu'on magnétiseroit à travers une plaque d'or. Je plaçai la loupe de verre entre la montre & la baguette. Le fluide, au sortir de la montre, avoit une vîtesse si prodigieuse, que ma malade ne put l'exprimer.

Je présentai ensuite la baguette devant une pelle de fer. Ma malade en vit sortir le fluide tel qu'il y étoit entré, & ayant absolument la même vîtesse; elle observa seulement que sa couleur étoit un peu moins vive.

J'essayai encore de diriger la baguette sur une cloison de planches de sapin. Ma malade, placée de l'autre côté de la cloison, vit très-bien le fluide traverser; mais ce que je trouvai surprenant, sur-tout d'après ce qui m'étoit arrivé de contraire dans les expériences précédentes, c'est que ce fluide ne traversoit point aux endroits sur lesquels je dirigeois la baguette, & qu'il alloit passer dans les joints des planches. Je ne sus à quoi attribuer cette particularité sin-

gulliere ; mais toutes les fois que je voulus faire la même épreuve, j'eus le même résultat. Je peux dire la même chose de toutes les expériences que j'ai rapportées plus haut ; & que j'ai répétées nombre de fois avant de croire aux résultats. Je ne les rappellerai point aussi souvent dans la suite de ce journal, afin d'éviter les longueurs & les répétitions ; mais ce que j'en ai déjà dit, est le résultat d'une multitude d'épreuves. Avril 30.

Toutes ces expériences paroissoient faire beaucoup de plaisir à ma malade ; mais comme je m'apperçus qu'elles la fatiguoient un peu, je n'en fis pas d'avantage ce jour-là, & j'employai le reste de la séance à lui faire les questions suivantes.

Qu'arriveroit-il, lui demandai-je, à une personne qui auroit la moitié du corps plongée dans l'eau, & qu'on magnétiseroit de la tête aux pieds avec la baguette ? — Le fluide se porteroit de préférence dans la partie plongée, parce que l'eau l'attireroit à elle ; & la partie du corps qui seroit hors de l'eau, n'ayant plus assez de fluide à proportion, dessécheroit faute de mouvement, & la personne y auroit des douleurs. Il en seroit de même, quoique d'une maniere plus lente & moins marquée, pour une personne qui seroit dans l'eau jusqu'à moitié du corps, & qu'on ne

magnétiseroit pas ; la moitié plongée recevroit
Avril 30. plus de fluide naturel, aux dépens de la moitié hors de l'eau. — Quel effet produisent les bains tiedes aux jambes ? Ils attirent en bas le fluide qui cherche l'eau, & le sang descend avec le fluide.

Je demandai ensuite à ma malade, si elle voyoit le jour où commenceroit son époque de juin : elle me répondit qu'elle ne le voyoit point encore, mais qu'elle le verroit le lendemain. Quelques instants après elle se réveilla, elle ne se plaignit d'aucun mal, elle avoit seulement la poitrine un peu échauffée ; & je jugeai que le sang se portoit trop abondamment sur cette partie, à la suite de l'époque infructueuse qui venoit de finir.

Le premier mai, la Dlle. N. ne fut point
Mai 1. au baquet le matin, & je la magnétisai chez elle. Elle me dit que sa diarrhée continuoit toujours : je voulus voir ce qu'elle avoit rendu ; & parmi les matieres jaunâtres mêlées encore de quelques poils gris, j'apperçus un morceau d'une espece de cartilage blanc & assez ferme, que je soupçonnai avoir fait partie de la tête du ver (*b*) ; ce morceau étoit irrégulier,

(*b*) Au moment où je donnois cet ouvrage à l'impression, j'ai été instruit d'un fait infiniment curieux

mais

mais un peu bombé & arrondi. Je fus bien fâché de n'avoir pu découvrir d'autres veſtiges Mai 5.

---

qui s'eſt paſſé tout récemment au traitement magnétique établi dans la ville de B***. Je m'empreſſe de faire connoître ce fait, vu que par la conformité la plus frappante, il vient merveilleuſement à l'appui de celui que j'ai raconté, & qu'il a de plus le précieux avantage d'avoir pu être démontré par les ſignes extérieurs les moins équivoques. Voici ce fait.

« Vers la fin du mois de février dernier (1786), » la nommée ***, cuiſiniere de M. ***, profeſſeur » en médecine, s'eſt miſe au baquet pour des vomiſſements journaliers, qui avoient réſiſté à tous les » efforts de la médecine. Au bout de quelques jours » de traitement, la malade eſt tombée dans le ſomnambuliſme magnétique. Interrogée ſur le ſujet de » ſa maladie, elle a répondu à ſon troiſieme ou » quatrieme ſommeil, qu'elle appercevoit dans ſon » eſtomac un gros reptile, couvert de mouſſe; mais » qu'elle ne le voyoit pas encore aſſez pour le définir » parfaitement. Elle ajouta qu'elle le portoit depuis » plus de quinze ans. Une ſomnambule, étant en » rapport avec elle, dit qu'elle voyoit auſſi ce reptile, » non point couvert de mouſſe, mais très-velu; qu'il » avoit la tête du lézard, les yeux noirs d'un petit » oiſeau; qu'il étoit d'une rondeur applatie; que ſa » largeur, dans une longueur de ſix à ſept pouces, » étoit d'environ un pouce & demi, à commencer » de la tête; que le ſurplus de l'animal alloit toujours » en diminuant juſqu'à la queue, qui ſe replioit en » forme arrondie pluſieurs fois ſur elle-même.

» La malade s'eſt d'abord ordonné, tous les matins » à jeun, un verre de vin blanc ſec, dans lequel on

de ce monstre ; mais je ne pouvois cependant
Mai 1786 douter qu'il n'eût existé & qu'il ne fût dé-

» auroit fait infuser, dès la veille, une once de pour-
» pier blanc. Ce remede, dit-elle, détruira de petits
» vers que j'apperçois aussi, & affoiblira le gros reptile,
» mais il ne le tuera pas. J'indiquerai quand il en
» sera temps, le remede qui doit le faire périr ; en
» effet, quelques jours après, elle ordonna celui-ci
» en ces termes : il faut prendre du cresson noir, ou
» raifort noir d'une livre à peu près, tirer le suc de
» l'un & de l'autre pour en faire un grand gobelet, y
» mettre infuser à chaud, dès ce soir, l'écorce rapée
» d'une orange amere, & un quart d'once de coriandre
» pilée. Je prendrai ce gobelet demain matin, à jeun,
» & pour que j'aie moins de répugnance à l'avaler, il
» faut que je sois dans le sommeil magnétique. Je
» prendrai pareil remede trois jours de suite, toujours
» à jeun & endormie, & je réponds que le second jour
» on pourra *sonner son agonie.* Elle ajouta : le qua-
» trieme jour, vous me ferez prendre un grain d'éme-
» tique, au moyen duquel je rendrai une partie de
» l'animal par le haut, pour convaincre les incrédules.
» Quant à la tête, elle ne pourroit pas passer par la
» même voie sans m'étouffer ; ainsi, elle prendra la
» voie d'en bas.

» En effet, le quatrieme jour indiqué (9 mars 1786),
» après l'avoir endormie à sept heures du matin, on
» lui a fait prendre le premier gobelet du vomitif,
» & le second un quart d'heure après. Quelle partie
» de l'animal rendrez-vous, lui a-t-on demandé ?
» Un morceau de la partie la plus large dans la tête,
» & plusieurs autres morceaux en pelotons, a-t-elle
» répondu. Une demi-heure & quelques minutes après

truit. Sa dépouille & les matieres jaunâtres que ma malade avoit annoncées pendant que le ver étoit encore vivant, me paroissoient être déjà des preuves bien suffisantes : mais ce qui achevoit de me convaincre, c'est que depuis le jour où ma malade avoit pris le remede contre ce ver, les picottements fréquents au gosier, les accès de toux convulsives, les besoins de manger fréquemment & pendant toutes les nuits, tous les symptômes enfin qui

Mai 1.

» avoit pris le second gobelet du vomitif, le vomissement a commencé par une matiere glaireuse, » partie noirâtre, partie verdâtre, mêlée dans l'eau » du vomitif; il a continué par le morceau dont » elle venoit de parler, de la longueur de neuf à dix » pouces, sur onze à douze lignes de largeur, de la » forme d'un gros boyau de bœuf, & recouvert en » partie d'une espece de poil verdâtre. Le vomisse- » ment a fini par seize petits morceaux de la largeur » de deux lignes & demie environ de différentes » longueurs, & recouverts aussi en partie d'un velu » verdâtre. Le gros morceau a été conservé dans l'eau » de vie & sera dessiné.

» Cette fille a dit, après son vomissement, qu'elle » ne pouvoit point encore indiquer la médecine qui » devoit faire partir le reste du reptile par le bas, » attendu qu'elle auroit ses regles le lendemain à » quatre heures du matin; ce qui s'est vérifié.

» Ce fait s'est passé sous les yeux de quatre méde- » cins, de deux chirurgiens & d'un apothicaire, » sans compter dix-sept autres personnes. »

avoient caractérisé l'existence du ver, avoient
Mais entiérement cessé, & tous à la fois, du moment que ma malade avoit eu pris la graine de chanvre & l'écorce d'oranges ameres.

A ce sujet, je ne veux point taire une objection qu'on me fit dans le temps. Nous concevons bien, me dit-on, comment l'instinct du somnambule lui fera saisir de préférence le remede qui lui convient entre beaucoup d'autres remedes qui sont actuellement devant ses yeux. Mais comment imaginer que ce même somnambule puisse désigner un remede qu'il n'a pas auprès de lui en ce moment. Ma réponse, à cette objection, fut fort simple. Après avoir rappellé ce que j'ai dit à ce sujet dans l'Essai sur la théorie; après avoir observé que l'instinct de l'homme, infiniment supérieur à celui de la bête, en ce qu'il est accru de toutes les facultés de son ame, a dans cet homme le pouvoir de comparer le mal présent à l'action du remede pour en conclure son état futur, ce qui change l'instinct animal en un instinct anticipé & de prévoyance; je substituai seulement à ce nom, celui d'instinct rétrograde ou de réminiscence; & je demandai si la somnambule ne pouvoit pas approprier également le souvenir des sensations que lui avoient fait éprouver autrefois la graine de chanvre & l'écorce d'oranges ameres, à son

état présent & au besoin qu'elle avoit de renouveller ces sensations pour détruire le ver. Cet instinct rétrograde, se manifeste à chaque instant dans les somnambules qui touchent d'autres malades, & leur ordonnent tous les jours des remedes qu'ils n'ont pas actuellement devant les yeux ; ils ne peuvent ordonner ces remedes que par la réminiscence de sensations antérieures. On en verra quelque jour une preuve bien frappante ; & je raconterai comment la Dlle. N., qui certainement n'a jamais été ni botaniste ni médecin, ordonna pour un malade qu'elle avoit touché, une plante qu'elle désigna sous le nom patois que lui donne le peuple, & dont elle ne connoissoit point le nom en François. Je reviens à la séance du premier mai.

Mais M.

L'après-midi, ma malade dormit comme à l'ordinaire ; elle commença par me dire que son sang se portoit avec abondance à la poitrine, & la fatiguoit beaucoup, ce qui me décida à ne faire ce jour-là aucune expérience qui pût la fatiguer davantage. Je mis mes mains sur son ventre, & ensuite sur ses genoux ; ce procédé la soulagea beaucoup, & attira le sang en bas.

Je demandai ensuite à ma malade si elle voyoit le jour de son époque de juin. — Oui, me répondit-elle, je le vois, ce sera le 10.

Mai 1. Mes règles, à cette époque, seront beaucoup plus abondantes qu'elles n'étoient anciennement, & elles dureront pendant quatre jours. — Voyez-vous aussi l'époque qui suivra celle-là ? — Je ne la vois pas encore, mais je la verrai sûrement avant que je cesse tout à fait de dormir ; on verra quelque jour que l'époque de juin fut dérangée, & pourquoi elle le fut.

Je ne poussai pas plus loin mes questions ce jour-là, parce que je m'apperçus que ma malade étoit plus oppressée lorsqu'elle parloit. Elle se réveilla après la crise ordinaire ; je la calmai pendant plus long-temps que de coutume, & la laissai assez tranquille ; elle avoit toujours les épaules & la poitrine couvertes de petits boutons.

Mai 2. Le 2 mai, il n'y eut rien de nouveau au baquet ; la Dlle. N. avoit passé une très-bonne nuit.

L'après-midi, dès que ma malade fut endormie, je me préparois à commencer la conversation, lorsqu'elle me dit qu'elle avoit en ce moment de violents tourments de tête, & elle me pria de la magnétiser en lui présentant de face & d'un peu loin, mes deux mains étendues, vis-à vis son gosier, & les faisant descendre lentement le long des côtés. Ce pro-

cédé dégagea le gosier, & ma malade toussa moins; mais la tête continua de tourner, le sang s'y portoit avec trop d'abondance; ma malade me pria de magnétiser sa tête avec mes deux mains. Je crus bien faire que de placer mes mains bien étendues, & les doigts élevés en l'air, l'une sur son front, l'autre sur le derriere de la tête. Par ce procédé, je soutirois sans doute le fluide; par-là, je donnois à ce fluide un courant plus déterminé vers la tête; & il est à croire que le sang se portoit avec le fluide dans cette partie, car ma malade ne tarda pas à se plaindre que j'augmentois beaucoup son mal. Elle me dit alors de tenir une de mes mains les doigts en pointe sur sa nuque, tandis que de l'autre main j'empoignerois son front; cette nouvelle maniere ne tarda pas à la soulager, sans doute parce que chargeant la tête plus fortement, je donnai plus de ton aux nerfs pour renvoyer le sang. Mai 2.

Lorsque la Dlle. N. fut un peu plus tranquille, je lui proposai de répéter quelques-unes de nos expériences. Je suis trop chargée de fluide aujourd'hui, me répondit-elle, ces expériences me fatigueroient. Je n'eus garde de la contraindre, & je me bornai à la magnétiser jusqu'à son réveil. Ceux qui mettent trop de publicité dans leurs traitements magnétiques; ceux qui, pour contenter les curieux,

ou pour convaincre les incrédules, admettent
Mai 2. à ces traitements toutes les personnes qui se présentent, courent souvent le risque d'incommoder leurs malades, qui ne sont pas seulement fatigués par le repoussement que ces spectateurs leur font quelquefois éprouver, mais qui de plus ne sont pas toujours également disposés à soutenir les épreuves que le magnétiseur n'est cependant plus le maître de refuser aux personnes qu'il a lui-même appellées.

Ma malade eut ce jour-là beaucoup de peine à s'éveiller, sa tête étoit plus embarrassée que de coutume, j'employai aussi plus de temps à la calmer.

Le 3, il y eut baquet comme à l'ordi-
Mai 3. naire; la Dlle. N., en y arrivant, me dit qu'elle avoit été un peu agitée pendant la nuit; elle n'avoit pas souffert cependant, & cette agitation ne me surprit point d'après l'état où j'avois vu ma malade la veille. Je m'attendois bien aussi qu'elle seroit plus fatiguée, à mesure qu'elle approcheroit du 15 mai, époque où son sang devoit être dans la plus grande fermentation.

L'après-midi, la Dlle. N. entra en crise comme à l'ordinaire. J'avois depuis long-temps formé le projet de mener cette fille se

promener dans la campagne pendant le temps de son sommeil. J'étois curieux de faire plusieurs Mai 3.
expériences sur la manière dont le fluide agit sur les végétaux ; & connoissant l'extrême irritabilité des nerfs de ma malade, je ne doutois pas que lorsqu'elle seroit en plein air, & dans la campagne, elle ne vît parfaitement le fluide dans toutes ses différentes modifications. Je choisis pour faire cette épreuve l'après-midi du 3 mai : le ciel étoit fort beau ce jour-là ; & les sommeils de ma malade étant devenus plus longs, me laissoient tout le temps dont j'avois besoin. Je proposai donc cette promenade, & la Dlle. N. l'accepta avec joie. Je convins avec elle qu'elle sortiroit quelques moments avant moi, & qu'elle se rendroit au lieu de la promenade, où je la suivrois de près avec M. T. *** que j'avois fait avertir. Je voulois que pour traverser la ville elle prît le bras d'une de ses amies, mais elle me dit que cette amie lui feroit mal en la touchant ; & tout ce que je pus obtenir, fut qu'elle la laisseroit marcher à côté d'elle. Je prenois ces précautions, dans la crainte qu'il n'arrivât le long du chemin quelqu'accident à ma malade, mais elle me rassura, en disant qu'elle y voyoit assez pour se conduire seule, & pour se démêler des embarras qu'elle pourroit rencontrer dans les rues ; en

effet, après avoir arrangé elle-même sa coëffure, de maniere qu'on ne pût appercevoir le bandeau qu'elle avoit sur les yeux, & qui descendoit jusqu'à sa bouche, elle se rendit sans peine hors de la ville où je la joignis peu d'instants après.

Mai 3.

La promenade que nous avions choisie est située sur la crête d'un côteau, au pied duquel sont de belles prairies, coupées d'un grand nombre de canaux, & arrosées par un grand fleuve. En arrivant auprès de la Dlle. N., je lui trouvai un air de recueillement & d'attention qui m'inquiéta d'abord, parce que je l'attribuai à quelque dérangement occasioné par le grand air, ou par la fatigue de la marche. Je témoignai d'abord cette inquiétude à ma malade. — Je ne souffre point, me répondit-elle; j'admire tout ce que je vois en ce moment, & je cherche à le bien reconnoître. Le temps étoit serein, le soleil sans nuages, & le vent soufflloit au nord. — Que voyez-vous donc, dis-je à ma malade? — Je vois bien distinctement à présent le fluide du soleil, & celui de la terre. Le fluide qui vient du soleil, va bien plus vîte, & c'est lui qui fait sortir le fluide de la terre, mais celui-ci sort très-lentement. — Comment vous paroissent être ces deux fluides? — Celui de la terre est épais, & ressemble à une espece de fumée

brune. Celui du soleil est beaucoup plus brillant & moins épais. — A-t-il des étincelles ? — Non ; il me paroît être d'un jaune vif & un peu clair. Je vois le soleil bien plus jaune, que lorsque je le vois étant éveillée ; ce spectacle est bien beau à voir. Mai 31

Je continuai. Le fluide de l'air se mêle-t-il avec celui de la terre ? — Oui : mais ce n'est pas tout près de terre ; le fluide qui en sort, ne change & ne paroît devenir plus clair que peu à peu, & à mesure que s'éloignant de la terre, il se mêle de plus en plus avec le fluide du soleil ; mais il n'est devenu bien clair, que lorsqu'il est à de grandes hauteurs. — Voyez-vous pourquoi le fluide de la terre est plus épais que celui du soleil ? — C'est parce que le fluide qui sort de la terre, a traversé de l'eau avec laquelle il s'unit aisément, & qu'il s'est chargé d'une partie de cette eau. Le fluide, par exemple, est bien plus épais au dessus de ces prairies, qu'il n'est ici sur le côteau ; parce que les prairies sont plus humides, & il est plus épais encore sur le fleuve.

Je tournai ensuite vers le soleil la pointe de la baguette que je tenois à la main. Ma malade tressaillit, & se récria beaucoup sur ce qu'elle voyoit. Il sort à présent, me dit-elle, bien plus de votre fluide par le bout de la baguette, & il va aussi bien plus vîte qu'il

Mai 3. ne faisoit dans l'ombre ; il semble aussi que cette baguette attire à vous le fluide du soleil, car je le vois venir sur votre bras avec plus de vitesse qu'il ne va par-tout ailleurs. Le fluide de la baguette est-il le même que celui du soleil ? — Non, il est bien plus jaune, & il a aussi des étincelles que celui du soleil n'a pas. — Voyez-vous sortir du fluide de tout mon corps comme il en sort de la baguette ? — Oui : il en sort de la même couleur que celui de la baguette, mais il n'a point d'étincelles, & il ne va ni aussi vîte, ni à beaucoup près aussi loin ; je ne le vois pas à plus d'un pied de distance autour de vous.

Je dirigeai la baguette sur un mûrier dont j'étois éloigné d'environ vingt pas. Ma malade vit mon fluide aller jusqu'au mûrier ; & il sortoit en même temps de cet arbre un fluide qui venoit de mon côté, mais qui n'arrivoit pas jusqu'à moi. Ce fluide lui parut être comme une fumée blanche, & moins jaune encore que celui du soleil ; il avoit aussi très-peu de vîtesse. Je dirigeai ensuite la baguette sur un autre mûrier qui étoit de moitié plus près de nous que n'étoit le premier. Ma malade vit sortir du tronc & des branches de cet arbre le même fluide blanchâtre, qui venoit jusqu'à moi, & me dépassoit même. Il sortoit encore du pied de l'arbre, & il circuloit tout autour

un fluide de même nature que celui de la terre, mais qui sembloit être encore plus épais. Ma malade observa de plus, que toutes les fois que je jetois vivement ma baguette contre l'arbre, le fluide sortoit de cet arbre avec plus de rapidité pour venir à moi. Mai 3.

Je demandai à ma malade, de me dire ce qu'elle voyoit dans une touffe de jeunes arbres qui se trouvoit à portée de nous; elle vit ces arbres enveloppés d'une fumée épaisse & un peu brune; leurs têtes, qui commençoient à feuiller, étoient environnées d'une fumée plus claire & un peu plus brillante; & sur chacune des feuilles ma malade crut voir courir quelque chose, qui, sans être des étincelles, étoit cependant plus brillant, plus lumineux que le reste du fluide. Je lui demandai pour lors quel seroit le moyen de magnétiser ces jeunes arbres. — Pour cela, me répondit-elle, il suffit d'arroser de fluide leurs racines, en promenant la baguette autour du pied de l'arbre; & ensuite de faire descendre lentement & pendant long-temps la baguette du haut en bas de l'arbre, en la présentant d'un peu loin. Je fis alors & pendant quelques instants seulement, l'épreuve de ce que ma malade venoit de me dire; & elle remarqua bientôt que le fluide, dont l'arbre étoit environné, commençoit à devenir plus clair &

Mai 9.

plus brillant, ce qui lui fit dire que j'avois attiré sur cet arbre une plus grande quantité du fluide du soleil. Je présentai en vain la baguette à un buisson déjà verd qui se trouvoit auprès de moi. Ma malade vit autour du buisson, & sur-tout au-dessus des racines une fumée plus épaisse qu'ailleurs; elle crut voir en outre quelque chose de particulier sur chacune des feuilles; mais elle ne fut pas me dire précisément ce que c'étoit. Je lui demandai encore de me dire ce qu'elle voyoit sur un champ de bled qui n'étoit pas loin de nous. — J'y vois, me répondit-elle, la même fumée qui sort de la terre; elle est seulement plus épaisse, & elle s'élève ainsi bien assez haut sans se mêler avec l'autre. Il y a plus de fluide dans cette partie, ou du moins il y est plus épais, parce que le bled a plus d'humidité que le terrain qui est autour.

Je dirigeai ensuite ma baguette sur un gros caillou. Ma malade ne vit point sortir de fluide de ce caillou. Je présentai la pointe de la baguette à une piece d'or que je tournai vers le soleil. Mon fluide augmenta de vîtesse & de brillant, dans la même proportion qu'il en avoit augmenté lorsque j'avois fait cette expérience dans l'ombre; & comme ce fluide, dirigé sur le soleil, avoit eu beaucoup plus de vîtesse que dans l'ombre, il en eut infini-

ment plus encore après avoir traversé la pièce d'or. Je conclus de là que le soleil doit augmenter beaucoup l'action du magnétiseur, comme en effet ma malade me l'avoit assuré dans l'une des séances précédentes ; & je conjecturai qu'il pourroit se trouver tel malade assez susceptible, ou organisé de maniere à devenir somnambule, à la seule présence du soleil. Je voulus essayer de diriger la baguette sur un tronc de noyer mort & coupé, qui se trouva par hasard auprès de nous ; ma malade ne vit sortir aucun fluide de ce tronc. Je présentai enfin au soleil un jonc à pomme d'or, ayant un bout d'argent ; ma malade ne vit sortir du bout de la canne qu'une fumée légere, & je jugeai que le bout d'argent avoit intercepté mon fluide ; ma malade ne remarqua point non plus que le fluide du soleil vînt à la canne avec vîteſſe, comme il avoit fait lorsque je lui présentois la baguette d'acier. Mai 3.

Toutes ces expériences paroissoient faire le plus grand plaisir à la Dlle. N., & j'eus beaucoup de peine à la déterminer à rentrer chez elle. Il y avoit déjà près de deux heures qu'elle en étoit sortie, & pour tout au monde je n'aurois pas voulu qu'elle se réveillât à la promenade. Je la forçai donc de retourner à la maison ; elle ne se sentit point fatiguée d'avoir

autant marché, & tout ce qu'elle venoit de
Mai 3. voir l'occupoit encore agréablement, & la rendit très-gaie jusqu'au moment de son réveil. Elle sortit enfin de crise ; je la calmai, & je la laissai dans un état très-tranquille.

Tout ce que je venois de voir, tout ce que ma malade m'avoit dit ce jour-là, & ce que je me rappellois encore de nos conversation précédentes, fut pour moi la source d'un grand nombre de conjectures ; ce fut alors que je commençai à me former une idée de la nature du fluide & de ses principaux effets. J'ai déjà exposé quelques-unes de ces conjectures dans l'Essai sur la théorie ; je les ai depuis rappelées au commencement de ce journal ; je vais les réunir ici le plus succinctement qu'il me sera possible, & les présenter sous un seul point de vue : en cela je ne prétends pas établir un système ; cet objet n'entre point dans le plan d'un journal ; mais je ne croirai pas m'être trop écarté de mon sujet, en rapportant ici les conséquences générales que je tirai des réponses de ma malade ; & j'aurai fait un grand bien, si mes idées, soient qu'elles paroissent justes ou non, peuvent fournir à quelqu'autre des idées plus lumineuses.

Le fluide universel, me dis-je alors à moi même, ce fluide qui remplit tout l'espace, qui anime tout, qui lie entr'eux tous les êtres,

n'est

n'eſt autre ſans doute que le feu élémentaire ; & ſa grande affinité avec l'eau, ſuffiroit ſeule pour nous en convaincre. La propriété eſſentielle de ce fluide eſt le mouvement : c'eſt lui qui le donne à tout dans la nature ; & il peut être regardé comme le *mouvement principe* de toute la matiere. Ce fluide reçut ſans doute l'exiſtence, & enſuite la premiere impulſion, à l'inſtant où l'ordre du Créateur imprima au ſoleil ſon mouvement de rotation ; & de quelque maniere que ce mouvement ait été propagé depuis, que ce ſoit par une communication directe & comme inſtantanée, ou par une ondulation ſucceſſive, on peut croire toujours que le mouvement prodigieux du ſoleil ſur ſon axe, eſt la premiere cauſe du mouvement du fluide, & que c'eſt de ce mouvement exceſſif que reçoit le fluide, que réſultent pour nous les ſenſations de la chaleur & celles de la lumiere. Mai 3.

Le fluide, de ſa nature, étant d'une élaſticité, d'une mobilité extrêmes, il doit être ſoumis tout à la fois à l'action de tous les corps en mouvement, & à la réaction que chacun de ces corps lui oppoſent. De là, les influences réciproques entre tous ces corps, leſquels, par l'intermede du fluide univerſel qui en forme la chaîne, agiſſent & réagiſſent perpétuellement les uns ſur les autres ; de là

encore, ces influences doivent être proportionnées aux masses de ces corps, aux degrés d'affinité qu'ils ont entr'eux & à leur quantité de mouvement.

Mai 3.

C'est aussi par son extrême mobilité que le fluide, qui pénetre tous les corps, est susceptible d'en recevoir, non pas dans sa nature, mais dans son mouvement, des modifications différentes. Nous ne pouvons douter que le feu élémentaire n'entre nécessairement, & comme partie constituante, dans la formation de tous les agrégats de la matiere, mais il n'a point dans tous la même activité; & quoique sa propriété essentielle soit le mouvement, quoique nous ne puissions le concevoir parfaitement fixe dans aucun corps, toujours est-il certain que ce feu conserve plus ou moins de mouvement, suivant le plus ou moins d'opposition qu'il y rencontre; & cette opposition doit dépendre du plus ou moins d'affinité qu'ont avec lui les parties constituantes de ces corps.

L'eau, par exemple, étant de tous les composés celui qui a le plus d'affinité avec le feu élémentaire, est aussi le corps qui doit contenir, à volume égal, une plus grande quantité de ce feu. Je n'examine point ici si l'eau est ou n'est pas un élément; & je pense, comme on le verra tout à l'heure,

que si elle est un élément, ce n'est pas du moins tant qu'elle reste dans l'état où nous la voyons : mais l'eau, considérée en cet état, l'eau agrégat, contient beaucoup de feu élémentaire ; & c'est aussi par une suite de son affinité avec lui qu'elle le fixe, pour ainsi dire, & qu'elle ne lui laisse conserver qu'une partie de son mouvement propre, suffisant seulement pour entretenir la fluidité. C'est parce que l'eau, quoique chargée de feu, arrête cependant le mouvement propre de ce feu, que les corps sont d'autant moins inflammables qu'ils contiennent plus d'eau. Mai 3.

Un corps qui contient plus de fluide en mouvement, doit avoir une influence de supériorité sur celui qui en contient moins ; & c'est là tout le principe de la composition & de la décomposition. Toutes les fois que le fluide conserve, dans un agrégat quelconque, assez de mouvement pour réagir à l'action du fluide extérieur, c'est la végétation & la vie (c) : mais dès que l'action extérieure l'emporte, dès que l'équilibre est détruit, alors

(c) Est-il nécessaire d'indiquer ici l'application qu'on peut faire de ce principe à l'acte du magnétisme ? On conçoit qu'un homme doit aussi exercer une action de supériorité sur un autre homme, en raison de l'excédant de mouvement du premier sur le mouvement du second.

Mai 3. le mouvement extérieur pénétre la matiere au détriment de l'agrégat. Si ce mouvement n'eſt point extrême, ou ſi, par leur affinité, les parties de la matiere lui oppoſent plus de réſiſtance, il en réſulte ſeulement la diſſolution ou la putréfaction : mais ſi, par ſa rapidité, le fluide extérieur imite le mouvement que le ſoleil imprime au fluide univerſel, alors il produit, comme lui, l'inflammation, la chaleur & la lumiere. Les parties conſtituantes du corps qu'il a décompoſé deviennent ambiantes & ſans forme, juſqu'à ce que, n'étant plus expoſées à cet excédent de mouvement, elles tendent à ſe réunir, ſuivant les loix de leur affinité reſpectives, pour former de nouveaux agrégats. C'eſt de cette maniere que les parties conſtituantes d'un corps quelconque décompoſé par la fermentation ou par l'action du feu ignée, ſe réuniſſent enſuite, en tout ou en partie, pour reprendre ou leur premiere forme comme l'eau, ou des formes nouvelles, ſelon qu'elles ont plus d'affinité entr'elles, ou bien avec d'autres parties, ſelon qu'elles ont plus ou moins d'analogie avec le feu élémentaire, dont le mouvement, après les avoir ſéparées, doit encore les réunir.

L'excédent de mouvement du fluide extérieur ſur le feu qui ſe trouve contenu dans

l'eau, produit aussi dans cette eau une fermentation qui en divise les parties constituantes ; & ces parties de l'eau, ainsi désunies, ne paroissent plus que sous la forme de vapeurs plus ou moins sensibles, suivant que la fermentation a été plus ou moins forte ou plus ou moins soutenue. On peut donc dire que l'eau primitive, si tant est que l'eau soit un élément, n'est point telle que nous la connoissons sous ce nom, mais qu'elle est une vapeur ; on peut dire aussi que cette eau primitive est, de sa nature, plus légere que l'air atmosphérique, c'est-à-dire, plus légere que le feu élémentaire uni en certaine proportion avec l'eau ; puisque les vapeurs ou l'eau premiere s'élevent dans l'air jusqu'à ce que, rencontrant un fluide plus léger, soit parce que l'eau qui accompagnoit le fluide de la terre n'est pas montée aussi haut, soit parce que le fluide à cette hauteur est plus en mouvement & que conséquemment il pese moins, ces vapeurs s'y arrêtent & s'y réunissent de nouveau par leur affinité propre. Mai 3.

Si l'eau primitive est plus légere que le feu uni à une quantité suffisante de cette eau pour composer notre air, & si, d'un autre côté, le mouvement du feu élémentaire est arrêté jusqu'à un certain point par l'eau qui le contient, ne pourroit-on pas en conclure

Mai 3. que le feu principe eſt réellement plus peſant que l'eau primitive, & qu'il ne devient plus léger que par l'augmentation de ſon mouvement? Ne peut-on pas en conclure auſſi que plus notre air contient d'eau en proportion du feu, plus il doit être léger? Et n'eſt-ce point par cette raiſon que nos barometres baiſſent aux approches de la pluie, c'eſt-à-dire, au moment ou l'air que nous diſons peſant, eſt réellement devenu plus léger par la ſurabondance de vapeurs dont il s'eſt chargé? N'eſt-ce point auſſi parce que ces vapeurs ſurabondantes ne ſe ſont amaſſées que peu à peu, que nous voyons l'air devenir inſenſiblement plus léger, & nos barometres deſcendre bien avant le temps où la cauſe en ſera ſenſible pour nous? Le même barometre baiſſe auſſi ſur les ſommets des hautes montagnes. N'eſt-ce point parce que dans ces lieux élevés, le fluide épais de la terre n'arrêtant plus autant le mouvement de celui du ſoleil, celui-ci peſe moins, comme nous diſions tout à l'heure, en raiſon du ſurplus de mouvement?

En été, dans le temps où le fluide du ſoleil imprime le plus grand mouvement à celui de la terre, notre air ſe charge d'abord de toute la quantité d'eau qu'il peut retenir; puis, à l'abſence du ſoleil, & lorſque le fluide a moins de mouvement, cette eau retombe en roſée,

ou bien elle se réunit pour former les brouillards. Si l'eau ne se réunit ainsi que parce que le fluide de l'air étoit déjà rassasié, ne doit-on pas en conclure que le serein, les brouillards, l'air humide, en un mot, ne sont contraires à la santé de l'homme & à la végétation, que parce que ces temps humides supposant dans l'air une eau surabondante, cette eau s'empare du feu que nous lui présentons, & qu'elle s'approprie aux dépens du mouvement qui nous étoit nécessaire? Nous sommes alors dans le cas de l'homme à moitié plongé dans l'eau, & dont je parlois à ma malade : la moitié plongée reçoit tout le fluide que l'eau attire à elle ; & l'autre moitié manque de mouvement, dessèche ou devient douloureuse. Mai 5.

Lorsque le mouvement du fluide extérieur surabonde, disions-nous tout à l'heure, ce mouvement se communique au fluide contenu dans l'eau : tant qu'il n'est pas plus fort que n'est l'adhérence des parties composantes de l'eau, il n'en résulte aucun changement dans l'arrangement de ces parties ; & lorsque ce mouvement l'emporte sur leur adhérence, ces parties se désunissent, l'agrégat se décompose & perd sa forme. Si le contraire arrivoit, si le fluide extérieur avoit moins de mouvement que n'en a le fluide contenu dans l'eau, alors

ce dernier étant forcé, par les loix de l'équi-
Mai 3. libre, de communiquer son mouvement à l'extérieur, il perdroit une partie de ce mouvement, du moins quant à son action relative aux parties composantes de l'eau ; & il pourroit perdre assez de ce mouvement relatif pour ne pouvoir plus donner à ces parties composantes la fluidité nécessaire, & l'eau pour lors deviendroit un corps solide ; ce qui arrive en effet toutes les fois que le fluide du soleil ayant moins d'activité, l'eau devient glace ; & cette glace ne redevient eau, que lorsque le fluide universel étant devenu plus actif, soit par l'influence du soleil, soit par la présence du feu ignée qui suppose nécessairement une augmentation de mouvement dans ce fluide, il rend à celui de l'eau le mouvement relatif qu'il avoit perdu.

On ne manquera pas de m'objecter que l'eau, sur le sommet des hautes montagnes, est perpétuellement dans l'état de glace ; que la neige se forme aussi à ces grandes hauteurs où j'ai supposé que le fluide du soleil a plus de mouvement : cette objection est sans doute très-solide ; & pour la résoudre, il faudroit peut-être en revenir à ces parties élémentaires de froid qu'on a toujours supposées. J'avoue cependant que j'ai beaucoup de peine à admettre cette multitude d'éléments de tout

genre ; & imaginés au besoin ; j'ai toujours pensé que plus la machine seroit simple, plus elle seroit digne de son auteur ; & j'ai mieux aimé croire que les effets qui nous paroissent être les plus dissemblables, proviennent cependant des mêmes causes agissant différemment. Voici, par exemple, comment je répondrois à l'objection, sans m'écarter de mes premieres hypotheses. Mai 3.

J'ai dit que toutes les fois que le fluide extérieur communiquera au feu contenu dans l'eau un mouvement excessif, les parties composantes de cette eau, désunies par cet excédent de mouvement, perdront en partie, leur adhérence, & prendront la forme de vapeurs. J'ai dit que ces vapeurs, plus légeres que notre air, s'éleveront jusqu'à ce qu'elles trouvent un air assez léger pour faire équilibre avec elles : j'ai dit encore que si notre air est d'autant plus léger qu'il contient plus de ces parties d'eau, il est aussi plus léger à de grandes hauteurs, en raison de son mouvement plus vif, & qui n'est plus arrêté par la présence de l'eau ; j'ai dit, en un mot, que l'eau ne pourra conserver, dans tous les cas, sa fluidité ordinaire que lorsqu'il se trouvera un juste rapport dans l'adhérence des parties propres de cette eau, le mouvement du feu qu'elle contient, & le mouvement du feu extérieur.

Mai 3.

Cela posé, si le mouvement du fluide universel à de grandes hauteurs, est le même que celui qui, plus bas, réduiroit l'eau en vapeurs, n'en résultera-t-il pas d'abord que le feu contenu dans l'eau, recevant un mouvement plus vif du feu environnant, ayant d'ailleurs plus d'affinité avec ce feu qu'il ne peut en avoir avec l'eau, abandonnera cette eau pour s'unir à lui ? Que l'eau pour lors réduite en vapeurs, & ne pouvant s'élever plus haut dans une atmosphere devenue plus légere qu'elles, reprendra la forme propre à ses parties composantes ; & que, faute d'avoir pu retenir assez de feu, elle perdra sa fluidité pour devenir glace.

L'air que nous respirons entretient en nous le mouvement & la vie, parce que pour composer cet air le feu élémentaire se trouve combiné avec l'eau primitive, dans le rapport qui convient à notre organisation : toutes les fois que ce rapport est altéré, l'air nous convient moins ; & si nous sommes organisés de maniere à réagir sur une certaine quantité de mouvement extérieur, nous devons souffrir également & de l'augmentation & de la diminution de ce mouvement. L'air que nous respirons dans les lieux trop élevés ne contenant plus assez d'eau, a plus de mouvement que nous ne pouvons en réagir ; l'air des

lieux bas, au contraire, trop chargé d'eau, ne nous oppose plus qu'un mouvement trop foible. Mai 3.

On conçoit combien ces premieres idées générales seroient susceptibles de développement, combien elles pourroient fournir de lumieres sur la maniere dont s'opere la végétation, sur la formation, l'accroissement & la décomposition des minéraux. Des détails de ce genre ne seroient point à leur place dans un journal tel que celui-ci : ils auroient d'ailleurs un air de système auquel je suis loin de prétendre ; & tout ce que je peux me permettre ici, c'est de les indiquer sommairement & par masses, tels que je les ai conçus.

Ne pourroit-on pas dire, par exemple, qu'il n'y a réellement que deux éléments de la matiere ; la terre & le feu ? Et cela nous ramèneroit à ce que j'ai dit dans l'essai sur la théorie : Dieu créa la matiere, *indigesta moles*, & le corps du mouvement, *fiat lux*. On en concluroit ensuite, comme l'ont fait quelques philosophes anciens, que la matiere est une, *una materia*, & que tous les agrégats qui existent dans la nature, plus ou moins simples ou plus ou moins composés, ont tous pour base constituante la matiere inerte diversement modifiée par le mouvement.

Sur ce principe, & conséquemment à ceux

Mai 3.

que nous avons établis plus haut, on considéreroit l'eau comme étant composée de l'élément terreux uni à une quantité de feu tellement abondante, & tellement proportionnée au degré de mouvement que le soleil imprime au fluide universel dont l'eau est environnée, que cette eau participant davantage du mouvement du feu que de l'inertie de la matiere, peut conserver la fluidité du premier, & ne doit se rapprocher de l'inertie du second qu'à mesure qu'elle abandonne une partie du feu qu'elle retenoit.

On reconnoîtroit que l'air atmosphérique n'est autre chose que l'eau unie à une si grande abondance de feu, que sa fluidité en est devenue extrême ; & que cet air s'éloignant de plus en plus de la nature du principe terreux, s'approche davantage de celle du feu. On concluroit de là que l'eau, plutôt terre que feu ; que l'air, plus semblable au feu qu'à la terre, ne sont point réellement des éléments, mais qu'ils sont du moins les agrégats les plus simples que nous connoissions dans la nature.

Regardant ensuite ces agrégats simples comme s'ils étoient en effet des éléments, & les combinant de toutes les manieres possibles avec les deux principes de la matiere & du mouvement, on en verroit naître cette mul-

titude d'agrégats qui existent dans la nature; agrégats si variés, si opposés dans leurs formes, & pourtant si simples & si analogues dans leurs principes. Mai 3.

On observeroit encore que ce n'est pas seulement de la combinaison propre des quatre éléments simples ou composés que résultent ces agrégats, mais encore de leur combinaison relative & locale avec le mouvement extérieur & universel, c'est-à-dire, du rapport que ces diverses combinaisons ont avec ce mouvement : de maniere que tel composé provenant d'une certaine combinaison des éléments, & qui en a reçu une forme quelconque, en supposant un mouvement extérieur déterminé, auroit reçu une forme toute différente si la même combinaison s'étoit faite dans un mouvement extérieur différent; & qu'en effet ce composé, pour changer de forme, n'a qu'à changer de *milieu de mouvement*.

C'est sur ces principes généraux qu'on parviendroit peut-être à connoître & à calculer la marche de la nature dans ses grandes opérations.

Et, par exemple, après avoir supposé dans tous les êtres une organisation propre & déterminée par la volonté du Créateur; après avoir reconnu que le principe terreux est la matière premiere qui doit fournir d'abord à

Mai 3. la compoſition de tous les corps & à leur développement, comme enſuite ce principe doit, par ſa ſurabondance, cauſer la deſtruction d'une partie de ces corps; après avoir reconnu encore que cette matiere, inerte de ſa nature, ne peut qu'à l'aide du feu principe, ſe mouvoir, ſe combiner & prendre des formes; conſidérant enfin que l'élément terreux ne peut recevoir du feu principe le mouvement & les modifications néceſſaires au développement des compoſés, qu'autant que ces deux principes ſont entr'eux proportionnés à l'organiſation propre de ces compoſés & à l'action du mouvement extérieur, on en déduiroit les loix générales de l'économie animale, de la végétation & de la formation des minéraux.

On reconnoîtroit que l'animal & le végétal, avec la même baſe terreuſe, contiennent l'un plus de feu, l'autre plus d'eau; & l'on pourroit conſéquemment déterminer le régime & les remedes propres à ces deux regnes, en calculant ſur leur organiſation & ſur la température extérieure & locale, les moyens d'entretenir ou de reſtituer par des ſecours étrangers un équilibre exact entre leurs parties conſtituantes. De là, l'art de cultiver les végétaux, de guérir les animaux; en un mot, de faire ſervir les trois regnes à leur dévelop-

ment & à leur conservation réciproques. On sauroit aussi que l'ossification, de laquelle résulte dans l'animal & dans le végétal la cessation de mouvement, ne provient que de la trop grande abondance de l'élément terreux, lequel, à la longue, rend insensibles & inertes les parties solides de l'organisation, dont l'emploi devoit être de réagir au mouvement extérieur & à celui des fluides, mouvements qu'elles ne peuvent plus ni recevoir ni communiquer. Mai 3.

On reconnoîtroit encore que le minéral, composé sur-tout du principe terreux, contient plus ou moins de feu, selon qu'il est plus ou moins parfait, & très-peu d'eau. On en concluroit qu'une surabondance d'air & d'eau, contraire à l'organisation du minéral, & produisant en lui, par une marche opposée, les mêmes effets de destruction que le principe terreux produit dans les deux premiers regnes, doit à la longue décomposer le minéral, le détruire, ou plutôt le disposer à recevoir de nouvelles formes; peut-être même parviendroit-on, par une suite d'analogie, à remonter jusqu'à l'élément terreux, principe de toute la matiere, en considérant que cet élément doit sur-tout abonder dans le minéral; qu'il doit se rencontrer de préférence dans les agrégats de ce regne les moins composés,

& qui ont plus d'affinité avec le feu élémentaire ; & qu'enfin c'eſt en le dégageant de ce feu qu'on peut eſpérer de le trouver dans ſa pureté.

Mai 3.

Les mêmes hypotheſes pourroient encore nous conduire au principe général des affinités, & de là à connoître quelles ſont les parties conſtituantes des corps, en les déduiſant des divers degrés d'affinité, que ces corps ſe trouveroient avoir avec un autre corps déterminé & connu.

D'abord on établiroit comme axiome que le feu principe a la plus grande affinité avec l'élément terreux ; & en effet, quelle que ſoit la cauſe de cette affinité, on ne peut douter qu'elle n'exiſte, puiſque ce n'eſt que par elle que le feu peut communiquer le mouvement à la matiere inerte.

Partant de ce premier principe, on en concluroit ſucceſſivement pour tous les agrégats ſimples ou compoſés de la matiere, ſuivant qu'ils participent plus ou moins de l'un des éléments ; on diroit, par exemple, que l'air atmoſphérique, chargé d'une grande quantité de feu, a plus d'affinité avec le feu qu'avec l'élément terreux : qu'après l'air c'eſt l'eau qui a la plus grande affinité avec le feu ; que cette eau en a plus avec la terre, que n'en a le feu, &c. &c.

Je

Je n'étendrai pas plus loin mes conjectures : je le répète, des détails de ce genre seroient ici déplacés. Si les vues générales que je viens d'indiquer paroissent justes, d'autres pourront sans doute mieux que moi les approfondir & en tirer des conséquences utiles. Je reviens à la suite du journal. Mai 3.

Le 4, rien de nouveau le matin au baquet. L'après-midi, la Dlle. N. avoit la tête extrêmement pesante ; elle s'endormit cependant comme à son ordinaire, mais son sommeil fut plus court que n'avoit été celui de la veille, & je ne voulus pas la fatiguer ce jour-là par mes questions ; elle eut aussi beaucoup de peine à se réveiller, & elle passa près d'un demi-quart d'heure entre le sommeil & la veille, pendant lequel elle ne savoit pas si elle alloit se réveiller ou se rendormir de nouveau. Elle se réveilla enfin, ayant la tête un peu moins pesante qu'auparavant. Mai 4.

Le matin du 5, il n'y eut point de baquet ; je magnétisai la Dlle. N. chez elle, & je remarquai qu'elle fut ce jour-là chargée de fluide beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, ce que je regardai comme une suite de l'embarras qu'elle avoit eu la veille dans la tête ; du reste, elle se trouvoit parfaitement bien ; les nuits étoient Mai 5.

Mai 5. devenus plus tranquilles, elle ne se réveilloit plus pour tousser ; l'appétit étoit revenu, mais elle n'étoit point obligée, comme autrefois de se lever pendant la nuit pour prendre une nourriture dont elle ne paroissoit pas profiter. Toutes ces observations acheverent de me convaincre que le ver qui venoit d'être détruit, & qu'on n'avoit jamais soupçonné, avoit été la principale cause de tous les maux de ma malade.

L'après-midi, la Dlle. N. eut sa crise ordinaire. Dès qu'elle fut endormie, je débutai par lui faire quelques questions sur son état : ses réponses furent les mêmes que celles qu'elle m'avoit faites dans toutes les séances précédentes ; elle avoit pris ce jour-là une dose de lémitochorton ; elle m'annonça que le lendemain elle rendroit encore trois vers ; & qu'après cela elle n'en auroit plus assez pour l'incommoder. Enfin, elle me répéta tout ce qu'elle m'avoit dit si souvent, sur l'état de son intérieur, sur ses époques du 15 mai & du 10 juin, & sur la cessation de ses sommeils pour le 11 mai : après ces questions, par lesquelles je commençois toujours, je m'occupai à faire quelques nouvelles expériences.

Ce qui m'avoit toujours étonné le plus dans les somnambules magnétiques, c'étoit la difficulté qu'ils avoient à entendre, tandis qu'ils

pouvoient voir parfaitement ; ma malade, quoique ayant les yeux parfaitement clos & bien couverts, voyoit tous les objets mieux qu'elle n'eût pu les voir étant éveillée, & cependant elle n'entendoit que moi. Ce phénomene ne m'étoit point nouveau ; il n'étoit pas particulier à la Dlle. N., & l'on trouve fort peu de somnambules parfaits qui ne le présentent ; mais j'avois inutilement essayé de m'en rendre raison jusqu'à ce jour. Je ne pouvois concevoir pourquoi, dans cet état de crise, le nerf auditif étoit absolument insensible, du moins chez ma malade, tandis que le nerf optique pouvoit recevoir avec tant de facilité les moindres impressions du dehors : je pensois bien que les yeux étant exactement fermés, ce n'étoit point par les yeux que la vision devoit se faire chez le somnambule. Je soupçonnois que cette vision étoit l'effet d'un ébranlement dans le nerf optique pris dans son prolongement au plexus stomacal : mais pourquoi n'en étoit-il pas de même pour le nerf auditif ? Le roulement du tambour, l'harmonie des instruments, avoient fait palpiter l'estomac de ma malade ; elle avoit ressenti avec peine le bruit de la caisse ; le son des instruments jouants ensemble avoit paru l'affecter agréablement. Pourquoi donc n'avois-je jamais pu parvenir à lui faire entendre la voix de personne ?

Mai 5.

Mai 5.

Connoissant la grande affinité qu'a le fluide avec l'eau ; j'avois d'abord pensé que ce fluide sortant de la bouche, étoit tellement absorbé par la salive, qu'il ne pouvoit plus parvenir au somnambule, de maniere à lui faire une impression distincte ; cette explication ne me satisfaisoit pas cependant. Pourquoi, me disois-je, le somnambule qui reçoit cette impression du fluide, sortit de la bouche de son magnétiseur, ne la recevroit-il pas également lorsqu'il sort de la bouche de toute autre personne ? Pourquoi, disois-je encore, telle personne que le somnambule n'entend point en ce moment, va-t-elle s'en faire entendre l'instant après en se mettant en communication avec lui ? A ces objections, que je m'étois faites moi-même ; je voulus joindre l'expérience ; pour cela, je présentai d'abord la baguette à ma malade ; & après m'être assuré qu'elle en voyoit sortir le fluide ; je poussai mon haleine le plus fortement qu'il me fût possible, & perpendiculairement au courant du fluide. Ma malade vit sortir de ma bouche un fluide semblable à celui qui sortoit de la baguette, mais beaucoup plus épais & moins brillant ; & ce fluide, après avoir rencontré celui de la baguette, dont le courant sans doute étoit plus fort, se joignit à lui pour aller vers ma malade. Convaincu par

cette expérience, autant que par le raisonnement, que la salive n'absorboit point le fluide (*d*); je cherchai à expliquer le phénomene d'une autre maniere. Mai 5.

J'avois toujours pensé, ainsi que je l'ai exposé plus au long dans l'Essai sur la théorie, que le fluide universel, pénétrant tous les corps, reçoit de chacun d'eux différentes modifications relatives à l'organisation de ces corps & à la maniere dont il y circule. J'avois pensé qu'un homme a d'autant plus d'influence sur un autre homme, qu'il y a plus d'analogie dans la maniere dont tous deux modifient le fluide. Enfin, j'avois pensé que deux hommes ne se mettent ensemble en harmonie, qu'en forçant le fluide à circuler librement & indifféremment de l'un à l'autre; prévenu de plus que le fluide a sur-tout la plus grande affinité avec l'eau, ce fut sur ces données que je fondai la solution que j'ai proposée dans l'Essai. Je ne sais si cette solution est parfaitement juste, mais je n'en ai point encore trouvé de plus plausible; il est inutile de la répéter

(*d*) J'ai reconnu depuis que l'haleine est au contraire un excellent conducteur du fluide universel; & l'on verra, par la suite, que j'ai souvent mis la Dlle. N. en crise magnétique, en soufflant seulement & avec force contre sa tête.

ici; mais je ne me lasse point d'exhorter tous
Mai 5. les magnétiseurs à approfondir plus en plus ce phénomene. Je suis persuadé qu'il tient immédiatement au mécanisme du somnambulisme magnétique; & son explication ne peut qu'être utile au progrès de nos connoissances sur cet état.

Je passai ensuite à des expériences d'un autre genre; je dirigeai la baguette vers plusieurs étoffes de laine de différentes couleurs; mon fluide traversa ces étoffes sans recevoir de leurs couleurs aucune altération sensible.

Je présentai à ma malade une agate montée en bague & entourée de diamants. Ma malade fut enchantée de ce spectacle; elle vit sortir de la bague une colonne de fluide, dont le centre étoit plus épais, & dont le tout avoit à peu près la couleur & l'éclat de ce qu'elle avoit appellé le fluide du soleil. Je lui proposai de tenir elle-même la bague, elle observa les mêmes choses; seulement le fluide qui sortoit de la bague, lui parut avoir moins de vîtesse. Je dirigeai sur cette bague le bout de la baguette; mon fluide traversa la bague, & celui de la bague vint avec plus de vîtesse à la baguette; rien dans cette expérience ne put me rendre raison de la répugnance qu'on prétend que les somnambules ont, de voir

des diamants, à moins que cette répugnance ne provienne chez quelques-uns de ce que le diamant les charge davantage de fluide. Mai 5.

Je dirigeai la baguette sur une fiole de verre remplie d'huile de noix ; ma malade vit le fluide sortir de l'autre côté de la fiole. Ce fluide ne lui parut pas avoir plus de vîtesse qu'auparavant, & elle remarqua qu'il étoit devenu beaucoup plus jaune ; elle observa encore qu'en traversant l'huile, le fluide s'étoit chargé d'une vapeur plus épaisse que celle qu'il emportoit lorsqu'il avoit traversé un verre d'eau ; je jugeai que cette vapeur n'étoit autre chose que l'eau contenue dans l'huile, laquelle ayant plus d'affinité avec le feu élémentaire, qu'elle n'en a avec les parties composante de l'huile, abandonnoit celles-ci pour suivre le fluide ; c'est sans doute de cette maniere que s'operent le dessêchement des matieres grasses & huileuses, lesquelles, quoique n'étant point exposées au contact immédiat de l'air, le sont cependant toujours à l'action du fluide universel.

Après un sommeil tranquille, & qui dura près de deux heures, ma malade se réveilla, & sa tête fut entiérement dégagée.

Le 6, il n'y eut rien de nouveau au baquet ; la Dlle. N. alloit toujours de mieux en Mai 6.

mieux, elle reprenoit des forces, & ses som-
Mai 6. meils étoient devenus très-longs; ce jour-là je la remis au lait magnétisé qu'elle avoit cessé de prendre depuis le jour où le ver avoit été détruit. De retour chez elle, elle rendit sans efforts trois vers de la même espece que ceux qu'elle avoit rendus les jours précédents.

L'après-midi elle eut sa crise comme à l'ordinaire; dès qu'elle fut endormie je lui renouvellai mes questions sur sa disposition intérieure, & sur les choses qui pouvoient avoir rapport à sa maladie. J'aimois mieux répéter ces questions trop souvent, que de risquer de perdre en expériences simplement curieuses, un temps précieux pour le rétablissement de ma malade, & dont bientôt la cessation de ses sommeils m'auroit rendu la perte irréparable. Ma malade m'assura de nouveau que sa poitrine n'étoit point attaquée; j'y verrois un ulcere, me dit-elle, comme j'ai vu le ver dans mon estomac; ma poitrine est foible, le sang s'y porte quelquefois, & il s'y portera toujours un peu dans le temps de mes époques, mais elle n'est point malade, & mes poulmons sont sains; j'ai le gosier bien plus foible: cette partie a été si souvent ulcérée par les piqûres du ver, qu'elle sera malade encore pendant long-temps, mais cela n'est point dangereux; je vois que le sang reprend

sa circulation, & la venue de mes regles achevera ma guérison. Mai 6.

En ce moment ma malade s'apperçut que son sang avoit quelque disposition à se porter à la tête; elle me pria en conséquence de la magnétiser d'abord en lui présentant de loin mes mains étendues, & les faisant descendre lentement du front en bas, le long des côtés. Peu d'instants après, elle me dit qu'il falloit seulement commencer au gosier, & ramener de là mes mains à plat sur ses côtés en touchant le corps. Enfin, elle me fit mettre une de mes mains à plat sur les deux genoux joints, tandis que je ramenois lentement l'autre mains, les doigts en pointe, de son gosier à ses genoux, sans toucher le corps. Je demandai à ma malade si je ne ramenerois pas mieux le sang en bas, en faisant descendre mes deux mains vis-à-vis le long de ses côtés. C'est toujours par là qu'il faut commencer, me répondit-elle; mais de cette maniere le sang ne descend que par secousses; au lieu que lorsque vous tenez ensuite une main sur les genoux, & que vous descendez l'autre de loin, & vis-à-vis le milieu du corps, vous faites descendre le sang plus également & plus unimment le long des côtés; & la main qui est fixée sur les genoux, entretient toujours le mouvement égal du fluide.

Mai 6. Lorsque ma malade fut devenue plus tranquille, je lui proposai de reprendre la suite de nos expériences. On a vu que dans l'une des séance précédentes, j'avois cru reconnoître que le fluide magnétique étoit le même que le feu électrique ; mon fluide, sortant de la baguette, n'avoit pu traverser la cire d'espagne ni le pain de cire jaune ; & cette propriété déjà reconnue dans le fluide électrique, m'avoit paru établir une sorte d'identité dans ces deux fluides. Pour m'en assurer encore davantage, j'avois projeté de faire d'autres expériences sur la nature du fluide électrique ; enfin, d'en comparer les résultats avec ceux que j'avois déjà obtenu. Pour cet effet, l'après-midi du 6, j'avois porté chez ma malade une petite machine électrique portative, que j'avois eu soin de lui cacher pendant qu'elle étoit éveillée. J'étois bien assuré que cette fille simple & sans éducation n'avoit aucunes notions de l'électricité, & que de sa vie elle n'avoit vu une machine électrique ; j'en avois d'autant plus de confiance en tout ce qu'elle pourroit m'en dire pendant sa crise. Je chargeai donc la petite machine électrique, en frottant vivement & pendant quelques instants le ruban gommé. Cette première opération fit tressaillir ma malade, vis-à-vis de laquelle j'étois placé, à environ trois pieds de distance. Je la priai pour

lors d'observer attentivement, & de me dire ce qu'elle verroit ; elle vit d'abord sur le ruban, & à mesure que je le frottois, une fumée épaisse & cependant transparente. Je présentai mon pouce à quelques distances du conducteur, ma malade tressaillit encore ; elle vit un nouveau fluide sortir de ce conducteur, & se répandre sur ma main, tandis que mon fluide, traversant celui-là sans se mêler avec lui, alloit au conducteur. De quelle couleur, lui demandai-je alors, voyez-vous le fluide qui sort de cette machine ? — Il n'est pas plus brillant que le vôtre, me répondit-elle ; mais il est plus jaune, & d'un jaune obscur tirant sur le violet. Votre fluide, continua-t-elle, va beaucoup plus vîte qu'à l'ordinaire, quand vous présentez le pouce à cette machine, & le fluide de la machine est infiniment plus lent que le vôtre. Mai 6.

J'approchai alors, & peu à peu, mon pouce du conducteur, jusqu'à ce qu'enfin je tirai l'étincelle. Ma malade à l'instant prit un mouvement convulsif qui parut l'affecter de la tête aux pieds, & elle porta vivement la main à sa tête : je craignis de lui avoir fait mal ; mais elle me rassura, en me disant que j'avois occasioné en elle un ébranlement général qui n'étoit point douloureux, mais qui la faisoit tressauter malgré elle. Je lui demandai si cet

ébranlement s'étoit fait sentir aux jointures
Mai 6. plutôt qu'ailleurs. Non, me dit-elle, il a été le même par-tout mon corps, & au moment où j'ai vu sortir de la machine ce nouveau fluide qui m'a paru être presque violet & fort agréable à voir. En considérant l'effet que j'avois produit sur ma malade, lorsque j'avois moi-même tiré l'étincelle, je m'applaudis fort de n'avoir pas essayé de la lui faire tirer; je ne doutai pas que cette épreuve ne lui eût donné des convulsions que j'aurois eu peut-être beaucoup de peine à calmer. Je me promis bien dès-lors de ne plus tenter la même expérience, ou du moins de ne le faire qu'avec les plus grandes précautions; & pour ce jour-là, je m'en tins à tirer de ma malade quelques éclaircissements sur ce qu'elle venoit de voir.

Je la priai de m'expliquer ce qu'elle avoit vu sur le ruban gommé, pendant que je le frottois. J'ai vu, me dit-elle, un fluide tout différent du vôtre, il est beaucoup plus pâle, & en même temps plus épais. Ce fluide ne jetoit pas des étincelles comme en donne le vôtre, il auroit plutôt ressemblé à celui du soleil. — Le fluide que vous avez vu sortir de cette machine repoussoit-il le mien? — Point du tout, votre fluide traversoit celui-là pour aller à la machine, & le fluide de cette machine alloit à vous très-lentement.

J'aurois bien voulu pouvoir pousser plus loin cette expérience, mais je ne pouvois le faire sans compromettre la santé de ma malade. Cette fille continuoit à avoir quelques mouvements convulsifs ; & malgré le plaisir qu'elle paroissoit prendre à voir ces fluides, je ne pouvois douter de l'impression fâcheuse que cette vue auroit pu produire à la longue : bientôt même la malade sentit à son gosier un goût très-fort de soufre, & qui la fit tousser ; peu de temps après elle se réveilla, je la calmai plus qu'à l'ordinaire ; & cependant, lorsque je la quittai, elle étoit plus fatiguée que de coutume. Ce qui l'étonnoit sur-tout, & l'incommodoit fort, c'étoit ce goût de soufre qu'elle avoit toujours à la gorge, & dont elle ne pouvoit imaginer la cause.

Mai 6.

Le 7, en arrivant au baquet, la Dlle. N. me parut être un peu inquiete de quelques douleurs aux coudes & aux genoux qu'elle avoit ressenties la veille au soir, & qui ne l'avoient point quittée depuis ; elle me dit aussi que le lait magnétisé qu'elle avoit pris en se couchant s'étoit aigri sur son estomac. Et une particularité bien remarquable qu'elle me dit encore, c'est que s'étant trouvée fort altérée pendant la nuit, & ayant voulu boire de son eau magnétisée, cette eau lui avoit

Mai 7.

paru être fort mauvaise, & elle lui avoit
Mai 7. trouvé un goût très-désagréable, de fort & de
souffre. Le matin de ce jour elle avoit voulu
prendre son lait magnétisé ; elle l'avoit trouvé
mauvais, & il s'étoit aigri comme celui de
la veille. Les douleurs aux coudes & aux
genoux continuoient ; & pendant qu'elle fut
au baquet, ma malade eut de fréquents maux
de cœur, & sa peau fut brûlante ; je la
magnétisai, de la tête aux pieds, le plus
fortement qu'il me fût possible.

L'après-midi je me hâtai de la mettre en
crise ; j'étois impatient de savoir d'elle quelles
avoient été les suites de l'expérience de la
veille ; & je ne laissai pas d'en avoir quelque
inquiétude. Je me pressai donc de l'interroger
à ce sujet, dès qu'elle fut endormie.

Comment vous trouvez-vous, lui dis-je,
de l'épreuve d'hier ? — Cet autre fluide que
vous mîtes en mouvement, gêna la circula-
tion du mien, & par-là il changea celle de
mon sang ; c'est ce qui m'a donné ce matin de
si grands maux de cœur, & cette chaleur
brûlante que j'éprouvois ; c'est aussi ce qui a
fait aigrir le lait que j'avois pris, & me donné
la diarrhée que j'ai eue tout aujourd'hui. —
Qu'auroit-ce donc été, si au lieu de présenter
mon pouce à ma machine, je vous avois fait
tirer à vous-même l'étincelle ? — Vous m'auriez

vu prendre des convulsions violentes, & tout le cours de la nature auroit été dérangé en moi. — Comment vous trouvez-vous à présent de cet autre fluide ? — Je le vois sortir lentement par toutes mes jointures, à mesure qu'en me magnétisant vous donnez plus de mouvement à mon fluide. — Voyez-vous ces deux fluides se mêler ensemble ? — Ils circulent l'un auprès de l'autre le long de mes nerfs, mais ils ne se mêlent point ; & à mesure que cet autre fluide sort par mes jointures, le vôtre circule sans se confondre avec lui. — N'est-il pas à craindre que ce dérangement que vous avez éprouvé ne change quelque chose à vos sommeils ou à vos époques ? — Si vous ne m'aviez pas magnétisée à bonne heure, & si vous n'aviez pas donné à mon fluide assez de force pour repousser le nouveau, celui-ci auroit changé tout à fait la circulation de mon sang, & tout auroit été dérangé ; mais comme j'ai été magnétisée à temps, la circulation a été rétablie ; & quand je me réveillerai aujourd'hui, je ne me ressentirai déjà plus de cet autre fluide. — Pourrez-vous continuer le lait ? — Il ne faut pas encore que j'en prenne ce soir, mais je pourrai recommencer demain matin ; il faudra continuer de le magnétiser, mais dans une huitaine de jours il passeroit très-bien sans être magnétisé.

Mai 7.

Mai 7. J'ai continué. Si je vous calmois à présent par les pouces, quel effet vous feroit-je ? — Vous me feriez beaucoup de mal ; vous soutireriez mon fluide, & cet autre fluide auroit plus de peine à sortir. — Et si je vous présentois la baguette ? — Vous me chargeriez trop, & vous me feriez souffrir, parce que cet autre fluide sortiroit trop vite. — Si un malade, sans être somnambule, avoit été fatigué par une semblable expérience, que penseriez-vous qu'il faudroit lui faire ? — Il faudroit le magnétiser & le charger fortement de fluide ; ce malade souffriroit davantage pendant quelques instants, mais ensuite il seroit bien soulagé.

L'épreuve que je venois de faire sur la nature du fluide électrique, ne me permettoit plus de croire que ce fluide fût le même que le fluide magnétique ; & quoique j'eusse toujours répugné à admettre dans la nature plusieurs agents différents entr'eux, je fus forcé néanmoins de convenir que si le fluide électrique & le fluide magnétique ont le même principe, ils diffèrent du moins dans leurs modifications. L'effet que la machine électrique avoit produit sur ma malade, me fit conjecturer encore que les temps d'orages ne sont accablants & ne nous fatiguent, que parce que l'air se trouvant alors plus chargé de fluide

électrique ;

électrique ; ce fluide gêne en nous la circulation du fluide universel, principe du mouvement ; & j'en conclus que dans ces temps d'orages il seroit très-utile de se faire magnétiser, ou du moins de se magnétiser soi-même, afin de rendre au fluide universel la supériorité de son mouvement sur celui du fluide électrique. Au reste, on verra dans la suite de ce journal que mes conjectures étoient bien fondées, & que ma malade étant en crise magnétique pendant un orage violent, elle éprouva des effets absolument semblables à ceux que lui avoit fait éprouver la machine électrique. Mai 7.

Je suis bien éloigné cependant de prétendre que l'électricité soit toujours, & dans tous les cas, contraire au magnétisme ; le temps & des épreuves multipliées pourront seuls nous apprendre ce que nous devons croire à ce sujet, & je n'ai garde d'établir mon opinion sur l'expérience que j'ai rapportée ; il me semble même qu'il peut se rencontrer quelques circonstances particulieres, dans lesquelles le magnétisme auroit plus de force, s'il avoit été précédé par l'application de l'électricité. Ne pourroit-on pas, par exemple, employer ce double moyen dans certaines paralysies ? Et en effet, si la paralysie n'est autre chose que la cessation du mouvement

dans les solides; si ce défaut de mouvement
Mai 7. provient de ce que le fluide trouvant les nerfs insensibles, soit par trop de relâchement, soit par une trop grande tension, il ne peut plus absolument circuler en eux, ne peut-on pas croire que tout ce qui pourra donner à ces nerfs un ébranlement quelconque, tout ce qui pourra mettre pour le moment ces nerfs en état de réagir sur le fluide, devra faciliter sa circulation? Or, l'électricité, par les secousses instantanées qu'elle produit, imprime aux nerfs ce mouvement factice. On pourroit donc ce me semble, & dans le cas que je viens de citer, abréger le traitemnt magnétique, en y joignant de temps en temps le secours de l'électricité: mais j'en reviens toujours à dire que ces cas particuliers doivent être très-rares; & si le fluide électrique s'oppose à la circulation du fluide magnétique, comme je suis fondé à le croire jusqu'à présent, il est certain que pour peu que les nerfs du malade aient de ressort, l'électricité sera toujours inutile & souvent nuisible à ces malades, du moins lorsqu'on voudra l'adapter au traitement magnétique.

Le 8 au matin il n'y eut point de ba-
Mai 8. quet, & je magnétisai la Dlle. N. chez elle; je la trouvai beaucoup plus tranquille que la veille; elle n'avoit plus de douleurs aux join-

cures, le goût de soufre n'étoit plus à son gosier, & le lait du matin n'avoit point aigri. Mai 3.

L'après-midi elle entra en crise comme à l'ordinaire; le temps approchoit où elle ne devoit plus dormir, & je voulois mettre à profit ses derniers sommeils, pour m'assurer bien positivement qu'elle ne voyoit en elle d'autre mal que la suppression de ses règles. Je la pressai donc de nouveau ce jour-là de bien examiner son intérieur, & de s'assurer qu'il n'y avoit point d'autres causes de maladie. Pensez-vous, me répondit-elle, que s'il y avoit eu dans moi quelque dérangement, quelques obstructions un peu considérables; si même je n'avois pas été aussi avancée que je le suis dans la guérison de cette suppression de mes regles, j'eusse été quitte à si bon marché de l'expérience que vous fîtes avant-hier? Si ce nouveau fluide avoit rencontré trop d'obstacles, il ne seroit pas sorti aussi aisément qu'il l'a fait, j'aurois souffert beaucoup plus, & la circulation du sang auroit été troublée.

Rassuré par cette réponse, je priai ma malade de me dire comment il faudroit la magnétiser, depuis le jour où elle cesseroit de dormir, jusqu'à celui où ses regles paroîtroient. Elle me dit que pendant cet intervalle je devois la magnétiser régulièrement tous les

matins au baquet, & le soir chez elle, pendant une heure au moins, qu'il faudroit la magnétiser principalement sur l'estomac, un peu sur le ventre, & descendre jusqu'en bas sans m'arrêter sur les genoux; & qu'enfin je terminerois chaque séance en présentant d'abord mes mains étendues à son cou, & les faisant descendre vis-à-vis des côtés, & ensuite la même chose, en touchant le corps. Pendant le temps de mon époque, continua ma malade, il faudra me magnétiser, principalement sur les reins & sur l'estomac, ramener quelquefois en bas l'une de vos mains alternativement, & vous terminerez alors chaque séance en me magnétisant sur les côtés jusqu'aux genoux, où vous arrêterez pendant quelque temps vos pouces, tenant les autres doigts élevés; enfin, ajouta-t-elle, de mon époque de mai à celle de juin, vous me magnétiserez de même que du 11 au 15 de ce mois.

Mai 8.

Après m'avoir donné tous ces renseignements nécessaires, ma malade se réveilla; je la calmai, &, lorsque je la quittai, elle étoit parfaitement bien.

Mai 9. Le 9 il n'y eut rien de particulier au baquet.

L'après-midi je m'occupai encore, comme

j'avois fait la veille, à recueillir tous les renseignements qui devoient me mettre en état d'achever le traitement de ma malade; je lui demandai, entr'autres choses, si elle feroit bien de continuer le lait. Je pourrai, me répondit-elle, cesser d'en prendre pendant les trois jours que durera mon époque prochaine; mais il faudra m'y remettre ensuite jusqu'à l'époque de juin, & passé l'époque prochaine il ne sera plus nécessaire de le magnétiser; il passera bien sans cela; il faudra seulement me faire prendre, après mon époque de juin, trois drachmes de rhubarbe en trois jours. A ce sujet je dois rappeller ici ce que j'ai déjà dit, que pendant près de deux ans les médecins avoient inutilement tenté de faire prendre le lait à ma malade; que ce lait n'avoit jamais pu passer, de quelque maniere qu'il eût été coupé; & que depuis cinq semaines que ma malade en avoit pris réguliérement soir & matin, & avec la seule précaution de le magnétiser, il avoit toujours passé très-bien, excepté le jour où j'avois fait mon expérience sur l'électricité. Mai 9.

Je demandai encore à ma malade si elle ne pouvoit pas voir déjà le temps de son époque de juillet: elle me répondit qu'elle le voyoit très-bien; que le 20 juillet elle auroit des coliques assez fortes, & qui dureroient

pendant trois jours ; qu'ensuite, le 28 dans la
Mai 28. matinée, les regles paroîtroient.

Après avoir dormi pendant près de deux heures, du sommeil le plus tranquille, ma malade se réveilla, & je la calmai comme à l'ordinaire.

Le matin du 10 la Dlle. N. fut un peu
Mai 10. plus fatiguée qu'à l'ordinaire au baquet ; de sorte qu'au lieu de la magnétiser, je me contentai de la calmer.

D'après toutes les annonces que m'avoit faites ma malade, le sommeil de l'après-midi de ce jour devoit être la derniere de ses crises : le travail intérieur des regles étoit achevé, & tous les efforts de la nature, pendant les jours suivants, devoient se borner à manifester ce travail au dehors ; à l'époque annoncée pour le 15, à huit heures & demie du soir. Tout ce que j'avois vu jusqu'à ce jour ne me laissoit guere douter de l'accomplissement qui suivroit ces dernieres annonces ; je ne songeois donc qu'à me faire répéter toutes les instructions que ma malade m'avoit déja données pour l'avenir, lorsque cette fille, mettant fin à mes questions, me fit d'elle-même une annonce d'un genre tout différent ; je la jugeai du moins ainsi, & ne pouvant pour lors m'en donner à moi-même aucune explication, je

fus tenté, dans le premier moment de surprise, de la regarder comme étant l'effet d'un délire qui devoit changer toutes les idées que je m'étois faites sur le somnambulisme. Cependant, en réfléchissant sur tout ce qui s'étoit passé jusque-là, en considérant l'exactitude & la ponctualité avec lesquelles j'avois vu toutes les annonces de ma malade s'effectuer constamment & à la lettre, je ne pouvois soupçonner que cette fille m'eût trompé, & encore moins que ses sommeils eussent été des accès de délire. J'étois dans cette disposition d'esprit, lorsque ma malade me fit l'étrange annonce que je vais rapporter. Mai 10.

Elle venoit de me répéter ce qu'elle m'avoit déjà dit la veille, que l'époque de ses regles pour le mois de juillet seroit le 28, & qu'elle seroit précédée par des coliques assez fortes, qu'elle auroit les 20, 21 & 22 du même mois. Elle m'avoit encore assuré qu'après cette époque de juillet elle seroit désormais réglée exactement tous les mois, comme elle l'avoit été avant sa maladie; lorsque, se recueillant en elle-même, & après quelques moments de réflexion, elle me dit : Je vois très-bien que j'aurai mes regles le 28 de juillet; mais je vois aussi qu'avant cette époque il m'arrivera un accident qui dérangera ces regles. Je me hâtai de la questionner, & elle continua ainsi : Quand je suis éveillée j'ai la plus

Mai 10.

grande envie d'aller passer une partie de l'été à la campagne ; mais actuellement je prévois que ce voyage me sera funeste. — Voyez-vous en vous, repris-je alors, quelque cause de dérangement ? — Non, cette cause ne me paroît point être en moi, je n'y vois rien du moins qui ait rapport à l'accident que je prévois : je serois fort en peine de vous dire comment je prévois cet accident ; mais enfin j'en ai une espece de pressentiment que je crois certain : je prévois que le 10 juillet je voudrai aller à la campagne, je voudrai monter à cheval, & que si j'y monte je ferai une chûte dont les suites me seront funestes.

Surpris au dernier point de cette étrange *prédiction*, je pris assez sur moi cependant pour demander à ma malade quelques détails sur cet événement. Ce jour-là, me répondit-elle, je tomberai de cheval ; la frayeur que j'en aurai m'occasionera une perte à la suite de laquelle mes regles seront de nouveau supprimées, & il me semble que je n'en guérirai jamais. — N'êtes-vous pas maîtresse de prévenir cet accident en ne montant pas à cheval ? — Sans doute, & si je le voyois étant éveillée, comme je le vois à présent, je me garderois bien d'aller à la campagne avant mon époque de juillet. — Si je ne vous empêchois pas d'y aller, voyez-vous quelles

seroient les particularités de cet accident ? — Oui, je les vois ; aussi-tôt après ma chûte la perte paroîtra, & j'aurai une fievre violente qui durera vingt-quatre heures ainsi que la perte, & après cela je ne serai plus réglée. Telle fut en substance la conversation singuliere qui termina le sommeil du 10, & ma malade se réveilla quelques instants après. Mai 10.

Dans le nombre des magnétiseurs qui liront ce journal, il en est certainement plusieurs qui ne verront rien de bien frappant dans le fait que je viens de rapporter ; accoutumés à des merveilles bien plus étonnantes, ils seront surpris seulement de l'embarras où je me trouvai pour lors, & de la peine que j'eus à concevoir cette prédiction. Ceux au contraire qui, comme moi, n'ont encore pu reconnoître dans les somnambules magnétiques que des machines merveilleusement organisées ; ceux qui, témoins chaque jour de la justesse & de l'exactitude des pressensations, n'ont pas été cependant à portée de reconnoître aussi le pressentiment chez le somnambule ; ceux-ci, dis-je, seront sans doute aussi surpris que je le fus alors. Ils concevront combien je dus être étonné & même épouvanté en découvrant ce nouvel ordre de choses ; & en effet, je trouverai pour lors cette prédiction tellement opposée à nos idées reçues & aux principes que je m'étois

formés, que je n'aurois pas balancé un mo-
Mai 10. ment à suspecter ma malade, s'il n'eût pas été déraisonnable de le faire après tout ce que j'avois vu.

Je n'avois point oublié le ver qu'elle avoit découvert en elle, le remede qu'elle avoit choisi & la destruction de ce ver arrivée exactement au temps prévu : je ne pouvois d'ailleurs me dissimuler, & je voyois, comme tout le monde, que la Dlle. N., abandonnée des médecins & condamnée généralement lorsque j'entrepris sa guérison, étoit devenue, par son embonpoint & par le retour de sa santé, un sujet d'étonnement pour tous ceux qui l'avoient connue. Ces considérations étoient déjà bien propres à me rendre plus circonspect dans mes jugements : d'ailleurs, je m'étois fait une loi de ne jamais nier ce que je ne pouvois concevoir ; & n'ayant après tout que quelques jours à attendre pour vérifier l'une des principales annonces que m'avoit faites ma malade, celle de la venue des regles pour le 15 mai, je pris le parti que chacun, ce me semble, devroit toujours prendre en pareil cas, je suspendis mon jugement : je me promis bien de veiller scrupuleusement sur ma malade ; j'attendis, non pas l'événement du 10 juillet, il auroit été fort imprudent, selon moi, de jouer la vie de ma malade contre

une incrédulité qui pouvoit n'être chez moi qu'un effet de mon peu de lumieres, & j'étois bien résolu à prévenir cet événement ; mais j'attendis que le temps me présentât quelque occasion nouvelle & moins périlleuse de vérifier les prédictions morales des somnambules. Je me flattai que peut-être un jour elles me paroîtroient moins merveilleuses ; que je reconnoîtrois peut-être que ce que j'avois regardé comme prédiction morale, comme dévination, n'étoit rien moins que cela ; & après tout, disois-je alors, si ces faits que nous appellons moraux se répetent, si ces prédictions de futur contingent se réalisent, dussions-nous ne jamais les expliquer, dussions-nous même ne jamais les concevoir, il faudra bien pourtant nous accoutumer à les croire comme nous faisons de tant d'autres choses que nous ne saurions expliquer. Mai 16.

Cette disposition d'esprit ne fut point en moi l'effet d'une prévention outrée, ni celui d'un aveugle enthousiasme : je ne niois pas, ce n'auroit pas été là le moyen de m'instruire, mais je doutois ; & l'on verra, par la suite de ce journal, que ce doute ne m'a quitté que lorsque, éclairé par des nouvelles épreuves du même genre, j'ai cru pouvoir me rendre raison des faits prétendus moraux, & les dépouiller de tout ce qu'ils avoient de merveilleux.

Mai 11. Le 11, la Dlle. N. fut, le matin, au baquet comme à l'ordinaire.

L'après-midi, je la magnétisai pendant une heure & demie, & je mis à mon magnétisme toute la force dont je fus capable. Il s'agissoit ce jour-là de vérifier l'une des annonces que ma malade m'avoit faite depuis longtemps, lorsqu'elle m'avoit dit que, le 11 mai, elle se *reposeroit de dormir*. Je n'avois pu m'empêcher jusque-là d'apporter à ce traitement un fond de méfiance que mon peu d'expérience dans le magnétisme rendoit excusable, & que la prédiction singulière de la veille avoit encore augmenté : cette méfiance cependant avoit toujours été subordonnée au désir de faire le bien ; & si je cherchois continuellement à me précautionner contre toute surprise, cette prudence nécessaire ne me rendoit point injuste ; je voulois bien voir ; je ne voulois pas être trompé : mais, en même temps, je sentois que pour me tromper ainsi pendant six semaines consécutives, il auroit fallu une ruse étonnante, une mémoire prodigieuse & une étendue de connoissances qui m'auroient infiniment plus étonné que ne pouvoient faire toutes les merveilles du somnambulisme dans une fille du peuple, simple & sans éducation, dans une fille qui n'avoit d'ailleurs aucun intérêt à me tromper, dans

une fille enfin qui n'auroit pas pu feindre auſſi le rétabliſſement de ſa ſanté.

Mai 11.

Malgré tous ces préjugés favorables, je me tenois toujours en garde contre l'erreur ; & j'allois au devant de tout ce qui auroit pu me déſabuſer. Ce fut dans cet eſprit que l'après-midi du 11 mai, j'appliquai tous mes efforts à faire tomber ma malade en criſe : mais ce fut en vain ; elle eut bien une criſe très-caractériſée, ſemblable à celles qu'elle avoit eues les 7, 8 & 9 avril, & dont il me fut facile de ſaiſir toutes les nuances, mais j'eus beau faire, cette criſe ne fut point le ſomnambuliſme. Ma malade eut d'abord des bâillements fréquents, elle éprouva une laſſitude conſidérable, puis elle tomba dans l'accablement, & enfin elle reprit la même gaieté, elle éprouva le même bien être qu'elle avoit éprouvé les jours précédents à ſon réveil : voyant que je m'obſtinerois inutilement à vouloir l'endormir, je la calmai enfin après une heure & demie de magnétiſme.

Les ſéances des 12, 13 & 14 ne me préſenterent rien de particulier. La Dlle. N. fut le matin de ces jours-là au baquet, & ſes criſes du ſoir furent abſolument les mêmes que celle du 11 ; elle ſe plaignit ſeulement, pendant ces trois jours, de maux de cœur

Mai 12, 13 & 14.

fréquents ; ses jambes devinrent fort pesantes ;
Mai 12, 13 & 14. les pieds étoient enflés & douloureux ; & toutes les fois qu'elle se mit au baquet, ou lorsque je la magnétisois, elle ressentit constamment une chaleur brûlante dans les reins, dans le ventre, aux pieds & aux genoux. Tous ces symptômes me parurent annoncer la venue prochaine des regles.

Mai 15. Le matin du 15, je magnétisai la Dlle. N. chez elle pendant une heure & demie : elle continuoit à avoir de grands maux de cœur ; & pendant que je la magnétisois, elle commença à ressentir quelques maux de reins & des coliques légeres. Voulant sur-tout éviter de lui laisser prendre le moindre soupçon sur l'heureux dénouement que j'attendois pour ce jour-là, & dont elle ne se doutoit nullement, j'essayai de lui donner le change sur les coliques dont elle se plaignoit : je lui dis que sans doute ses coliques provenoient de ce que le lait du matin, quoique bien magnétisé, n'avoit pas passé aussi bien qu'à l'ordinaire. Ma malade ne s'y méprit point ; je n'ai pas mal à l'estomac, me dit-elle, je n'ai point de diarrhée, & je sens bien d'ailleurs que mes coliques sont de l'espece de celles que j'avois aux temps de mes époques ; je vois bien cependant que ce ne peut être cela, puisqu'il

n'y a pas trois semaines que j'ai eue, pendant plusieurs jours, des coliques semblables & bien plus fortes. Je n'eus garde de la désabuser, & je la laissai souffrant toujours. Mai 15.

La crise de l'après-midi fut la même que celle des jours précédents : ma malade continuoit à avoir quelque coliques & des maux de reins, que le magnétisme ne fit qu'augmenter ; ses pieds étoient brûlants, & elle ressentoit toujours une grande chaleur dans le bas ventre. Après l'avoir magnétisée pendant une heure & demie, je la laissai souffrante, mais ne se doutant certainement pas de la révolution qui se préparoit.

Cette révolution, qui devoit opérer la guérison de ma malade, devoit aussi fixer une bonne fois mes idées & déterminer mon jugement. Tout ce que j'avois vu jusqu'alors, le rétablissement sensible de ma malade, l'accomplissement des diverses annonces qu'elle m'avoit déjà faites, tout cela, dis-je, me paroissoit être un préjugé bien fort : mais enfin cet amendement auroit pu être regardé, à toute rigueur, comme étant un effet du hasard ou l'effort de la seule nature ; les annonces pouvoient avoir été concertées. Je sentois bien que la Dlle. N. n'avoit eu aucun intérêt à se jouer ainsi de ma crédulité d'une maniere d'ailleurs fort éloignée de son caractere ; mais enfin la

vanité, l'envie d'intéresser, d'occuper les esprits, auroient bien pu entraîner une fille, Mai 17. jeune & fort pauvre, dans un manege d'intrigues & de supercherie ; & après tout, aucune des annonces dont j'avois vu jusqu'alors l'accompliſſement, n'avoit été de nature à pouvoir être vérifiée d'une maniere bien certaine ; au lieu que l'apparition des regles à un moment déterminé, pouvoit être conſtatée ſans équivoque ; & les moyens que je comptois prendre pour m'aſſurer du fait ſans alarmer la malade, me garantiſſoient qu'elle ne pourroit pas m'en impoſer en cette occaſion.

Tous ces raiſonnements, toutes ces précautions que l'entêtement ou la mauvaiſe foi auroient dictés à un incrédule décidé, la prudence me les avoit ſuggérés ; & je déſirois de trop bonne foi de connoître la vérité, pour ne pas me précautionner de mon mieux contre toute ſurpriſe. Aujourd'hui qu'une multitude de faits ſemblables ne me laiſſent plus même la liberté de douter, je reviens avec peine ſur les détails minutieux qui me préoccupoient ſi fort dans ce temps là : mais je n'ai pas cru qu'il fût inutile de retracer ici la ſituation où ſe trouvoit alors mon eſprit, ne fût-ce que pour convaincre les incrédules que je ne fus ni plus dupe ni plus aveuglé qu'ils auroient pu l'être.

A huit heures du soir je retournai chez la Dlle. N. ; je motivai cette visite hors d'œuvre sur l'inquiétude que m'avoient laissée ses souffrances de l'après-midi ; j'eus soin de me faire accompagner par trois femmes que ma malade connoissoit, & sur la probité desquelles je pouvois compter entiérement : ces femmes ignoroient encore quels étoient mes projets ; je les avois priées seulement de se rendre sans affectation chez la Dlle. N. Mai 15.

A mon arrivée chez cette fille, j'appris que sur le soir elle avoit voulu faire un tour de promenade, mais qu'elle y avoit pris des tourments de tête si violents, qu'elle avoit été forcée de rentrer chez elle ; elle avoit aussi saigné par le nez : je la trouvai souffrant bien assez de la tête, & extrêment accablée. Ce fut alors, pour la premiere fois, que je commençai à lui donner, comme au hasard, quelques soupçons sur l'apparition prochaine de ses regles ; je voulois sur-tout constater le moment préfix où elles paroîtroient, & pour cela, il falloit bien que je lui fisse naître l'idée de s'en occuper ; d'ailleurs, me proposant de ne plus la quitter jusqu'au moment du dénouement, je ne pouvois plus craindre que cette réflexion de ma part pût donner jour à aucune supercherie. Je dis donc à ma malade que ses souffrances ne me paroissant point na-

turelles, & qu'étant beaucoup plus fortes en
Mai 15. ce moment qu'elles n'avoient été trois semaines auparavant, je ne ferois point surpris que les regles paruſſent pour cette fois; je la priai de s'en éclaircir ſur le champ, & j'ordonnai aux femmes qui m'avoient ſuivi, de s'en aſſurer avec l'exactitude la plus ſcrupuleuſe.

Il étoit en ce moment huit heures & un quart, rien n'avoit encore paru, mais le mal de tête de ma malade augmentoit conſidérablement; enfin à huit heures vingt-trois minutes elle ſe plaignit que ce mal devenoit inſupportable, & elle voulut ſe coucher. Ce ſigne que ma malade m'avoit annoncé depuis plus d'un mois dans une de ſes criſes, m'avertit du moment où les regles commençoient à paroître; j'inſiſtai alors pour une nouvelle vérification, & elle fut faite comme la premiere par les trois femmes qui ne nous avoient point quittés. Je fus bientôt inſtruit du dénouement, lorſque ma malade oubliant toutes ſes ſouffrances & l'accablement où elle ſe trouvoit quelques minutes auparavant, accourut à moi, dans le premier tranſport de ſa joie & de ſa reconnoiſſance, en me diſant qu'elle étoit guérie, & que je lui avois ſauvé la vie.

Qu'on me pardonne tous les détails minutieux dans leſquels je viens d'entrer: j'avois

promis de rapporter fidellement & avec la plus grande exactitude toutes les particularités de ce traitement. Il eſt peut-être dans le journal que j'en donne pluſieurs faits beaucoup plus curieux & plus inſtructifs, mais aucun n'eſt aſſurément plus intéreſſant que celui que je viens de rapporter. Les ames ſenſibles m'auront vu ſans doute avec plaiſir, rappeller juſqu'aux moindres circonſtances d'un événement qui me fit goûter la douceur inexprimable d'avoir rendu la vie à un être malheureux. Les hommes prudents, qui ſans être convaincus de la puiſſance du magnétiſme, n'attendent que des faits bien avérés pour devenir les partiſans les plus zélés de cette découverte ſublime, ne ſeront pas fâchés de me ſuivre dans toutes les précautions que je pris moi-même pour m'aſſurer de la vérité. Les hommes plus réfractaires, ceux que leur intérêt, l'entêtement ou la prévention éloignent également, & de la conviction & des moyens de l'acquérir, verront du moins dans ces détails que je fus auſſi méfiant, autant circonſpect qu'ils auroient pu l'être eux-mêmes, & que ma conviction ne dut point être imputée à l'enthouſiaſme ni à l'exceſſive crédulité. Mai 15.

Pendant que je ſuis ſur le chapitre des incrédules, me permettroit-on de faire à ce

Mai 15.

sujet une digression qui suspendra pour un moment la suite des faits, mais qui n'est point étrangere cependant à l'objet que je me suis proposé en publiant ce journal. De toutes les découvertes qui ont été faites jusqu'à nos jours, aucune assurément ne fut aussi intéressante que l'est celle du magnétisme. Vue sous tous les rapports, cette découverte sublime doit rendre à jamais mémorable le nom de son auteur; & M. Mesmer, homme célebre pour ses contemporains, sera certainement un grand homme pour les âges futurs; tel est du moins le jugement que portent, & de la doctrine & de son auteur, tous ceux qui, partisans du magnétisme qu'ils ont pratiqué, croient pouvoir le regarder, en même temps, comme le secours le plus puissant que pût obtenir l'humanité souffrante, & comme la clef de toutes nos connoissances. Mais ce n'est point ainsi que le magnétisme est apprécié par le plus grand nombre. Proscrit d'abord par l'intérêt, ridiculisé par l'amour-propre & par la fausse gloire, il est aux yeux de plusieurs, le charlatanisme le plus abusif & même le plus dangereux, tandis que d'autres le regardent comme une chimere puérile & propre à occuper seulement quelques esprits foibles & crédules, auxquels l'enthousiasme a de tout temps tenu lieu du raisonnement.

Je ne prétends pas faire ici l'apologie du magnétisme. Que pourrois-je dire de plus, que ce qu'en ont écrit tant d'autres ; d'ailleurs la science du magnétisme ne doit être prouvée que par des faits ; & si cette science n'est point vaine, le concours de cette multitude de malades qui lui devront la vie, en constatera quelque jour l'existence, mieux que n'auroit pu faire les plus forts raisonnements. Mais sans m'ériger en apôtre du magnétisme, sans m'écarter du caractère qui me convient, celui d'un homme qui a vu, & qui dit seulement ce qu'il a vu, sans vouloir forcer les opinions, ne pourrois-je pas faire voir que ce magnétisme si décrié, que ce somnambulisme tant ridiculisé, n'ont rien de plus étonnant, rien de plus merveilleux qu'un grand nombre de faits antérieurs à la découverte du magnétisme, & qui n'ont jamais été révoqués en doute ? Je vais citer quelques-uns de ces faits, & j'aurai soin de les choisir dans des auteurs qui ne peuvent être suspects.

Mai 15.

Je ne rappellerai point ici le rapport que M. Maloüin fit en 1742 à l'académie royale des science. J'ai déja cité ce rapport dans l'une des notes de l'Essai sur la théorie, où j'ai donné le fait de M. Maloüin, comme un exemple du somnambulisme magnétique que la nature seule, livrée à elle-même, ou con-

Mai 15.

trariée par les remedes de l'art, peut procurer dans certains cas aux malades.

Je n'irai pas non plus parcourir les philosophes anciens pour débrouiller dans la masse de leurs opinions les premieres racines du magnétisme. Je ne citerai pas même ce qu'ont dit long-temps après eux Erasme, *in Encomio medicinæ. Cardan, de rerum varietate, lib. 8, cap. 43.* (La Motte, le Vayer, *Lettre 61*,) & tant d'autres auteurs graves & dignes de foi, qui nous ont transmis une multitude de faits, tous aussi merveilleux que peut l'être le somnambulisme magnétique, ou plutôt qui ne sont autres que ce somnambulisme lui-même donné par la nature. Je ne m'attacherai ici qu'à extraire de quelques auteurs plus récents & également respectables, un petit nombre de faits dont les témoins ne sont pas suspects.

M. de Sauvages, l'un des plus grands médecins de ce siecle, a consigné un de ces faits dans son rapport à l'académie des sciences de Montpellier; & cette académie jugea ce fait assez important, pour être communiqué à l'académie des sciences de Paris, laquelle en fit mention dans ses mémoires, (année 1742, p. 551, édit. in-12.)

M. de Sauvages parle d'une fille, & la vue; il faut l'entendre lui-même.

« Mlle. V***, fille âgée de vingt ans, est

» pâle, a toujours froid aux extrémités ; son
» caractere eſt d'être timide & ſenſible à la Mai 15.
» moindre injure. C'eſt vers la fin de janvier....
» qu'elle a eu quelques attaques de catalepſie,
» qui ayant augmentées l'obligerent de ſe rendre
» à l'hôpital-général de Montpellier, les mois
» d'avril & de mai ſuivants. Cette maladie
» fut compliquée d'une autre maladie ſingu-
» liere, pareille à celle des ſomnambules.....,
» je la détaillerai dans la ſuite..... Cette fille
» étoit dégoûtée & fort triſte....., elle étoit
» réglée pour le temps, mais très-peu pour
» la quantité.....; elle preſſentoit ſes attaques
» par une chaleur au front, &c..... »

Je paſſe ſous ſilence la deſcription que M. de Sauvages fait d'abord de l'état cataleptique de Mlle. V***, cet état eſt connu ; il a cependant une circonſtance bien extraordinaire & preſqu'incroyable, qu'il eſt à propos de remarquer. Après avoir dit que ſi dans l'état de catalepſie on fléchiſſoit la tête de cette fille, on la mettoit debout ſur un pied, les bras tendus en quelque poſture qu'on voulût choiſir, pourvu toutefois qu'on eût mis tout le corps en équilibre, cette fille conſervoit parfaitement juſqu'à la fin de ſon attaque la derniere attitude qu'on lui avoit donnée. Le médecin ajoute :

« Lorſque l'ayant miſe debout ſur ſes pieds,

» on venoit à la pousser, elle ne marchoit
Mai 15. » pas.... : elle glissoit comme si on eût poussé
» une statue. »

Voilà assurément un singulier automate ; mais écoutons l'auteur de la relation.

« Jusqu'ici cette fille nous fait voir une » maladie, qui, quoique rare, n'est pas sans » exemple : mais en voici une autre fort sin- » guliere qui s'y est jointe.

» Dans les mois d'avril & de mai..., elle » eu plus de cinquante attaques d'une autre » maladie, dans lesquelles on distinguoit trois » temps. Le commencement & la fin étoient » des catalepsies parfaites, telles que nous les » avons vues ci-devant ; l'intervalle qui *duroit* » *quelquefois un jour entier*, ou du matin au » soir, étoit rempli par la maladie, que les » filles de la maison appelloient *l'accident vif*, » donnant le nom *d'accident mort* à la catalepsie.

» On va voir des phénomenes que j'aurois » cru simulés, si je ne m'étois assuré de la » réalité par mille épreuves : les occasions » s'en présentoient souvent.

» M. *** que j'avois prié de m'aider de » ses conseils, & quantité de curieux ont été » témoins de ce que je vais rapporter.

» Le 5 d'avril..... à 10 heures du matin, » je trouvai la malade au lit, la foiblesse & » le mal de tête l'y retenoit...., l'attaque de

» catalepsie venoit de la prendre, elle la
» quitta en cinq ou six minutes ; ce que l'on Mai 15.
» connut, parce qu'elle bâilla, se leva sur son
» séant, & se disposa à la scène suivante.

» Cette fille se mit à parler avec une viva-
» cité & un esprit qu'on ne lui voyoit jamais
» hors de cet état ; elle changeoit quelque-
» fois de propos, & sembloit parler à plu-
» sieurs de ses amies qui s'assembloient au-
» tour de son lit ; ce qu'elle disoit avoit quel-
» que suite avec ce qu'elle avoit dit dans son
» attaque du jour précédent, où ayant rap-
» porté mot pour mot une instruction en
» forme de catéchisme qu'elle avoit entendu
» la veille ; elle en fit des applications mo-
» rales & malicieuses à des personnes de la
» maison, qu'elle avoit soin de désigner sous
» de noms inventés, accompagnant le tout
» de gestes & de mouvements d'yeux qu'elle
» avoit ouverts enfin, avec toutes les cir-
» constances des actions faites dans la veille,
» & *cependant elle étoit fort endormie ;* c'étoit un
» fait déjà bien avéré, & personne n'en doutoit
» plus, mais prévoyant que je n'oserois jamais
» l'assurer, à moins que je n'eusse fait mes épreu-
» ves en forme ; je les fis sur tous les organes des
» sens pendant qu'elle débitoit tout ses propos.

» En premier lieu, comme cette fille avoit
» les yeux ouverts, je crus que la feinte, s'il
» y en avoit, ne pourroit tenir contre un

Mai 15. » coup de la main appliquée bruſquement au » viſage ; mais cette expérience réitérée ne » lui fit pas faire la moindre grimace, elle » n'interrompit point le fil de ſon diſcours.

» Je cherchai un autre expédient, ce fut » de porter rapidement le doigt contre l'œil, » & d'en approcher une bougie aſſez près » pour brûler le cil des paupieres, mais elle » ne clignota ſeulement point.

» En ſecond lieu, une perſonne cachée » pouſſa tout-à-coup un grand cri vers l'oreille » de cette fille. . . . En tout autre temps elle » auroit tremblé de frayeur, mais alors cela » ne produiſit rien.

» En troiſieme lieu, je mis dans ſa bouche » de l'eau-de-vie, de l'eſprit de ſel armoniac; » j'appliquai ſur la cornée même la barbe » d'une plume & le bout du doigt, mais » ſans ſuccès : le tabac d'Eſpagne ſoufflé » dans le nez, les piqûres d'épingles, &c., » faiſoient ſur elle le même effet que ſur une » machine. »

Aſſurément on ne pouvoit nier après cela que cette fille n'eût perdu, non-ſeulement l'uſage de la vue, mais encore de tous les ſens extérieurs. . . . Cependant, continue l'auteur, & pendant toutes ces rudes épreuves, « cette fille parloit d'un ton plus animé & » plus gai : on nous annonça que la ſcene » ſe termineroit bientôt par des chanſons &

» des sauts. . . . En effet, peu de temps après » elle chanta, fit des éclats de rire. . . sauta » du lit en poussant des cris de joie : je m'at- » tendois à la voir heurter contre les lits voi- » sins ; mais elle enfila la ruelle, tourna très- » à-propos, évitant les chaises, les cabinets, » &, ayant fait un tour dans la salle (tou- » jours sans l'usage de la vue), elle enfila » de nouveau sa ruelle sans tâtonner, se mit » au lit, se couvrit, & peu de temps après » elle fut cataleptique. Dans moins d'un » quart-d'heure que la catalepsie (ou l'accident » mort) eut duré, cette fille revint comme » d'un profond sommeil, &, connoissant à » l'air des assistants qu'elle avoit eu ces acci- » dents, elle fut confuse & pleura le reste de » la journée, ne sachant d'ailleurs rien de ce » qu'elle avoit fait dans cet état, (*circonstance* » *remarquable.*) Mai 15.

» Comment une suspension si parfaite de » tous les sens peut-elle survenir dans un inst- » tant & se dissiper de même ? Comment la » concilier avec cette liberté de l'imagina- » tion, cette vivacité de pensées, & cette » promptitude à faire tous les mouvements » volontaires ? »

Je n'ai pas besoin d'ajouter rien à cette citation ; il n'est personne qui ne découvre dans Mlle. V*** une somnambule magné-

tique naturelle, & dans M. de Sauvages un médecin circonspect, mais observateur de bonne foi. Je passe à un autre fait plus merveilleux encore, mais qui n'est pas moins avéré : ce fait est tiré du nouveau recueil des voyages au nord de l'Europe, qui parut l'année derniere; il est rapporté par Johnson, dans la relation qu'il a donnée de son voyage aux Hébrides. Johnson est un auteur très-estimé parmi les Anglois; c'est un philosophe & un moraliste profond, qui a rempli la relation de réflexions les plus intéressantes sur les mœurs des Insulaires qu'il a visité en 1773. J'ai quelque idée que cet auteur n'est mort que l'année derniere : on ne sera pas fâché de voir comment ce philosophe raconte le fait, & les réflexions que ce fait lui a fait naître.

Mai 15.

« J'aurois passé pour fort peu curieux » (Johnson étoit alors à Oftig) si je n'avois » pas examiné, avec le soin le plus particu- » lier, la question de *second sight* ou de se- » conde vue. On doit désirer de mettre au » jour la vérité, ou de découvrir la fausseté » d'une opinion reçue pendant des siecles, » de tout un peuple, & établie chez les » descendants par une suite successive de faits.

» La seconde vue est une impression don- » née par l'esprit aux yeux, ou par les yeux

» à l'esprit, au moyen de laquelle les objets
» éloignés ou futurs sont apperçus comme Mai 15.
» s'ils étoient présents. Un homme en voyage,
» loin de chez lui, tombe de son cheval ;
» un autre, que je suppose à l'ouvrage aux
» environs de la maison du premier, le voit
» baigné dans son sang, & se représente même
» ordinairement le payſage & l'endroit où
» l'accident arrive ; quelquefois ce sera en con-
» duisant son bétail, en promenant son oisi-
» veté, ou se tenant assis au soleil, qu'il est
» *subitement* frappé de l'apparition d'une noce
» ou d'une procession funebre ; il compte
» même les personnes du deuil ou de la fête ;
» s'il les connoît il dit leurs noms ; s'il ne les
» connoît pas il dépeint leurs habillements :
» par cette faculté les choses absentes sont
» apperçues au moment où elles arrivent ;
» quant à celles qui doivent arriver, je ne sais,
» s'ils ont des regles pour déterminer le temps
» qui doit s'écouler entre la prédiction &
» l'événement.

» Cette faculté passive, car on ne peut
» pas l'appeller un pouvoir, n'est ni volon-
» taire ni constante ; ces apparitions ne sont
» point à volonté, on ne sauroit ni les com-
» mander, ni les retenir, ni les rappeller ; l'im-
» pression en est soudaine, l'effet souvent très-
» pénible.

Mai 15. » Par l'expreſſion de *ſeconde vue* il ſemble » qu'on entend un moyen de voir, ajouté à » celui que la nature nous a accordé.

» Je ne trouve pas qu'il ſoit vrai, comme » on le rapporte ordinairement, que le *ſecond* » *ſight* ne reçoive d'autres impreſſions que des » apparences ſiniſtres. Le bien ſemble avoir » part auſſi à ſes viſions, dans la même pro- » portion qu'on le rencontre dans la vie réelle: » preſque tous les événements remarquables » ont le mal pour baſe, & ſont des maux » qu'on éprouve ou qu'on évite. Nos ſens » ſont infiniment plus frappés de nos ſouf- » frances que de nos jouiſſances; ce qui fait » que les idées des peines prévalent dans preſ- » que tous les eſprits.

» On doit s'attendre à ce que la mort ſoit » ſouvent l'objet de ces viſions, puiſque c'eſt » un événement fréquent & important; mais » ils ne laiſſent pas de voir auſſi des incidents » plus agréables.

» Un gentilhomme du pays me diſoit, » qu'ayant une fois entrepris un voyage hors » de ſon iſle, un de ſes domeſtiques de la- » bourage avoit prédit ſon retour & déſigné » la livrée de ſon valet, qu'il n'avoit jamais » porté à la maiſon, & que ſon maître lui » avoit donné dans le cours du voyage, ſans » deſſein prémédité.

» On entend dire communément, dans les » pays-bas de l'Ecoſſe, que l'opinion de la » *ſeconde vue* prend le même chemin que les » autres ſuperſtitions, & que ſa réalité n'eſt » plus admiſe que par la partie la plus groſ- » ſiere du peuple : j'ignore juſqu'à quel point » elle a pu jamais prévaloir, ou quel degré » de confiance elle a perdu. Les habitants » des iſles, de tout état & de tout rang, » l'admettent univerſellement, excepté les » miniſtres qui la déſavouent, & qui ſont » accuſés de la déſavouer, par eſprit de ſyſ- » tême & contre leur conviction. . . . Un » d'eux me dit avec franchiſe qu'il étoit » venu à Oſtig dans la réſolution de n'y pas » croire : il ne manque pas, en effet, de rai- » ſons de rejeter cette opinion ; elles ſe pré- » ſentent d'elles-mêmes. Mai 15.

» Cette faculté d'appercevoir des événe- » ments hors de la portée de la vue eſt lo- » cale, & pour l'ordinaire inutile : c'eſt une » atteinte à l'ordre commun des choſes, ſans » qu'on en puiſſe donner aucune raiſon, & » ſans aucun avantage ſenſible ; elle n'eſt » allouée qu'à un peuple très-peu éclairé, » & même pour l'ordinaire à la partie de » ce peuple la plus pauvre & la plus igno- » rante.

» A ces objections qu'on oppoſe avec con-

Mai 15.

» fiance, on peut répondre qu'il n'appartient
» pas à un être auſſi borné que l'homme,
» auſſi incapable d'embraſſer, dans ſes ſpécu-
» lations, le ſyſtême de l'univers, de pro-
» noncer ſi une choſe eſt convenable ou non,
» ſi elle a dû entrer ou non dans le plan
» général. Avec une intelligence auſſi limi-
» tée, ne pouvant poſer de principe ſolide,
» quelle conſéquence pourrions-nous en dé-
» duire! La faculté de *ſeconde vue* n'eſt mer-
» veilleuſe que parce qu'elle eſt rare; car,
» conſidérée en elle-même, elle n'implique
» pas plus de difficulté que les ſonges, peut-
» être même que l'exercice régulier de la
» faculté de penſer. Chez toutes les nations
» & dans tous les ſiecles, on a cru qu'il pou-
» voit y avoir des impreſſions qui ſe commu-
» niquoient ou frappoient l'imagination d'une
» maniere inconnue; on en a cité des exem-
» ples d'une telle évidence, que ni *Bacon* ni
» *Bayle* n'ont pu y réſiſter. Ces impreſſions
» ſoudaines, confirmées enſuite par l'événe-
» ment, ont été éprouvées par plus d'une
» perſonne, & tous ceux qui ont été dans ce
» cas ne les ont ni avouées ni publiées. La
» faculté de la *ſeconde vue* eſt ſeulement plus
» commune dans les iſles; mais elle n'eſt nulle
» part totalement inconnue, & là où nous ne
» trouvons pas des exemples & des faits ſuffi-

» ſants

» sants pour nous décider, nous devons savoir
» nous rendre à la force des témoignages. Mai 15.
» Ceux qui prétendent à cette faculté n'en
» ont jamais espéré ni tiré aucun profit: c'est
» une *affection involontaire* dans laquelle l'espé-
» rance ni la crainte ne paroissent avoir au-
» cune part: ceux qui en font profession ne
» s'en glorifient pas, comme d'un privilege,
» aux yeux des autres; ils ne jouissent d'au-
» cune distinction avantageuse; ils ne sont
» dont point tentés de feindre, & leurs au-
» diteurs n'auroient aucun motif d'encourager
» l'imposture.

» Il n'est pas facile de discourir avec ces
» *Voyants*; il y en a un vivant à Sky, avec
» qui j'avois été bien aise de converser; mais
» il est ignorant & grossier, & ne sait pas
» un mot d'Anglois.

» Il y a si peu de personnes riches dans
» ces contrées, en comparaison des autres,
» que si cette faculté est distribuée au hasard,
» elle ne peut être accordée que rarement à
» un homme bien élevé: cela est cependant
» arrivé quelquefois; il y a actuellement
» (1773) un gentilhomme dans les monta-
» gnes, doué de *seconde vue*, qui se plaint
» des terreurs auxquelles il est exposé.

» Cette faculté n'est pas toujours une pres-
» cience; ceux qui en sont doués sont quel-

» quelois frappés d'images dont l'événement
Mai 15. » seul leur donne l'explication; ils disent ce
» qu'ils ont vu à d'autres, qui dans ce mo-
» ment-là n'en savent pas plus qu'eux, mais
» qui peuvent devenir dans la suite des té-
» moins suffisants par la comparaison de
» l'événement, avec le récit qui l'a pré-
» cédé.

» Il auroit fallu plus de temps que je n'en
» avois pour recueillir un nombre de témoi-
» gnages suffisant pour la satisfaction du pu-
» blic, ou même pour la mienne. Il y a
» contre cette opinion une apparente analo-
» gie de choses vues confusément & mal
» conçues, & en sa faveur le cri de toute
» une nation convaincue qu'elle est bien fon-
» dée; conviction cependant qui pourroit se
» réduire finalement à un préjugé de tra-
» dition: je n'ai jamais pu parvenir jusques
» à avoir cette conviction; je suis arrivé seu-
» lement au point d'être disposé à l'avoir. »

Je n'ajoute rien au récit de Johnson; je demande seulement quel est l'observateur impartial qui ne raisonnera & ne conclura de même au sujet de nos somnambules magnétiques.

On peut tirer encore du même recueil un autre fait bien frappant, & qui prouve de la maniere la plus inconteſtable l'influence

réciproque qui existe entre tous les corps, au moyen du fluide émané d'eux. Ce fait est celui de la maladie qui attaque les habitants de St. Kylda, l'une des Hébrides, à l'arrivée d'un étranger dans leur isle. Cette maladie, qu'ils appellent la *maladie du gouverneur*, est détaillée dans le compte que Mac-Aulay, missionnaire de l'église Anglicane, en rendit en 1758. Cet ecclésiastique, fortement prévenu contre la vérité du fait qu'il regardoit comme un bruit populaire, s'étoit, de plus, transporté aux Hébrides, muni des instructions les plus détaillées & les plus sages, dans la seule vue de le vérifier; il ne tarda pas à s'en convaincre par ses propres yeux, & voici le témoignage qu'il en rendit lui-même à la société qui l'avoit député. Mai 15.

« Le troisieme jour (dit-il), après mon » arrivée dans l'isle, quelques-uns des habitants » découvrirent des symptômes évidents de la » maladie contagieuse, tels que le froid excessif, » l'enrouement, la toux, le crachement de » phlegmes, &c., & dans l'espace de huit » jours toute la petite communauté fut infec- » tée de cette épidémie : ainsi je ne pouvois, » sans rejeter la conviction la plus convain- » cante de toutes, c'est-à-dire, l'évidence de » mes sens, soupçonner que leurs plaintes alors » fussent imaginaires.

Mai 15. » Mde. Leod (étrangere à St.-Kylda) » me confirma elle-même que pendant les » trois premieres années qu'elle habita dans » cette isle, elle échappa à la contagion gé- » nérale ; mais dans la suite, étant pour ainsi » dire naturalisée dans ce pays, elle y par- » ticipa annuellement pendant tout le temps » qu'elle y demeura.

« L'odeur des maisons & des vêtements » des Kyldéens, ainsi que leur haleine, est » très-nuisible à un étranger : il se trouve » incommodé quand un habitant de cette » isle est auprès de lui ; & pendant deux ou » trois jours, il respire un air épais très-mal » sain. On croiroit facilement qu'il pouvoit » être attaqué d'une maladie extraordinaire à » son arrivée dans ce lieu ; mais il est pro- » bable & même concevable que la quantité » de nouvel air qu'il porte autour de lui, ou » l'odeur de ses habits, ou même son souffle, » peuvent affecter les naturels du pays, quoi- » qu'ils disent tous que la société des étran- » gers leur est aussi difficile à supporter, » pendant quelque temps, que la leur peut » l'être aux nouveaux venus, & qu'ils respi- » rent difficilement l'air pénétrant qui les » environne quand ils sont près d'eux. »

Au surplus, dit encore M. Mac-Aulay, « la société respectable (qui m'employoit,)

» & quelques personnes de beaucoup d'esprit, » qui avoient les mêmes soupçons que moi » sur la réalité de cette observation, me re- » commanderent de faire sur cet objet les » recherches les plus exactes : mais je puis » les assurer, ainsi que le public, qu'il n'y a » pas un Kyldien ni un seul habitant d'Harris » qui ait été à St.-Kylda dont je n'aie eu » une affirmation unanime sur la certitude de » ce fait ; & quoique mon témoignage doive » contribuer à l'appuyer, & qu'autrefois je ne » pusse le croire, il ne me seroit pas possi- » ble maintenant de le nier sans blesser la » vérité ».

Mai 15.

On voit par le fait que rapporte Mac-Auley, qu'il existe réellement une peuplade entiere dont les individus sont tellement constitués, que l'*effluvium* sortant du corps d'un ou de plusieurs étrangers, agit assez puissamment dans la simple approche pour déranger leur organisation, & leur occasioner une maladie grave ; tandis que réciproquement le fluide sortant du corps de ces individus affecte désagréablement, mais d'une maniere moins sensible, les étrangers qui les abordent ; & cela jusqu'à ce que l'équilibre étant rétabli par la continuité du séjour, l'insulaire & l'étranger n'éprouvent plus aucune altération sensible dans leur organisation.

Mai 15. Indépendamment de l'analogie qu'on remarque entre ce phénomene & les effets journaliers du magnétisme, ce fait pourroit encore, ce me semble, servir à décider la question qui s'est élevée entre d'habiles médecins : les uns ont prétendu que les maladies contagieuses ne se gagnoient que par le contact ; enforte que si l'on parvenoit à isoler un malade, ceux qui l'environneroient sans le toucher n'auroient aucun risque à courir.

Les autres ont prétendu qu'on auroit beau isoler les malades, que l'air ambiant étoit un conducteur suffisant des épidémies.

Le fait de St.-Kylda décideroit en faveur de ces derniers.

Je devrois m'arrêter ici ; & les longues citations dans lesquelles je viens d'être comme entraîné, m'ont déjà trop écarté de mon sujet. Je ne peux cependant m'empêcher de rappeller encore l'hommage que vient de rendre au magnétisme un homme dont les talents & les connoissances sont généralement connus. Voici ce que dit à ce sujet l'auteur d'un ouvrage nouveau intitulé : *Essais sur l'histoire médico-topographique de Paris*, 1786 ; & son jugement doit avoir d'autant plus de poids, que cet auteur, avant de le porter, a voulu tout voir, tout expérimenter par lui-même.

M. M**, commence par nous précautionner

d'une maniere générale contre cet esprit de critique & de méfiance qui précipite trop souvent nos jugements sur les choses que nous ne connoissions pas encore. « Combien de » choses, dit-il, mal présentées dans un » temps, ou trop outrées, ou pas assez déve- » loppées, ont été proscrites & chargées d'ana- » themes, qui, reparoissant ensuite sous une » forme avantageuse, & dans des circonst- » tances plus favorables, ont attiré le suffrage » général. » Et cet auteur également judicieux & circonspect, nous tient en garde aussi contre ces inculpations de bêtise, d'impostures, de charlatanisme & d'avidité qu'on prodigue trop légerement aux partisants du magnétisme, dont la plupart sont, par leur état, leur mérite, leurs lumieres & leur façon de penser, bien au-dessus de ces inculpations.

Mai 17..

L'auteur passe ensuite aux effets dont il a été lui-même témoin. « J'ai vu, dit-il, beau- » coup de spasmes, de convulsions, de mou- » vements extraordinaires produits par le pro- » cédé magnétique; plusieurs effets singuliers » ont paru s'exciter sous mon doigt magnéti- » sant; ... effets physiques provenant natu- » rellement des émanations qui s'échappent » des corps animés, & que les autres rencon- » trent & absorbent: c'est par elles que la » nature a lié les individus, qu'elle a établi

Mai 15.

» entr'eux une réciprocité d'influence & d'ac-
» tion, d'où réſultent des phénomenes de
» divers genres plus ou moins précieux dans
» l'ordre de la ſociété, qui ſervent peut-être
» à l'étendre & à la perpétuer. »

M. M***. parle encore du phénomene merveilleux du ſomnambuliſme magnétique : il compare cet état au ſomnambuliſme naturel que lui-même a développé d'une maniere ſi intéreſſante dans l'Encyclopédie ; mais il attribue cependant quelques degrés de plus de perfection au ſomnambule magnétique. Après avoir établi en principes que le ſomnambule peut voir ſans le ſecours des yeux, il rend raiſon d'une maniere très-ſatisfaiſante de quelques phénomenes du ſomnambuliſme magnétique.

L'auteur conclut enfin par dire, « que le
» magnétiſme bien apprécié, mériteroit un
» *petit* coin dans les faſtes de la phyſique &
» de la médecine. »

Il eſt bien vrai, car il faut être exact, que M. M***., dans le même paſſage de ſon Eſſai, aſſure, *avec vérité*, qu'il n'a jamais vu aucune cure magnétique ; je veux le croire ; mais, en avouant des effets, M. M***. ſans doute n'a pas prétendu affirmer que ces effets ne pourroient jamais être ſalutaires.

L'auteur dit bien encore que le magnétiſme

(sans doute mal apprécié) augmentera l'hiſtoire des folies humaines. Il dit encore, ou du moins il donne à entendre, qu'il faut être *bien oiſif pour ne rien dire de plus*, pour s'occuper du magnétiſme : mais il vient de dire un peu plus haut que l'obſervateur déſintéreſſé peut y trouver de quoi s'occuper & ſe ſatisfaire ; d'ailleurs, ces ſarcaſmes contre la doctrine & contre ſes partiſans, peuvent-ils infirmer le jugement tout oppoſé qu'il en a porté quelques lignes plus haut ? Il n'eſt aucun lecteur impartial qui, ſur le paſſage que nous venons de détailler, ne juge, ainſi que nous l'avons fait, que l'auteur eſt convaincu de l'exiſtence & de la réalité du magnetiſme, qu'il a approfondi avec toute la ſagacité que devoient lui donner l'étendue de ſes connoiſſances ; & il n'eſt perſonne qui ne pardonne à l'homme d'eſprit qui croit, les déclamations intermittentes du médecin qui voudroit bien ne pas croire. Mai 15.

Pouvons-nous aſſez déplorer ce malheureux préjugé, qu'on appelle eſprit de corps, par lequel on a vu de tous temps les compagnies les plus reſpectables & les plus éclairées, ſe roidir ſouvent, même de bonne foi, contre les efforts du génie ; & arrêtant les progrès des connoiſſances humaines, repouſſer la vérité avec les armes qui ne leur avoient été

confiées que pour combattre l'erreur. Si la
Mai 1785. science du magnétisme est réelle, si l'humanité souffrante doit un jour y trouver quelque soulagement dans ses maux, combien de reproches ne méritent pas de la génération présente, ces hommes qui, par leur état, par leurs talents & l'étendue de leurs lumières, auroient été les plus capables de connoître & d'appliquer ce moyen curatif? Et la postérité ne pourra-t-elle pas leur attribuer ce que M. M***, dans l'ouvrage que nous venons de citer, page 224 & 225, semble dire des anciens détracteurs de l'inoculation? Ne dira-t-elle pas des premiers ennemis du magnétisme, qu'ayant de censurer & de proscrire, ils auroient dû multiplier les observations; & que dociles aux conseils d'Hyppocrate, *neque verò pigeat*, &c. que nous avons déjà cité, ils n'auroient pas dû rejeter d'avance une doctrine nouvelle, parce qu'elle n'étoit pas sortie du sein de leur société?

Il faut tout dire cependant: s'il est vrai que les incrédules arrêtent les progrès du magnétisme, il faut convenir aussi que des enthousiastes ne s'y opposent guere moins. Le somnambulisme magnétique, ce phénomene si merveilleux par lui-même, & déjà si difficile à expliquer lorsqu'on s'en tiendra à considérer les somnambules comme des ma-

chines parfaitement organisées, & leurs opérations comme étant celles de l'instinct animal acquis des facultés de l'ame, deviendra un mystere incroyable, lorsque nous écartant de l'ordre naturel, nous voudrons faire de nos somnambules des prophetes, des êtres inspirés d'en haut. Il faut l'avouer, cette prétention que l'on trouve chez quelques magnétiseurs, est bien propre à rebuter les gens raisonnables qui désireroient de bonne foi de voir & de s'instruire: cette prétention révoltera toujours ceux qui, disposés à croire aux effets physiques & naturels, ne le sont pas également à admettre des effets moraux, des mysteres au-dessus de notre intelligence. Je le répete, l'enthousiasme peut nuire bien plus que l'incrédulité aux progrès du magnétisme. Mai 15.

Les baquets, les traitements publics ont été, du moins en France, le berceau de cette découverte sublime. On ne peut disconvenir que ces traitements n'aient été dirigés & administrés par des hommes également distingués pour la plupart, par leurs talents & leurs connoissances; mais il faut avouer aussi que ces traitements publics n'ont pas dû produire souvent des effets salutaires & bien caractérisés. J'ai déjà dit dans l'Essai sur la théorie, qu'un homme ne devoit pas se pro-

Mai 15. mettre de tels effets toutes les fois qu'il voudroit seul & à forfait magnétiser un grand nombre de malade ; toutes les fois encore que ces malades, réunis au même traitement, augmenteroient leurs propres maux du mélange & des contrariétés de leurs influentes réciproques, & j'ai tâché d'en donner la raison. Il ne faut donc pas s'étonner que ces premiers baquets, tout en présentant des effets sensibles & très-marqués du magnétisme, les spasmes, les convulsions, le sommeil, le rire, les pleurs, &c. n'aient pas produits aussi souvent des effets salutaires & vraiment curatifs. Je suis loin de croire avec M. M....q, dont nous parlions tout-à-l'heure, qu'il n'y a jamais eu aucune guérison opérée par le magnétisme ; mais je crois que ces guérisons ont été d'abord, & qu'elles ont dû être en effet beaucoup plus rares qu'elles n'auroient été, si le magnétisme s'étoit administré d'une autre maniere.

Quelques magnétiseurs, encouragés par l'exemple que leurs donnoit l'estimable auteur des mémoires de Buzancy, & convaincus de l'insuffisance des traitements publics, se sont livrés dans le silence à des traitements particuliers ; & si par fois ils ont conservé quelque chose du baquet, ils n'ont plus considéré ce baquet que comme le réservoir commun où

quelques malades choisis & analogues alloient se rassasier de fluide. Ces magnétiseurs ont traité moins de malades, mais ils en ont guéris davantage ; ils ont opéré des cures très-certaines & très-caractérisées ; ils ont sur-tout & fréquemment procuré le somnambulisme à leurs malades ; & ces somnambules jouissant alors de toutes les facultés de leur instinct moral, ont pu connoître leurs propres maux, & en assigner les remedes. Mai 15.

C'étoit déjà beaucoup, & de telles merveilles auroient dû suffire. Mais quelques magnétiseurs ont été plus loin, ils ont cru voir dans les somnambules des êtres uniquement spirituels, dont l'ame agissant proprement sans aucun concours de la matiere, existoit indépendamment & voyoit tout dans l'immensité de Dieu : sur ce principe, ils ont dû trouver autant de prophetes que de somnambules ; & ces magnétiseurs estimables & fort éclairés d'ailleurs, n'ont pas craint de suivre leurs malades dans les écarts & l'espece de délire, où leur imagination exaltée les avoit jetés.

Que l'homme agisse mécaniquement sur son semblable, que par des opérations extérieures & sensibles, cet homme, au moyen du fluide universel, exerce une action quelconque sur un autre homme ; ou bien, que le pre-

Mai 15.

mier agisse sur le second uniquement par le pouvoir de sa volonté, & que cette volonté, à l'image de celle du créateur, soit maîtresse de donner sans l'intermede des sens & de la matiere, une action quelconque au fluide universel : ce n'est point ce que je prétends discuter ici. Je l'ai dit dans l'Essai, & je le répete encore ; je regarde cette opinion purement spéculative, comme étant au fond très-indifférente ; & je suis convaincu que les magnétiseurs, dont je viens de parler, font autant de bien lorsqu'ils croient que leur volonté seule agit, que peuvent en faire ceux qui croient devoir joindre l'acte à la volonté, mais il y a par-tout des abus ; & ce sont ces abus seulement que j'ai en vue quand je parle des faits purement moraux, des prédictions, des prophéties, de quelques somnambules inspirés.

Je n'ai jamais été témoin des merveilles de ce genre ; la Dlle. N. m'a bien présenté quelques-uns de ces faits qu'on appelle ordinairement des faits moraux, mais qui bien examinés, ne m'ont point paru mériter ce nom ; j'ai tâché de me rendre raison de ces faits, & si je n'ai pu les expliquer par l'opération du seul instinct animal, j'ai cru du moins pouvoir le faire sans séparer l'ame du corps, & au moyen de l'instinct animal accru des

facultés morales. On verra par la suite de ce journal si j'ai réussi ; mais ce que je n'eusse jamais tenté d'expliquer, ce sont ces faits vraiment moraux qu'on nous raconte de certains somnambules ; ces faits où l'ame n'est pas seulement supérieure à la matiere, mais où elle paroît en quelque sorte élevée au-dessus d'elle-même. Un somnambule catholique, (par exemple,) découvre parmi les spectateurs un hérétique. Ce somnambule, payſan grossier & sans éducation se leve ; & pendant son sommeil, il fait sur les points de controverse les plus épineux, un discours savant également profond & énergique. Je ne nie point de tels faits ; n'en ayant pas moi-même été témoin, je n'ai pu ni les critiquer, ni les croire ; mais ne seroit-il pas à craindre qu'un homme sage, curieux de connoître le magnétisme, & de juger par lui-même de ses effets, ne fût découragé, si pour son début on lui présentoit un fait de la nature de celui que je viens de rapporter ? Cet homme ne pourroit-il pas alors demander au magnétiseur, si le mahométan dévot, devenu somnambule, auroit prêché de même sur l'évangile, ou si le juif, rigide & scrupuleux observateur de sa loi, auroit mis autant d'énergie à soutenir les préceptes de l'alcoran, &c. &c. ; & si le magnétiseur vouloit expliquer le fait en l'appuyant

Mai 95.

Mai 15.

sur la vérité & l'unité de notre religion, ne finiroit-il pas par tomber dans une dispute interminable de controverse, lorsqu'il auroit dû n'être question que d'opérations physiques appartenant également à tous les individus de l'espece humaine.

C'est de ce merveilleux que j'ai prétendu parler, lorsque j'ai dit qu'il seroit plus contraire aux progrès du magnétisme, que ne pourroit l'être l'incrédulité la plus décidée. C'est même sur de pareils excès que l'incrédulité se fondera, & ils pourront lui fournir un prétexte raisonnable, lorsqu'elle n'en auroit pas eu même de plausible (e). Je pense donc

(e) Je ne parle point ici d'une autre prétention qu'on a attribuée aux premiers magnétiseurs, & qui, dans le principe, n'a pas laissé de faire quelque tort à l'établissement du magnétisme. Cette prétention parut d'abord outrée, mais je crois que ce fut uniquement par le défaut de s'entendre. On nous propose, disoit-on, le magnétisme, comme un remede infaillible pour tous les maux, & désormais les hommes ne pourront plus mourir. Cette maniere d'entendre la chose prêtoit en effet au ridicule. Nous aurons occasion quelque jour d'examiner jusqu'à quel point cette prétention pouvoit être fondée : nous la présenterons dans le véritable sens que les magnétiseurs ont toujours dû lui donner ; & lorsque nous en serons venus à parler des divers remedes que les somnambules ordonnent souvent, & indépendamment du-

que

que les magnétiſeurs bien intentionnés, ceux qui veulent réellement le bonheur de l'humanité, doivent s'attacher uniquement à opérer de ſalutaires effets ſans ſortir de l'ordre phyſique ; qu'ils doivent éviter avec le plus grand ſoin de ſe jeter dans le moral, dans le métaphyſique ; & que le petit nombre de ceux qui admettent l'exiſtence des faits purement moraux, doivent ſe garder de les faire connoître, dans la crainte d'attirer ſur la ſcience même le ridicule qui ne doit être attribué qu'à ſes abus. Mai 17.

Lorſque les ſomnambules magnétiques ſeront juſtement appréciés ; lorſqu'on reconnoîtra, qu'on ne cherchera même dans eux que l'inſtinct moral plus ou moins développé ; lorſqu'on n'exigera de cet inſtinct que des opérations phyſiques, ou qui du moins ne ſeront relatives qu'à la conſervation & au bien être phyſique de l'individu ; alors on pourra donner une confiance entiere à ces ſomnambules, on pourra ſuivre aveuglément toutes leurs indications : & la guériſon de ces malades, ſervant de preuve à la vérité de leurs

---

magnétiſme, aux malades qu'ils ont *touchés*, nous tâcherons de déterminer la maniere dont en effet le magnétiſme peut être en même temps applicable à toute eſpece de maladie.

Mai 15. preſſentation, ramenera plus ſûrement les incrédules que ne pourroient faire les ſpectacles les plus merveilleux, je dirois même les plus miraculeux, pris dans l'ordre purement moral. Diſons donc que le ſomnambuliſme le plus ſûr ſera celui d'un être ſimple, & livré aux ſeules impulſions de la nature. Je crois en effet que tout malade prévenu d'avance, & fortement préoccupé d'une vérité ou d'une opinion quelconque, ne mettra jamais plus d'énergie à la ſoutenir, que lorſque la force de ſon eſprit ou de ſon imagination ſe trouvera encore accrue par l'extrême irritabilité de ſes nerfs, ſoumis à l'action du magnétiſme, & c'eſt pour cela que le ſomnambule pourra devenir non-ſeulement peu ſûr, mais ſouvent même dangereux, toutes les fois qu'on voudra l'écarter de ſon état phyſique, pour le jeter dans des ſpéculations métaphyſiques & purement morales, dans des ſpéculations qui n'appartenant qu'à l'ame ſeule & iſolée, ne peuvent être ſoumiſes à l'inſtinct moral.

Le ſomnambuliſme tel que nous le connoiſſons généralement, eſt déjà ſi étonnant, ſi merveilleux en lui-même, qu'on ne peut raiſonnablement l'admettre qu'après avoir vu des ſomnambules, après les avoir ſuivis avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, & même avec cette défiance que doivent inſpirer de telles

nouveautés ; ainsi, loin de blâmer ceux qui, n'ayant encore rien vu en ce genre, refusent d'y croire aveuglément ; je trouve au contraire qu'on doit leur savoir gré d'un doute, qui toutes les fois qu'il est aussi bien fondé, peut être regardé comme le germe de la conviction ? je ne dis pas la même chose de certaines gens qui ne croient pas, parce qu'ils ne veulent pas croire, soit qu'ils pensent que le magnétisme est contraire à leurs intérêts, soit qu'il en coûte à leur amour-propre, de revenir d'un jugement trop précipité ; ceux-là ne croiront pas plus en voyant, qu'en ne voyant pas ; & s'ils vous demandent des faits, ce n'est que parce qu'ils se flattent que ces faits, loin d'opérer leur conviction, ne serviront au contraire qu'à confondre votre crédulité. Ne vous mettez donc guères en peine de convaincre cette classe d'incrédules ; l'esprit de critique & même de satire qu'ils apporteroient à vos traitements, nuiroit en pure perte à vos malades, si forcés quelquefois de se rendre à l'évidence, ils étoient contraints d'admettre certains faits, alors ils se retrancheroient à vous renvoyer aux convulsionnaires, aux vampires, &c. &c. Il y auroit donc de la folie, & souvent de l'imprudence à vouloir les persuader ou les convaincre ; & à quoi bon ? Le magnétisme y gagneroit-il Mai 15.

quelque chose ? D'ailleurs les incrédules de
Mai 15. ce genre cesseront bien de nier quand il sera devenu absurde de le faire.

Mais ceux qu'il importe de persuader, ce sont les incrédules de bonne foi, dont je parlois tout-à-l'heure, ces gens sages & éclairés que l'amour de l'humanité porte à désirer de s'instruire, mais qu'il n'aveugle pas cependant au point de leur faire adopter, sans examen, tous les moyens qu'on leur présente. Ceux-là viendront à vos traitements avec autant de désir d'être convaincus, que de crainte d'être séduits. Disposés, non pas à vous ridiculiser si vous vous trompez, mais à vous plaindre & à vous désabuser, ils n'en seront pas moins prêts à se rendre de bonne foi à l'évidence des faits, & ils n'attendront que d'être convaincus pour faire usage de ce nouveau moyen de servir l'humanité. Ceux-là croiront dès qu'ils auront vu, & c'est à eux qu'il faut présenter des faits ; mais je le disois il y a quelques instants, il faut bien vous garder de leur promettre, & encore plus de leur montrer les miracles moraux que vous croyez pouvoir faire, ce seroit les rebuter dès le premier pas ; & de bonne foi, devrions-nous être étonnés que des gens qui n'osent même encore, sur le témoignage de leurs propres sens, croire qu'ils vont faire un somnambule magnétique,

qu'ils vont rendre la vie à un malade abandonné, que ces gens, dis-je, fussent révoltés à l'idée qu'ils vont faire de ce malade, un prophete, un devin, un homme inspiré ? Mai 15.

Je reviens au journal, dont je me suis déjà trop écarté peut-être.

J'ai laissé la Dlle. N. au moment où ses regles commencerent à paroître ; & j'ai rendu compte de toutes les précautions que je pris pour en être assuré. Ma malade, dans le premier transport de sa joie, avoit paru oublier tous ses maux ; mais bientôt elle recommença à se plaindre d'un mal de tête violent ; je ne voulus point la magnétiser, dans la crainte de changer quelque chose au travail de la nature ; je la quittai donc au moment où n'ayant plus la force de se tenir debout, elle alloit se mettre au lit.

Le 16 au matin, la Dlle. N. fut trop fatiguée pour se rendre au lieu du traitement, & j'allai la magnétiser chez elle. J'appris en arrivant qu'elle avoit passé une nuit fort agitée ; son sang paroissoit être dans la plus grande fermentation ; le mal de tête, quoique moins violent qu'il l'avoit été la veille, étoit encore très-fort ; elle avoit quelques coliques, des maux de cœur & des maux de reins ; du reste, les regles n'avoient point cessé de couler. Mai 16.

Mai 16. Je magnétisai ma malade pendant une heure & demie, de la maniere qu'elle-même m'avoit indiquée pendant ses derniers sommeils. Je tins d'abord pendant assez long-temps l'une de mes mains à plat sur son estomac, & l'autre main aussi à plat sur ses reins : puis sans déranger celle-ci, je ramenai la premiere à plusieurs reprises de l'estomac aux genoux. Après cela, laissant toujours une main fixée sur les reins de ma malade, je ramenai pendant long-temps mon autre main, les doigts en pointe, & sans toucher le corps, de son cou à ses genoux. Enfin je la magnétisai des deux mains à plat le long des côtés, depuis les épaules jusqu'aux hypocondres, où je m'arrêtois quelque temps ; de là sur le ventre, & un peu sur les genoux, où je posai seulement mes pouces, tandis que je tenois les autres doigts élevés.

Pendant ce magnétisme, ma malade sentit redoubler ses coliques ; les regles devinrent beaucoup plus abondantes, & les maux de cœur augmenterent considérablement, jusqu'à ce qu'elle vomit une grande quantité de bile.

Je rappelle ici cette particularité, parce que dans le temps je l'attribuai à la révolution générale qui s'étoit opérée dans ma malade, pour le travail de ses regles. On verra bientôt que ce vomissement étoit sans doute l'annonce

Mai 17.

& le premier symptôme de la petite vérole, dont, sans m'en douter, j'avois apporté le germe à ma malade. Mai 16.

L'après-midi je magnétisai la Dlle. N. à mon heure accoutumée : elle étoit un peu moins fatiguée qu'elle n'avoit été le matin ; ses maux de cœur avoient beaucoup diminués, ses pieds étoient désenflés, mais le mal de tête & le mal aux reins ne l'avoient pas quittée.

Je la magnétisai de la même maniere que j'avois fait le matin, & sa crise fut la même que celles qu'elle avoit eues tous les jours depuis le 11. Cette crise commença par le redoublement des coliques, l'accablement succéda, & enfin le bien être & la gaieté du réveil ; toutes ces nuances furent bien distinctes, il me fut facile de les saisir, & je ne cessai le magnétisme, que lorsque ma malade fut devenue parfaitement calme. Elle s'apperçut pendant cette séance, comme elle avoit fait pendant la séance du matin, que ses regles avoient été beaucoup plus abondantes qu'en tout autre temps.

Le matin du 17, la Dlle. N. me dit encore qu'elle avoit passé une nuit fort agitée. Les regles avoient continué de couler, mais le mal de tête & les maux de reins n'avoient point cessé ; ma malade eut cependant la force de Mai 17.

se rendre au lieu du traitement, où je la
Mai 17. magnétisai comme à l'ordinaire.

Le soir du même jour, je ne pus me rendre chez ma malade que fort tard. Je la trouvai souffrant bien assez, & il me parut que le retard de la séance lui avoit fait mal; elle avoit l'estomac fort enflé, les regles alloient à peine, & le sang s'étoit porté à la poitrine & à la tête. Je me hâtai de rappeller en bas le cours du sang; pour cela, tenant une de mes mains à plat sur les reins de ma malade, je ramenai l'autre pendant long-temps & assez vivement, de la poitrine aux genoux. Ma malade ne tarda pas à être soulagée; le sang reprit son cours, la poitrine se dégagea, les regles revinrent avec plus d'abondance; enfin ma malade, après une crise qui fut en tout semblable à celles des jours précédents, se trouva parfaitement calme.

J'eus occasion ce jour-là de faire une observation qu'il n'est point inutile de rapporter, & dont les magnétiseurs pourront tirer peut-être quelque profit. J'ai dit qu'en commençant la séance du soir, j'avois débuté par magnétiser ma malade, en faisant descendre vivement une de mes mains à plat, depuis sa poitrine jusqu'à ses genoux. Je remarquai que toutes les fois que j'appuyois un peu trop cette main, ou lorsque je la faisois descendre

avec un mouvement trop vif, ma malade ne tardoit pas à sentir le sang remonter à sa tête; elle toussoit pour lors, & j'étois obligé pour la calmer de faire descendre la même main depuis son gosier jusqu'à ses genoux, mais très lentement, & en touchant à peine le corps. Ne voulant pas m'en tenir à une seule épreuve, je répétai cette expérience plusieurs fois dans la même séance, & je produisis toujours les mêmes effets. On verra par la suite que la même chose m'est arrivée depuis plus d'une fois & d'une maniere bien plus marquée. Mai 17.

J'ai voulu noter cette particularité, parce que je sais que les magnétiseurs ne s'accordent point encore à décider s'il est plus utile de toucher le malade en le magnétisant, ou s'il vaut mieux le magnétiser de loin. On ne peut pas douter que l'action du magnétisme ne puisse s'étendre fort loin: on verra même un jour que j'ai quelque raison de croire que la sphere d'activité de chaque individu n'a sans doute d'autres bornes que celles de la nature. Mais je n'entrerai point ici dans ces détails de pure spéculation; je me contente de prévenir que dans les différentes manipulations que ma malade m'a souvent prescrites pour magnétiser plusieurs genres de maladies, elle a également indiqué l'une & l'autre des

deux méthodes; mais j'avertis en même temps
Mai 17. que j'ai fait quelquefois beaucoup de mal, croyant faire mieux, en touchant trop fortement certains malades, & en voulant joindre les effets du frottement à l'action du magnétisme. Je crois donc qu'il n'est pas possible d'assigner à ce sujet une règle certaine: l'expérience du magnétiseur doit seule le déterminer; & s'il est attentif à étudier la nature, ses erreurs en ce genre ne pourront être fort préjudiciables au malade.

Le 18 il ne se passa rien de particulier:
Mai 18. je magnétisai la Dlle. N. le matin au baquet & le soir chez elle, aux heures ordinaires. Les règles n'avoient point cessé; mais elles furent beaucoup plus abondantes toutes les fois que je magnétisai ma malade. La crise de ce jour fut exactement la même que celle des jours précédents.

Le 19 au matin la Dlle. N. se rendit au
Mai 19. lieu du traitement, où je la magnétisai: les règles avoient cessé pendant la nuit précédente, & les mêmes personnes que j'avois employées à constater la première apparition de ces règles, me servirent encore à en vérifier la durée; leur témoignage me confirma ce que m'avoit dit ma malade, que cette

époque avoit duré trois jours, & qu'elle avoit été aussi abondante qu'elle devoit l'être. Mai 19.

On sait avec quelle impatience j'avois attendu l'époque du 15 mai ; on sait que jusqu'à cette époque, plus étonné que persuadé par toutes les merveilles que j'avois continuellement devant les yeux, j'avois apporté dans mes opérations plus de méfiance encore que de curiosité. L'époque du 15 mai, la seule qui fût de nature à être vérifiée d'une maniere certaine, étoit aussi celle que j'avois toujours attendu pour déterminer mon jugement. J'ai rendu compte, dans le plus grand détail, de tout ce qui s'étoit passé à cette époque ; j'ai exposé tous les moyens dont je m'étois servi pour m'assurer de la vérité des faits. Jusque-là mon doute avoit été fondé ; mais lorsque j'eus été témoin de l'exactitude & de la ponctualité avec lesquelles toutes les annonces de ma malade s'accomplissoient à la lettre ; lorsque je comparai sur-tout l'air de fraîcheur & de santé qu'avoit alors cette fille, avec celui que je lui avois vu six semaines auparavant ; lorsque je vis cette fille, que plusieurs médecins avoient depuis peu condamnée, reprendre un embonpoint, une gaieté sur-tout, signes non équivoques du retour de la santé ; lorsqu'enfin je considérai que pour opérer un changement aussi prompt & aussi

Mai 17[illegible]

frappant, il n'avoit pas été nécessaire d'employer aucun remede quelconque, & qu'à l'exception de celui qu'elle avoit pris contre le *solium*, ma malade, pendant tout le cours de son traitement, n'avoit pris pour tout remede qu'un verre de lait magnétisé soir & matin, il ne fut plus en mon pouvoir de douter de la réalité & de l'efficacité du magnétisme. Mon incrédulité jusque-là avoit été prudente; mais après ce que je venois de voir, je me la serois reprochée comme un entêtement ridicule. Ma conviction cependant n'opéra point la conviction générale; ceux qui n'avoient point vu de leurs propres yeux, quoique frappés du rétablissement subit de ma malade, n'en furent pas plus persuadés de l'existence de la cause: rendant justice à mes intentions & à ma bonne foi, ils craignirent que je n'eusse été séduit, & ils attribuerent la guérison de ma malade au hasard ou à la nature. Ceux-là étoient excusables, & je le répete, on ne croit point aux somnambules magnétiques sans les avoir vus, sans les avoir suivis. Je ne rappelle point ici les objections d'un petit nombre d'autres incrédules d'une espece différente: je fais un journal, & non pas une satire.

Je m'arrête ici pour le moment, & je ne crois pas devoir me refuser plus long-temps à

l'empreſſement qu'on marque de toutes parts de connoître plus particuliérement la Dlle. N. Mai 19.
La première maladie de cette fille intéreſſante me paroiſſant propre à ſatisfaire la curioſité des magnétiſeurs, & peut-être à étendre leurs lumières en magnétiſme, je ne veux pas différer davantage à leur en communiquer les détails. Je déſire que cette portion de mon journal réponde à leur attente : ſi elle remplit ſur-tout le but que je me propoſe en la publiant, celui de concourir, autant qu'il eſt en moi, au ſoulagement & au bonheur de l'humanité, comme aux progrès de la ſcience, je ne tarderai pas à en donner la ſuite.

Je crois pouvoir aſſurer d'avance que cette ſuite ne ſera pas la partie la moins intéreſſante; on n'y verra pas de maladie auſſi grave, auſſi ſuivie que l'avoit été une ſuppreſſion de vingt-deux mois; on n'y verra pas non plus des expériences du genre de celles que j'ai déjà rapportées, les nouveaux ſommeils de ma malade n'en étoient pas ſuſceptibles; mais on y trouvera des expériences d'un autre genre, & non moins utiles; on y trouvera le détail & la guériſon de trois maladies dont la Dlle. N. fut attaquée ſucceſſivement depuis l'époque du 15 mai où nous en ſommes reſtés, juſques à celle du 4 février dernier;

Mai 1789. on verra qu'en redoutant moins la publicité dans ces trois maladies, que je ne l'avois fait pendant le cours de la première, je mis à profit les nouveaux sommeils de la Dile. N, & que je les fis servir au soulagement & à la guérison d'un grand nombre d'autres malades. Je ne citerai que les principaux d'entr'eux; mais c'en sera assez pour faire sentir combien un bon somnambule peut être utile à ses semblables, lorsqu'on saura l'employer comme il convient.

On verra, avec autant de plaisir que d'intérêt, une fille simple & ignorante, connoître, par le seul tact, les différents genres de maladies, en découvrir les causes & en assigner les remedes, mieux que n'avoient pu faire les meilleurs médecins; on la verra souvent prescrire des remedes dont étant éveillée elle ignoroit parfaitement les propriétés, & annoncer en même temps aux malades les effets que ces remedes devoient produire à point nommé; on la verra suivre d'esprit ces malades, & les avoir toujours présents, après les avoir une fois touchés; on la verra même se mettre en communication avec d'autres malades éloignés qu'elle n'avoit jamais vus, & cela par des moyens qu'elle-même avoit indiqués pendant ses sommeils. Les magnétiseurs seront sur-tout bien aises de noter les diverses mé-

thodes que la Dlle. N. proposa pour magnétiser, suivant les genres des différentes maladies, & dont je rendrai compte dans le plus grand détail. Je rapporterai aussi quelques-uns de ces faits qu'on appelle moraux, & je tâcherai de les réduire à leur juste valeur. Je n'omettrai rien, enfin, de ce que je croirai propre à intéresser, & sur-tout à instruire; mon premier but est celui d'être utile. Mai 19.

FIN.